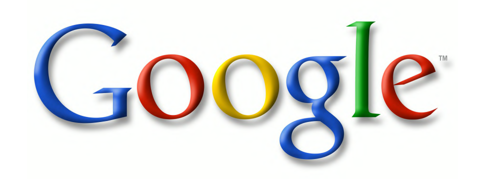
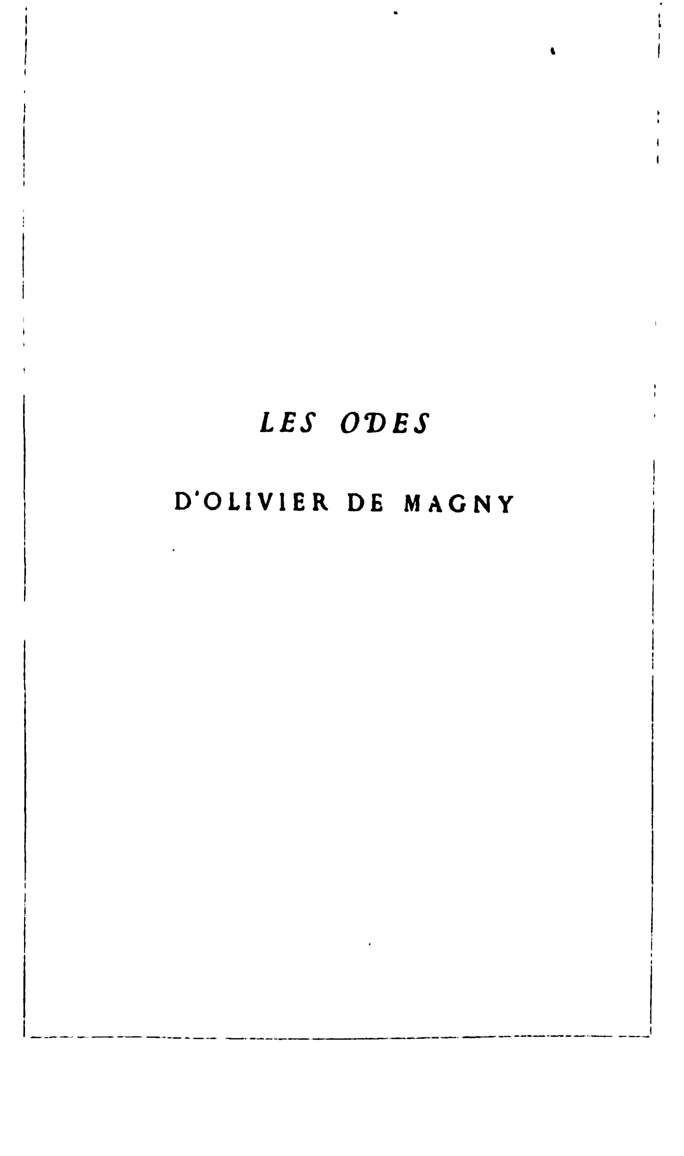


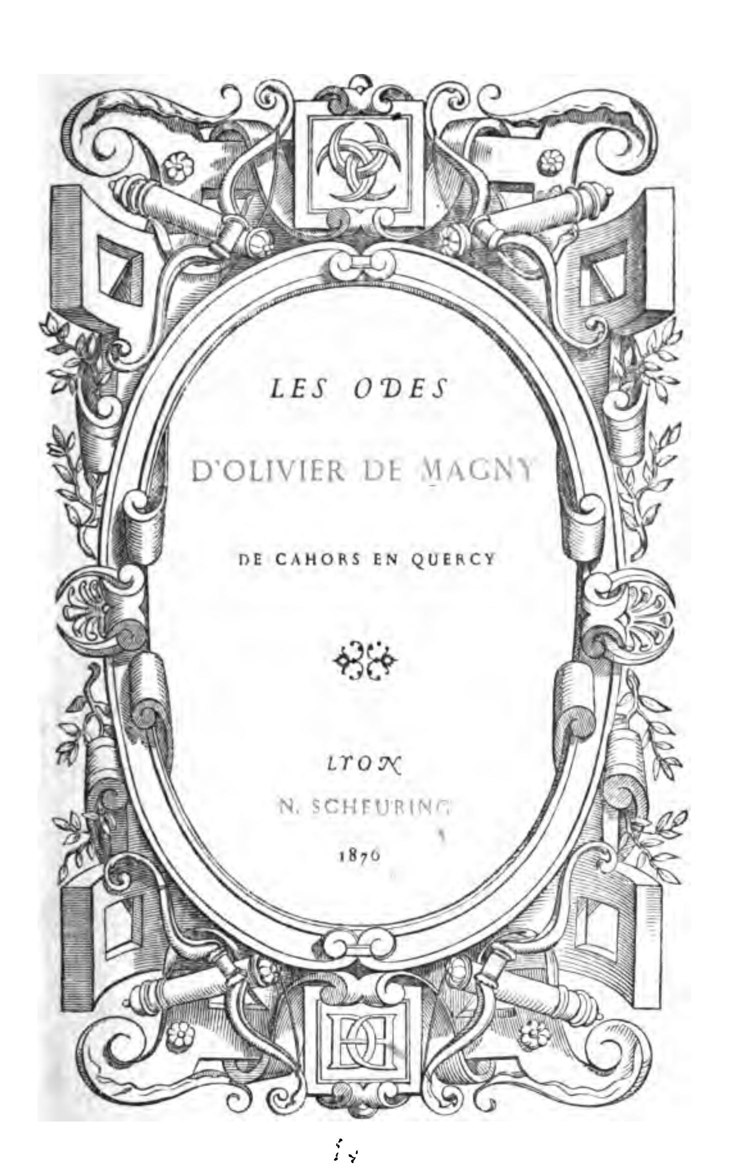




LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.



LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

DE CAHORS EN QUERCY

LYON

N. SCHEURING

1876

OLIVIER DE MAGNY.

Si notre véritable patrie est là où nous aimons, Olivier de Magny doit être compté parmi les poètes lyonnais. En effet, bien que né à Cahors en Quercy, c'est à Lyon qu'il a le mieux aimé, qu'il a vécu les plus beaux jours de sa rapide existence.

Négligé des biographes, dédaigné de ses compatriotes, on ignorerait au juste le lieu de sa naissance si un citoyen du Quercy, épris d'un amour pieux pour les hommes & les choses du passé, singulièrement ému de l'injuste oubli dans lequel était tombée cette poétique figure, n'eût recherché ses traces dans les archives de Cahors.

Cahors n'a pas toujours été la petite ville qu'elle eſt aujourd'hui, ſans commerce, ſans induſtrie, ſans ſouci des lettres, des ſciences & des arts.

Au XVIe ſiècle notamment, elle brillait du plus vif éclat. Trois fois plus peuplée que de nos jours, elle voyait ſes fils parvenir aux plus hautes dignités. Galiot de Ginouilhac & Antoine de Lettes de Montpezat, nés dans ſes murs, ſe ſignalaient au métier des armes; elle donnait naiſſance au réformateur de Citeaux, au fondateur des Feuillants, Jean de Labarrière. Cujas, Govéan, Roaldès profeſſaient à ſon Univerſité. Parmi les poètes, elle offrait à la France Clément Marot, & auſſi le gracieux Olivier de Magny, qui, ſans égaler la célébrité de ſon devancier, n'en mérite pas moins ſa part de gloire & d'honneur.

C'eſt ſur la paroiſſe de N.-D. de la Daurade qu'il vit le jour; c'eſt en cette vieille égliſe, démolie en 1802 pour faire place aux jardins de la préfecture, qu'il reçut le baptême. Sa famille était une des plus anciennes de Cahors. Son père, Michel de Magny, dont il nous a conſervé le

nom dans une ode, en témoignage de ſa piété filiale, était notaire royal public & apoſtolique. Ses ayeux l'avaient été. Un frère aîné du poète, auquel eſt adreſſé le LXXIXe ſonnet des ſoupirs, portant également le nom de Michel, hérita de la charge paternelle, & ſes deſcendants exiſtaient encore au XVIIIe ſiècle, dans la même poſition ſociale.

Les parents de ſa mère, Marguerite de Parra, occupaient auſſi, depuis un temps immémorial, un office de notaire dans la même ville.

Nous avons peine à comprendre aujourd'hui les mœurs ſimples, l'exiſtence froide & ſereine de ces familles patriarcales, n'ayant d'autre but dans la vie que de remplir honorablement leur obſcur emploi, d'élever leurs enfants & de leur tranſmettre intacts et ſans tache le nom vénéré, le petit patrimoine de leurs prédéceſſeurs. C'eſt dans un pareil milieu que le poète nous montre ſon père, dont il donne un portrait fidèle, ſans doute, mais tracé avec plus de reſpect et de vénération que de tendreſſe.

M. Dufour, à qui nous empruntons en partie ces détails, ajoute avec autant de juſteſſe que de vérité :

« A cette époque où le père de famille n'apparaiſſait au milieu des ſiens qu'en maître et comme exerçant une eſpèce de magiſtrature parfois ſévère, tout l'amour d'Olivier de Magny enfant ſemble s'être concentré ſur ſa mère, intelligente & douce femme qui le comblait de careſſes, l'initiait, ſur ſes genoux, aux premiers éléments des lettres, défendant à ſon profeſſeur de lui faire nul traitement rude *& lui rendait moins pénibles ſes débuts dans la vie. Auſſi le ſouvenir de tant d'affection, de ſoins ſi tendres ne s'effaça jamais du cœur de ſon fils, et il les rappelait avec une pieuſe reconnaiſſance dans l'ode qu'il compoſa à l'occaſion de ſa mort prématurée (1). »*

La maiſon natale du poète exiſtait encore dans la rue de l'Abeſcat, lorſque, en 1650, fut dreſſé le grand cadaſtre de Cahors. Mais l'étude héréditaire des Magny diſparut bientôt après, avec tout le quartier, abſorbé par l'immenſe palais

(1) Etudes hiſtoriques ſur le Quercy ; Hommes et Choſes, *par Émile Dufour. — Cahors, Plantade, 1864, gr. in-8°.*

Au mois de ſeptembre 1872, M. E. Dufour, alors bâtonnier de l'ordre des avocats de Cahors & membre du conſeil général du Lot, a été enlevé à l'étude du droit & de l'hiſtoire après une longue & douloureuſe maladie.

des Evêques, qui en furent à leur tour dépossédés par la Révolution. Les années qu'il passa tantôt en cette humble demeure, tantôt à la maison des champs, située au-delà du Lot, dans la vallée du Cabessut, furent bientôt remplacées par la vie du collége et de l'Université, existence d'émulation et de mouvement, plus orageuse encore qu'aujourd'hui, dans ces temps où l'amour de la science suscitait des passions ardentes & de terribles luttes. Elle ne fut pas inutile pour le jeune poète, car ses œuvres, où se fait sentir la connaissance et le goût de la belle antiquité, sont un témoin vivant du fruit qu'il sut tirer de ses études.

La poésie fermenta de bonne heure dans cette âme brûlante, et certains sonnets du premier livre qu'il publia plus tard, les Amours, *attestent à la fois la précocité de sa muse et celle de son cœur. — M. Dufour croit voir dans ces inspirations les témoignages d'une première passion, qui aurait dominé sa vie entière, aurait survécu à toutes les autres & n'aurait fini qu'avec lui-même. Je doute cependant que cet élan juvénile ait eu une aussi longue durée. Quand on lit attentivement ce livre, harmonieux & brillant début, écrit en grande*

partie ſur les rives charmantes du Lot, dont il eſt comme empreint & parfumé, on s'aperçoit que la beauté chantée ſous le nom aſſez prétentieux de Caſtianire ſe dédouble en deux perſonnes, dont une ſeule appartient au Quercy. Nous chercherons bientôt quelle était la ſeconde. Quant à la première, Olivier ſoulève lui-même un coin du voile qu'il a jeté ſur ſon nom. Dans une ode adreſſée à Hugues Salel, abbé de Saint-Chéron et de Saint-Sanſon, Quercinois auſſi, puiſqu'il était de Caſals, il nous apprend que ce poète l'aurait célébrée avant lui. Ailleurs, au ſonnet 50 de ſes Amours, *il la déſigne ainſi :*

L'exquiſe fleur et gemme que j'adore.

Cela revient à dire, dans le langage poétique du XVIe ſiècle, qu'elle s'appelait Marguerite. Tel eſt, en effet, le nom de celle que Salel a chantée.

Eſt-ce à la recommandation de cette myſtérieuſe Marguerite, ou ſimplement à cette communauté de penchants amoureux & littéraires qu'il dut la protection de l'abbé de Saint-Chéron, aumônier de la Reine & fort bien vu à la cour de

François Ier. Toujours eſt-il qu'après avoir pris

Son fouet & ſon eſcharpe griſe,
Son caban long juſqu'aux talons,
Ses bottes & ſes éperons,
Son coyſinet & ſa valiſe,

il partit pour Paris ſur quelque petit cheval du pays, et non

Sans cheoir et ſans ſe faire mal,

il arriva, au bout d'un mois peut-être, & fut bien accueilli de celui qu'il nomma conſtamment depuis ſon ſeigneur & maiſtre.

« *Hugues Salel,* » *dit Édouard Turquety (1), ce poète charmant, ce bibliophile aimable, dont le ſouvenir me ſera toujours auſſi cher que ſon amitié me fut précieuſe,* « *Hugues Salel lui* « *procura bien vite des protecteurs dont il n'eut* « *qu'à ſe louer le reſte de ſa vie. Qui ne connaît* « *les Du Thier, les d'Avanſon & autres Mé-* « *cènes de ce temps? Qui n'a vu cent fois leurs* « *noms dans les écrits reconnaiſſants de nos vieux* « *poètes? Car, à cette époque, ceux que nous*

(1) Bulletin du Bibliophile, *XIVe ſérie, pages* 1638 *et ſuiv. — Paris, Techener,* 1860, *in-8°.*

« *appellerions maintenant les hommes politiques,*
« *des ſecrétaires d'Etat, des conſeillers du Roi,*
« *voire même les gens de finance, recherchaient*
« *les poètes, ſe plaiſaient dans leur converſation,*
« *liſaient leurs vers... On ſe croit dans un autre*
« *monde; on croit rêver.* »

Sous ces illuſtres patrons, il fut permis à Olivier, tout en étudiant la diplomatie, de cultiver les germes littéraires qui étaient éclos en lui. Son début à la cour fut un hymne ſur la naiſſance de la fille du Roi Henri II, Marguerite de Valois, qui devait être un jour la première femme de Henri IV (1).

Ce premier eſſai fut, à peu de mois d'intervalle, ſuivi d'une publication beaucoup plus importante, où il s'eſt aviſé, dit-il en ſon épître dédicatoire, de réunir un amas de quelques vers qu'il avait meſurés autrefois ſur la lyre, & qu'il met au jour ſous les auſpices de l'abbé de Saint-Chéron, ce qu'il n'aurait oſé faire sans le bon

(1) Hymne *ſur la naiſſance de madame Marguerite de France, fille du Roy Henry II, en l'an* 1553, *par Olivier de Magny, avec quelques vers liriques de luy. — Paris, Abel Langelier,* 1553, *in-8°*,

viſage que ce livre a reçeu de Meſſieurs de Ronſard, Dorat, Muret, Saingelais, Jodelle, Baïf & Deniſot.

Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe que, parmi ces noms plus ou moins célèbres, on remarque l'abſence de celui qui ſemblerait devoir y tenir le premier rang, Clément Marot, le plus renommé des compatriotes de Magny, Clément Marot, que Magny ne cite pas une ſeule fois dans ſes œuvres ! Il eſt vrai qu'à cette époque le grand poète était mort depuis neuf ans, que, dix années avant, il avait quitté la France en proſcrit, que ſa gloire était éclipſée par l'école naiſſante de Ronſard, et que ſon nom, hérétique en religion comme en poéſie, eût été une recommandation des plus médiocres pour un poète de cour. Croyons, pour l'honneur de Magny, que ſon glorieux compatriote n'exiſtait même plus lors de ſon arrivée à Paris, & qu'il ne l'a jamais connu.

Le livre auquel manquait ce ſeul patronage, ce ſont les Amours *(1), chantés ſur le mode*

(1) *Les* Amours *d'Olivier de Magny, Quercinois, et quelques odes de luy, enſemble un recueil d'aucunes œuvres de M. Salel, abbé de Saint-Chéron, etc. — Paris, E. Groul-*

qu'avaient adopté les Pétrarquiſtes *de la Renaiſſance, c'eſt-à-dire dans une centaine de ſonnets, où parfois on déſirerait rencontrer un peu plus de penſées, mais auxquels le poète a ſu donner le rythme et l'harmonie dont il poſsède le ſecret. Tous bercent mollement l'oreille et ſe laiſſent lire avec un certain charme; pluſieurs offrent des traits heureux; quelques-uns n'ont rien à envier aux meilleurs qui ſoient ſortis de l'école Ronſardienne.*

J'accorde pourtant la préférence aux ſtances amoureuſes qui les ſuivent, aux odelettes d'une allure gracieuſe & légère, qui nous peignent Caſtianire ſouriante, irritée, capricieuſe, inſenſible, mais toujours adorée.

Nous avons déjà parlé de cette Caſtianire, nous avons dit que ce nom ſemble cacher deux maîtreſſes, dont le poète entremêle & confond à deſſein les louanges. Mais s'il en adore une pour ſa beauté, il chérit l'autre pour le charme & la diſtinction de ſon eſprit. Qu'on liſe le livre en ſe

leau ou Vincent Sertenas, 1553, in-8°. — Les mêmes, Lyon, Ben. Rigaud, 1573, in-16. — Les mêmes, Turin, Gay, 1870, petit in-4°, publiés par Profper Blanchemain.

plaçant à ce point de vue, auſſitôt les deux viſages ſe dédoublent & s'iſolent. On ferait aiſément le partage des ſonnets qui s'adreſſent à l'une & de ceux qui ſont inſpirés par l'autre. D'un côté, le lot de la femme gracieuſe & jolie; de l'autre, le lot de la femme d'eſprit & de cœur.

Il devient alors facile de ſoulever entièrement le voile ſous lequel Magny ne les a qu'à demi cachées. La première eſt cette Marguerite, qu'il avait aimée après Hugues Salel; la ſeconde eſt celle dont l'amour éclaire ſa vie d'une auréole doublement poétique, c'eſt la belle Cordière de Lyon, c'eſt la ſpirituelle & charmante Louiſe Labé.

Il eſt conſtant que des relations intimes ont exiſté entre elle & lui. Ceci poſé, ſouvenons-nous que les biographes donnent à Louiſe quelques années de plus qu'à Olivier et décidons enſuite à quelle femme célèbre d'alors peuvent mieux s'appliquer les vers ſuivants :

S'esbahit-on de ce qu'ainſi i'adore
Ceſte beauté qu'on cuyde veoir flétrie,
Puiſque l'obiect de mon idolaſtrie
De ſon parfaict noſtre ſiecle redore ?
Ne blaſmez pas ſi par vers ie l'honore ;
Car ſi elle a ma liberté meurtrie,

Elle eſt auſſi l'honneur de ſa patrie
Et ſeule en tout qui ce monde décore.

(Amours, *ſ. XV.*)

Evidemment, il s'agit d'une femme remarquable par ſon mérite. Plus loin, il peint d'un mot celle qui ſe fit d'abord connaitre ſous le nom du Capitaine Loys :

Dois-je mourir ou, ſans eſpoir de riens,
Servir touſiours ceſte dame virile?

(Amours, *ſ. LVI.*)

Enfin, au milieu de nombreuſes citations que je pourrais choiſir, je me borne à cette dernière, qui me ſemble déciſive :

Comme en honneur, angélique faconde,
Grave vertu et céleſte beauté,
Vous ſurpaſſez d un vol inuſité
Entierement les parfaictes du monde...
Ces dons exquis que le ciel et les dieux
Ont mis en vous d'un zele ſtudieux
Maulgré le temps vous feront immortelle.

(Amours, *ſ. XXVI.*)

Ces dons exquis ſont évidemment l'inſpiration et la poéſie ; car la première page du livre eſt occupée par un ſonnet de Caſtianire au lecteur,

absolument dans le ſtyle de Louiſe, en vers de dix ſyllabes comme les ſiens, & qui devrait lui être reſtitué, ainſi que le portrait un peu groſſier d'exécution (car ce n'eſt qu'une ſimple gravure ſur bois), mais d'un bon ſentiment artiſtique, dont la première page des Amours *eſt ornée.*

Bien que nous poſſédions une délicieuſe gravure du Lorrain Pierre Wœïriot, repréſentant la belle Cordière dans un âge un peu mûr déjà, n'eſt-il pas intéreſſant de retrouver encore la célèbre & charmante Lyonnaiſe dans la première fleur de ſa jeuneſſe.

Regardez ce front intelligent, ces yeux vifs & ſpirituels, cette lèvre gracieuſement arquée, ce col long et bien poſé, cette poitrine à l'étroit dans le corſage, cette taille élancée, ces mains élégantes & fines qui tiennent la couronne de fleurs promiſe au poète ! Le ſurcot du page devait convenir à cette nature ſouple & nerveuſe, à cette dame virile *(le mot eſt d'Olivier de Magny) qui, pour chevaucher, pour combattre même, ſe cachait ſous le nom du Capitaine Loys ? Le type répond bien à l'idée qu'on ſe fait de cette Marphiſe, de cette Bradamante, née pour ſéduire &*

pour plaire, de cette poèteſſe ardente & vive, qui attirait à ſes pieds, par le double charme de l'eſprit & de la beauté, tous les hommes éminents qui viſitaient Lyon à cette époque? Ces yeux ne ſont-ils pas faits pour lancer de brûlants regards, ces lèvres pour s'épanouir dans une chanſon, un ſourire, un baiſer? ces mains charmantes pour écrire le débat de Folie & d'Amour (1)?

Le nom & la penſée de Louiſe ſont preſque abſents des Gayetez qu'Olivier publia un an après ſes ſonnets amoureux (2). Evidemment inſpirées par le trop fameux livret de Folaſtries, œuvre anonyme de Ronſard, donné en 1553 par Ambroiſe de La Porte, elles ſont loin d'en égaler la

(1) *En nous conſervant l'image de ſa bien-aimée, Magny a négligé de nous donner la ſienne. Son portrait a échappé à toutes les recherches. Le ſeul détail que l'on connaiſſe ſur ſon phyſique, c'eſt qu'au dire de J. Du Bellay il était de petite taille.*

Magnus es ingenio quamvis ſis corpore parvus.

(2) *Les* Gayetez *d'Olivier de Magny. Paris, J. Dallier,* 1554, *in-8°.*

— *Les mêmes, Turin, Gay,* 1869, *petit in-4°,* publiées par Proſper Blanchemain.

— *Les mêmes, Paris, Lemerre,* 1871, *in-16, avec une notice de M. E. Courbet.*

licence & auraient dû échapper aux anathèmes dont le bon abbé Goujet, ordinairement indulgent pour les peccadilles littéraires de ce genre, a cru devoir écraser ces rimes légères. C'est tout au plus si, par l'abus des diminutifs, il peut s'attirer le reproche que lui fait Etienne Tabourot dans ses bigarrures; mais il n'en mérite guère d'autres, car c'est à peine si l'on rencontre quelques tableaux érotiques parmi ces pièces gracieuses adressées à des amis connus alors, mais, à l'exception de quelques noms encore célèbres, bien oubliés aujourd'hui. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le style du poète, encore assoupli depuis les Amours, *& plus abondant en pensées, se déroule avec une fluidité charmante et qui annonce déjà la main d'un maître.*

Pendant l'intervalle d'une année qui s'écoula entre la publication des Amours *et celle des* Gayetez, *Magny vit mourir Hugues Salel, son premier soutien, dont la mémoire lui demeura toujours chère; mais, outre les amitiés qu'il avait nouées avec Ronsard & les poètes qui devaient plus tard former la Pléiade, il s'était acquis, parmi ces grands seigneurs lettrés d'alors, dont*

nous avons déjà parlé, des protecteurs qui, sans le pousser bien loin ni bien haut, devaient au moins lui procurer une existence honorable. Le plus puissant de tous & celui à qui il s'attacha tout spécialement fut Jean d'Avanson, surintendant des finances sous Henri II. Ce personnage, allié aux plus grandes familles du Dauphiné, en était originaire & y possédait de vastes propriétés. Bien des fois Olivier de Magny, soit à sa suite, soit chargé par lui de quelque mission, dut visiter les domaines de son maître & s'arrêter naturellement à Lyon. C'est dans un de ces voyages, qui, selon nous, a dû précéder la publication des Amours, *qu'Olivier aurait connu la célèbre Lyonnaise dont il devint si passionnément épris.*

C'est surtout dans les Souspirs *& dans les* Odes *qu'Edouard Turquety a retrouvé les traces encore toutes palpitantes de ce mutuel amour. Il faut lire, dans le* Bulletin du Bibliophile *de Techener, cette étude remarquable dont nous avons déjà cité quelques lignes, étude où il constate que chez les deux poètes les pensées et les expressions se répondent si bien qu'on dirait par instants un mutuel écho. « Les mêmes tableaux, les mêmes*

ſouvenirs, ſe repréſentent à leurs deux imaginations; tous deux évoquent dans leurs vers ces petits jardins où ils ſe ſont rencontrés. Puis ce ſont des expreſſions identiques, de ces mots qui ont évidemment trait à des entretiens intimes, à des confidences de cœur à cœur. Magny ſe plait à rappeler à Louiſe la fatalité *qui l'a amené à Lyon pour la connaître et l'aimer; il revient plus d'une fois ſur cette rencontre, qu'il qualifie de* fatale, *& la belle Cordière y revient également; elle prononce comme le poète ce mot ſignificatif :*

> *Puis le voyant aymer* fatalement...

Mais voici qui eſt plus précis. Magny s'écrie :

> *Elle eſt à vous, douce maiſtreſſe,*
> *Ceſte belle et dorée treſſe,*
> *Qui ferait honte au meſmes or,*
> *Et ces yeux, deux aſtres enſemble...*

Or, écoutez comment s'exprime la poéteſſe lyonnaiſe dans ſon XXIIIe ſonnet :

> *Las! que me ſert que ſi parfaictement*
> *Louas jadis & ma treſſe dorée*
> *Et de mes yeux la beauté comparée*
> *A deux ſoleils...?*

Ce regret n'eſt-il pas une réponſe aux vers d'Olivier? L'ode à Antoine Fumée eſt plus concluante, s'il eſt poſſible (et notons qu'elle ſe trouve parmi les poéſies adreſſées à Louiſe dans l'Ed. de J. de Tournes, 1555, in-8°). Avant de tracer à cet ami le portrait de ſa maîtreſſe, il indique ſa demeure :

. . . . . Auprès de ce pont
Oppoſé vis-à-vis du mont,
Du mont orgueilleux de Fourvière...
Entre l'une et l'autre rivière...

C'eſt bien, ſi je ne me trompe, la rue Belle-Cordière.

Dans l'Ode à J. d'Illiers (2e du IVe livre), il la nomme de ſon nom de Louiſe ; *il la nomme encore dans ſon Ode à Guillaume Aubert (la 11e du liv. IV), ainſi que trois autres beautés qu'il a aimées : Anne, Marguerite (1) et Magdaleine.*

« *Après avoir groupé toutes ces indications,* « *dit M. Erneſt Courbet dans une notice par-* « *faitement étudiée (2), M. Turquety héſite à*

(1) *La première Caſtianire, la Marguerite que Hugues Salel avait aimée avant lui.*

(2) *En tête de l'Ed. des* Gayetez, *publiée à Paris, chez Lemerre,* 1871, *in-12.*

« en conclure que Magny fut l'amant de Louise.
« Ses ſcrupules le portent plus loin : il accuſe le
« poète d'une odieuſe fatuité et il proteſte de la
« pureté de la belle Cordière. Il ſemble ici que
« le panégyriſte s'égare... et que, par des con-
« cluſions auſſi diſcrètes, il veuille en quelque
« ſorte ſe repentir d'avoir entrevu la vérité. »

M. Courbet nous paraît être dans le vrai, & le doute n'eſt plus permis quand on a lu l'Ode à ſire Aymon (la 7ᵉ du Vᵉ livre), où Magny traite avec un dédain profond, que l'amour peut excuſer, mais qu'il ne juſtifie pas, le pauvre vieil époux de la belle Cordière. Il n'y a pas à le nier, Olivier fut l'amant aimé, l'amant heureux de Louiſe, & même il ne fut pas le ſeul (1).

Loin de nous, toutefois, la penſée de jeter la première pierre à cette adorable péchereſſe et de la reléguer, avec l'animoſité du ſieur de Vauprivas (2), au rang des courtiſanes vulgaires.

(1) Cette notice eſt écrite depuis plus de deux ans. Je ſerais aujourd'hui beaucoup moins affirmatif &, ſauf en ce qui concerne Olivier de Magny, toutes les accuſations portées contre Louiſe Labé peuvent être rétorquées avec ſuccès. — Voyez mon Étude en tête de ſes Œuvres. Paris, Jouauſt, 1875, in-16.

(2) Voir la Bibliothèque françoiſe, d'Ant. du Verdier de Vauprivas. — Paris, 1773, in-4°, t. IV, p. 631.

Parmi les femmes, il en eſt qui ont reçu une miſſion ſpéciale, exceptionnelle, & qui doivent être peſées dans une balance faite pour elles ſeules. Telle fut, dans l'antiquité, la célèbre Aſpaſie de Milet, la maîtreſſe de Périclès, qui ſut grouper autour d'elle Phidias, Zeuxis, Anaxagore, Socrate, Alcibiade, toutes les gloires d'Athènes; telle fut, plus tard, cette délicieuſe Ninon de Lenclos, qui paſſionna tout le ſiècle de Louis XIV, &, dans notre ſiècle enfin, la belle Mme Récamier, que Mme de Staël immortaliſait à vingt ans sous le nom de Corinne, que Mathieu de Montmorency aimait juſqu'à ſon dernier jour, que Napoléon jalouſait, qui fermait ſa porte à Wellington vainqueur, et qu'à soixante-dix ans Chateaubriant & Ballanche adoraient encore. Louiſe Labé fut une de ces femmes en dehors de leur ſexe. Sa maiſon, ſon jardin de Lyon étaient le rendez-vous de toutes les célébrités qui habitaient ou traverſaient la grande ville.

Si quelques hôtes s'aſſeoient un peu plus longtemps près de ces foyers ouverts à l'eſprit et à l'intelligence; ſi quelques-uns, parmi ces paſſants célèbres, reçoivent de ces Muſes inſpira-

trices un rayon d'amour en échange de leur génie, faut-il donc en faire tant de ſcandale? N'ont-elles pas été données au monde avec la miſſion de féconder, de faire éclore les fleurs brillantes de la penſée? Ne ſont-elles pas les nourrices de la Poéſie & de l'Art, ces enfants divins auxquels il faut, pour ſe développer & grandir, être bercés ſur des genoux de femme?

Ce fut évidemment lorſqu'il ſuivit, en qualité de ſecrétaire, Jean d'Avanſon, envoyé en Italie comme ambaſſadeur de Henri II auprès du Pape Jules III, que Magny fit à Lyon un plus long ſéjour & devint l'amant aimé de Louiſe. — Quelle fut la durée de ces joies intimes? perſonne ne pourrait le dire; mais ſi elles laiſſèrent des traces ineffaçables dans l'âme de Louiſe, elles furent moins durables dans le cœur d'Olivier, qui était loin de ſe piquer d'une conſtance à toute épreuve.

Aimons, diſait-il :

Aimons doncques partout, & ces ſottes conſtances
Chaſſons de noſtre cœur & de nos alliances;
Aimant quand on nous aime & nous gardant touſjours
La liberté d'entrer en nouvelles amours.

Il emporta cependant aux bords du Tibre le ſouvenir de celle qu'il avait adorée aux bords du Rhône ; car on retrouve ſa trace dans pluſieurs paſſages des Souſpirs, *notamment dans le XXXII*e *ſonnet, qui a été inſéré ſans nom d'auteur à la ſuite des œuvres de Louiſe, ſous ce titre :* Des Beautez de dame L. L. *De même, dans le XV*e *ſonnet (ſignalé par Turquety), dont les huit premiers vers ſont identiques à ceux du ſecond ſonnet de L. Labé, & enfin dans de nombreux paſſages qui ne peuvent s'appliquer qu'à elle ſeule.*

Rome provoquait chez les poètes d'alors une ſenſation ſingulière. Son nom, ſon antique ſplendeur les faſcinaient de loin, & une fois arrivés, la mélancolie ou le dégoût les ſaiſiſſait & s'exhalait de leur âme en plaintes amères. C'eſt du moins le ſentiment qui a inſpiré les Sonnets *de Grévin ſur Rome, les* Regrets *de Joachim du Bellay & les* Souſpirs *d'Ol. de Magny.*

Du Bellay rempliſſait l'office de ſecrétaire auprès de ſon oncle le cardinal ; il avait précédé Magny dans cette antique capitale du monde païen, qui ne s'était guère épurée en devenant la

Reine du monde catholique. Il y écrivait ses Regrets. *Notre poète, sous la même impression, y exhale ses* Souspirs. *Il y a analogie de titre, de forme, de sujet. Tous deux, émus d'une indignation semblable, ont fustigé cruellement les vices de cette société corrompue qui végétait sur des ruines, & tous deux, comme pour rendre leur ironie encore plus amère, ont entre-coupé parfois de quelques accents amoureux la gravité sévère ou mordante de leurs inspirations.*

Si les Souspirs *n'atteignent pas toujours à cette fermeté de style, à cette hauteur de pensée, à ce fier dédain qui font des* Regrets *le meilleur ouvrage de J. Du Bellay, ils en égalent souvent la fiévreuse tristesse ; ils plaisent encore, même dans leurs endroits faibles, par une harmonie que Du Bellay méprise trop souvent, & cette qualité mélodique leur donne, à défaut d'autres, un charme tout particulier.*

Heureux poètes! s'ils avaient su se garder eux-mêmes de cette dépravation qui les avait si noblement indignés! Mais, tandis que Du Bellay chantait la courtisane Faustine dans la langue de Tibulle, Magny s'enivrait aux baisers de la belle

Antonine, dans les bras de laquelle il oubliait toutes ses amours passées.

Plus de deux ans, près de trois ans peut-être, s'écoulèrent pour lui dans cette Rome qu'il chargeait d'anathèmes & qu'il regretta dès qu'il l'eut quittée, tant les passages des Alpes, la Suisse & la vallée du Rhône, qu'il traversa probablement en hiver, lui parurent sombres & hideux après la terre poétique & le beau ciel de l'Italie.

Ce fut à son retour qu'il fit paraître ses Souspirs *(1) & s'il ne fit alors que traverser Lyon avec son maître, J. d'Avançon, il y revint peu après, sans doute, & obtint de l'aimante Louise le pardon de son ingratitude ; car, tout en se vantant de son inconstance en amour, il lui revient sans cesse comme en dépit de lui-même, il la chante encore & surtout dans ses* Odes, *qui furent le dernier & le plus important de ses ouvrages (2).*

(1) *Les* Souspirs *d'Olivier de Magny. — Paris, pour J. Dallier,* 1557, *in-8°, avec privilége du* 8 *mars* 1556.

— *Les mêmes. Turin, Gay,* 1869, *petit in-4°*

— *Les mêmes. Paris, Lemerre* 1874, *in-16, avec une préface de M. E. Courbet.*

(2) *Les* Odes *d'Olivier de Magny. — Paris, A. Wechel,* 1559, *in 8°.*

« Une partie de ces pièces, » dit mon cher & regrettable Edouard Turquety, dont j'aime à invoquer le goût ſi pur (1), « une partie de ces « pièces eſt adreſſée aux plus illuſtres perſon- « nages de l'époque, et elles ne ſont pas indignes « de leur deſtination. Le ſtyle en eſt généralement « d'une élégance ſoutenue. L'ode, chez Magny, « n'affecte point ces formes ſavantes qui nous « fatiguent ſi ſouvent dans les lyriques de la « pléiade ; elle a un caractère de ſimplicité & « de grâce qui frappe d'abord. Le poète y mèle « ſa famille, les affaires du temps, ſes voyages, « ſes amours. Il ſe plie aux tons les plus divers; « il paſſe du grave au doux, du doux au grave, « de Diane de Poitiers au cardinal de Tournon. « Et qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait monotonie « ou langueur dans ces morceaux, qu'on pourrait « appeler la partie officielle de ſon œuvre... la « penſée n'en eſt jamais abſente, la poéſie encore « moins... mais, comme moi, le lecteur préfè- « rera, je crois, notre poète dans ſes inſpirations « moins ſolennelles & le vol de la fantaiſie aux

(1) Bulletin du Bibliophile, *XIVe ſérie, pag.* 1664 *& ſuivantes.*

« élans plus ou moins calculés de la reconnaiſ-
« ſance & de l'ambition.....

« Les deux derniers livres du recueil ne ren-
« ferment que des poéſies d'amour. Ici les odes
« & odelettes belles ou charmantes ſe multi-
« plient. » Nous y retrouvons, au milieu d'autres amantes dont les noms accuſent la légèreté de cœur d'Olivier, le nom & le ſouvenir, rayonnants entre tous, de Louiſe Labé. Elle y brille dans toute la ſplendeur de ſa gloire & de ſa beauté. Son amour y couronne le front du poète, ainſi que de nos jours le nom d'une femme célèbre par ſes paſſions & plus encore par ſes écrits, rayonne inſéparable du nom d'Alfred de Muſſet, qui, lui-même, par ſes grâces enfantines & légères, par l'aimable inſouciance de ſon eſprit & de ſon cœur, reſſemble ſous tant de rapports à ſon ancêtre en poéſie, à cette âme variable, poétique & follement amoureuſe, qui s'appelait Olivier de Magny.

A quel âge était-il parvenu lorſque parurent ſes *Odes*? M. Dufour lui donne quarante ans; ſes autres biographes ne lui en donnent que vingt-huit ou trente. La vérité eſt peut-être entre les

deux. Toujours eſt-il que les Odes *furent ſon dernier ouvrage; que ſa traduction du* Zodiaque, *de Marcel Palingène (1), & ſes* Veſtales, *depuis longtemps annoncées, ne parurent jamais.*

Maurice de La Porte, qui fut ſon ami, atteſte que « par la faveur & bien faits de ſon maiſtre, « M. d'Avançon, il fut ſecrétaire du Roy; « mais la mort, envieuſe de ſon bonheur, incon-« tinent l'aſſomma (2). »

Cette atteſtation permet de fixer la fin de ſa vie à l'année 1560 ou environ.

Un autre de ſes amis, qui était auſſi ſon compatriote, Guillaume du Buys, (3), a conſacré à ſa mémoire deux ſonnets, d'où il ſemble réſulter qu'il ſerait mort dans ſon pays. Un détail peu connu paraît confirmer cette indication. Lorſque, vers 1802, l'égliſe de N.-D. de la Dau-

(1) Marcelli Palingenii, Zodiacus Vitæ, id eſt de hominis vita, ſtudio ac moribus optime inſtituendis libri XII. *Poëme latin du XVIe ſiècle, publié vers 1531, dont l'auteur ſerait Pierre Angelo Manzolli, né à Stellada, dans le territoire de Ferrare. Ce livre fut mis à l'index.*

(2) *Les* Epithètes *de M. de La Porte. — Paris, Gab. Buon, 1580, in-16, f. 249.*

(3) *Les* OEuvres *de Guill. du Buys, Quercinois. — Paris, J. Fevrier. 1583, in-12, ff. 192 & 193.*

rade, à Cahors, fut démolie, on y brisa plusieurs tombeaux. L'un d'eux portait cette épitaphe : AISSI MAGNI FICAT : « *Ici Magni est fiché, enfoncé, enterré.* » *Etait-ce le cercueil du poète ou celui d'un de ses nombreux parents qu'on avait décoré de ce jeu de mots funèbre? C'est ce qu'on ne saura probablement jamais.*

PROSPER BLANCHEMAIN.



LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

DE CAHORS

EN QUERCY



A PARIS,

Chez André WECHEL, rue ſainct Iean de Beauuais,
à l'enſeigne du cheual volant.

1559

Auec priuilege du Roy.

PRIVILEGE.

PAR *lettres patentes du Roy il eſt permis à André Wechel, imprimeur & libraire iuré en l'Vniuerſité de Paris, d'imprimer & vēdre ce liure intitulé, Les Odes D'Oliuier de Magny de Cahors en Quercy, auec inhibitions & defences à tous autres imprimeurs & marchans, de non imprimer ny vendre en ce Royaulme ledict liure de dix ans apres la premiere impreſſion paracheuée, ſur peine de confiſcation, & de mille liures pariſis d'amende. Enſemble a ledict ſeigneur voulu, qu'en inſerant le contenu de ſes lettres patentes, ou l'extraict d'icelles, à la fin ou au commencement dudict liure, elles ſoyent tenues pour ſuffiſamment ſignifiées, & venues à la notice & cognoiſſance de tous libraires & imprimeurs, tout ainſy, que ſi leſdictes lettres leur auoyent particulierement & expreſſement eſté monſtrécs & ſignifiées : comme appert plus amplement par leſdictes lettres patentes, données à Reins l'vnzieſme de Iuing 1557.*

Par le Roy, le ſeigneur de Villemor, maiſtre des requeſtes ordinaire de l'hoſtel, preſent.

Coignet.

A

MONSEIGNEVR D'AVANSON

Conſeiller du Roy

EN SON PRIVÉ CONSEIL.

ODE.



E ne pris oncq' plaiſir à venir deuant toy,
Sans t'aporter, Seigneur, quelque choſe de moy:
Des Perſes imitãt la façon memorable,
Qui touſiours aportoyent un preſent honorable
En allant vers leur Roy, par cela faiſant veoir
La grandeur de leur Prince, & leur humble deuoir.

Ce qu'ores ie t'aporte eſt choſe bien petite,
Au reſpect du preſent que ta grandeur merite,
Mais tu ne laiſſeras d'vn acueil bien humain
A receuoir le don qui te vient de ma main,
Et ne blaſmeras point ma volunté ſi bonne,
Veu que ce que ie puis te donner, ie te donne.

Ie n'enfle point icy le ſtile de mes vers,
Ny ne voys recherchant des argumentz diuers
Tonnant en mes propos : pour ceſt œuure t'appendre,
Il me ſuffit ſans plus ſi ie te fais entendre
Que pour me bien heurer d'vn immortel renom,
I'ay le front de mon liure honoré de ton nom.

Ne me contentant pas de celebrer ta gloire,
(Comme preſtre immortel des filles de Memoire)
Ny de vanter ton heur ſeulement en vn lieu :
Car au commencement, à la fin, au milieu,
(Si Phebus ne me ment) ta louange treſſaincte
I'ay de cent traictz dorez eternellement peincte.

Quelque fin repreneur vouldra dire, pourquoy
Ie ne donne ce liure à quelque autre qu'à toy,
Quand il lira dedans les Odes que i'adreſſe
A maint Prelat, & Prince, & à mainte Princeſſe :
Mais le deſir que i'ay d'ingrat ne demeurer,
Me fait à leur grandeur mon deuoir preferer.

Car i'ay en tant de lieux, & en tant de manieres
Efprouué tes bontés & faueurs couftumieres,
Qu'il me faut à bon droit euiter AVANSON
Du vil blafme d'ingrat le vice & le foupçon :
Le foupçon que je hay d'vne hayne auffi forte,
Que ie hay l'approcher de l'infernale porte.

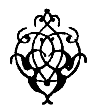
Auffi qui mieux que toy peut ce don meriter?
Et à qui mieux qu'à toy le doy-ie prefenter?
Toy qui de mon labeur te feruir ne refufes,
Toy que lon peult nommer le protecteur des Mufes,
Qui fouftiens leurs hõneurs, & tous leurs nouriffons,
Et qui n'as rien plus cher que leurs douces chanfons.

Le Soleil qui tout void, ne void point fur la terre
Vn qui confeille mieux pour la paix & la guerre,
Ny qui tefmoigne mieux les merites d'autry,
Ny qui mieux s'acommode au regne d'auiourdhuy
Pour cognoiftre l'humeur ou d'vn Pape ou d'vn prince
Et feruir fon Seigneur en eftrange prouince.

Et ne void point encor fous la voute des cieux
Vn qui foit plus acort, & moins ambitieux,
Ny qui derobbe mieux de fa langue faconde,
Et de fon doux maintien les cueurs de tout le monde,
Ny qui foit plus requis pour feruir vn grand Roy,
Ny qui merite mieux l'eternité que toy.

Ouure doncques ta main, & pren ce petit liure

Qui par toy ſe promect mille ſiecles ſuruiure,
Souſtenant mon party, contre le meſdiſant
Qui vouldra trop malin offencer ce preſent:
Car il craint plus cent fois ſa pointure trop rude
Que les vers, qui les vers rongent dans vn eſtude.





LE

PREMIER LIVRE

DES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LE PREMIER LIVRE

DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A MADAME SOEUR DU ROY,

ODE.



AINTENANT que de toutes partz
Nous voyons que l'horrible Mars
Trouble noſtre Europe mutine,
Parmy tant de guerre & de ſang,
Pourroit bien tenir quelque rang
Des Muſes la tourbe diuine?

Et toy Princeſſe en qui les Dieux
Prodigues reſpandent leur mieux,
Te plairoit il l'oreille tendre

Pour eſcouter cette chanſon,
Ores qu'vn tant horrible ſon
Bellonne nous vient faire entendre ?

Bien que ces Sœurs ne cherchent pas
Les fiers & dangereux combatz,
Touteffois apres vne guerre
Touſiours elles chantent l'honneur
D'vn Roy vainqueur & de ſon heur
Rempliſſent le ciel & la terre.

Et bien que ton Frere à preſent
Darde ſon feu le plus nuyſant
Sur le ieune Roy des Eſpaignes,
Pourtant tu ne laiſſes par fois
D'eſcouter le luth & la voix
De ces neuf ſçauantes Compagnes.

Auſſi ſur leurs tertres iumeaux
Elles t'ont faict dedans leurs eaux
Puyſer leurs graces eternelles :
Sachant que tu n'ignorois pas
Que parmy les plus doux esbatz
Rien doux ne peult eſtre ſans elles.

Iadis Iunon ayant ſon cœur
Rempli d'vne amere rancœur,
Contre ces neuf Muſiciennes,
Pour auoir pere Iupiter,

Leur fiſt vn debat ſuſciter
Par les trois ſœurs Siciliennes.

Ie dy ces trois Syrenes Sœurs
Qui de leurs charmantes douceurs
Attiroyent en l'Iſle fleurie
Mainte nauire, & maint nocher
Pour au choc de quelque rocher
Luy briſer ſa barque & ſa vie.

Ces trois par la Royne des cieux
Haſtant vn vol audacieux,
S'en vindrent ſur le mont Parnaſſe
Trouuer les Muſes, & tenter
Qui d'elles auroit à chanter
Plus de douceur & plus de grace.

Meſmes s'orgueilliſſant en vain,
Elles commencerent ſoubdain
D'affiller leur langue ſucrée,
Pour l'honneur du chant recevoir :
Et d'ordre en chantant eſmouuoir
Des Muſes la tourbe ſacrée.

Or, elles chanterent comment
Pluton éprouua le torment
Que donne l'enfant d'Ericine :
Et comme ardemment forcené
Dans vn char brauement trayné
Il s'en vint rauir Proſerpine.

Or elles dirent les trauaux
Qu'auoit eu par montz & par vaux
Et iour & nuict ſa triſte mere :
Ore la peine & le ſoucy
Qu'elles auoyent ſouffert auſſi
En cherchant leur Compagne chere.

Comme les Dieux prenans pityé
De leur peine & de l'amytié
Qu'elles portoyent à la Pucelle,
Mirent des æſles ſur leurs doz
Pour mieux la chercher ſur les flotz,
Et par la terre vniuerſelle.

Comment (ô Ceres) tu t'en vins
Laſſe de porter tes deux Pins
Trouuer au ciel l'enfant de Rhée,
Et pour la fin de ton recours,
Plorant, implorer ſon ſecours
Pour r'auoir la Nymfe egarée.

Comme ce Dieu, des Dieux le Roy,
Qui l'auoit faict naiſtre de toy,
Te voyant tant de pleurs épandre,
S'elle n'auoit gouſté du fruict
Qu'on gouſte en l'eternelle nuict
T'accorda te la faire rendre.

Mais eſtant las, helas! trop ſeur

Que cét infernal Rauiſſeur
L'auoit d'en ſauourer contraincte
A l'heure-à l'heure en te fachant,
Et tes blondz cheueux arrachant
Ceres tu redoublois ta plaincte.

Quand Iupiter pour t'apaiſer
S'en vint doucement te baiſer,
Comme il fiſt la mere d'Enée,
Lors que Iunon dépite encor
Du preſent de la pomme d'or
S'oppoſoit à ſa deſtinée.

Te iurant par les eaux d'embas,
Contre les loix de ce repas
Que tu recouurerois ta perte,
Et qu'encore vn temps demourois
Auecques ta fille, & pourrois
Guerdonner ta peine ſoufferte.

A tant les Syrenes ceſſant
Leur chanſon, & la finiſſant
Par ceſte infallible promeſſe,
S'atendans l'honneur emporter
S'arreſtoyent, afin d'eſcouter
Celle des vierges du Permeſſe.

Quand voicy neuf diuines voix
Qui s'acordans tout-à la-fois

Dirent tant de douces merueilles,
Que leur ſon par l'air s'épandant
Tiroit ſoubdain de l'attendant
L'eſprit rauy par les oreilles.

Elles dirent que cettuy-la
Qui premier ſur la mer alla
Fendant les plaines de Neptune,
Ne tenta les endroictz plus creux,
Ny les deſtroitz plus dangereux,
Ia craignant de courir fortune.

Mais bien ſagement par les bordz,
Mal inſtruit encore aux effortz
Des fiers tourbillons de l'orage,
Se promenoit à l'enuiron,
Et du choc du rude auiron
S'aſſeuroit touſiours le courage.

Depuis la paliſſante peur
S'amortiſſant dedans ſon cueur,
Pour ourdir ſa nouuelle trame,
Il alloit vn peu plus auant,
Puis vn peu deſia fait ſçauant
A guider la barque & la rame.

En fin l'audace qui l'éprit,
Luy fit reſouldre en ſon eſprit
Vne entrepriſe emerueillable

Par vn art incogneu, faiſant
A nature contrediſant,
Que la mer deuint nauigable.

Tant que l'orgueil des ventz diuers,
Ny la froidure des hyuers
Ny la plus horrible tempeſte
Ny les rocz que l'eau peult cacher,
Ne peurent iamais arracher
Ceſte entrepriſe de ſa teſte.

Ains mettant ſes deſſeins à chef,
Il franchit auecques ſa nef
L'Egée mer, & l'Ionie :
Puis reuint, monſtrant à l'abord
Sur ſon tillac, & ſur le port
Signe d'allegreſſe infinie.

Auſſi quand quelcun entreprend
D'executer vn œuure grand,
Il ne fault point qu'il le commance
Sans le preuoir, à celle fin
D'en faire meilleure la fin,
Et moins douteuſe l'aſſeurance.

A tant ces Vierges appaiſant
Leurs douces voix en ſe taiſant,
Donnerent fin par cét exemple
A leur chant ſi bien acheué,

Digne vrayment d'eſtre engraué
Par Mnemoſine dans ſon Temple.

Tandis Apollon aſſiſtant
Pour departir au mieux chantant
Sans faueur le iuſte merite,
Branlant ſon chef deux & trois fois,
Dit que des filles d'Achelois
La chanſon n'eſtoit ſi bien ditte.

Et pour leur monſtrer clerement
Qu'el's auoient trop legerement
Aſſailly ces Sœurs immortelles,
Il couppa leurs aiſles ſoubdain,
Puis en façonna de ſa main
Trois fois trois coronnes pour elles.

Voila comment ce docte Chœur
Demeura, Princeſſe, vainqueur
Des trois attrayantes Syrenes,
Contrainctes de ſe repentir
De leur erreur, & de ſentir
A leur dam leurs empriſes vaines.

Et deſlors Euterpe arreſta
De deux plumes qu'elle ietta
Les plus belles de ſa coronne,
Qu'vn iour el' me les donneroit,
Et que mon pouce en traſſeroit
Le ſainct honneur qui l'enuironne.

De l'vne de ces deux auſſi
J'ay deſſeiné cette Ode cy
Qu'humblement i'appens à ta gloire :
De l'autre, Vierge, ie m'atens
Eſcrire auant que ſoit long temps
De mon grand Prince la victoire.

Faiſant entendre par mes vers
Comme par maintz endroitz diuers
Il eſtend les champs de ſa terre :
Et qu'encor le Soleil n'a veu
Vn Prince d'honneur ſi pourueu,
Ne ſi courageux à la guerre.

Meſme que le Rhin confeſſant
Que c'eſt le Roy le plus puiſſant,
La Meuze auſſi deſſus ſon onde
Voyant tant de vaillantz effortz,
Bruyt & rebruyt contre ſes bordz
Que c'eſt le plus grand Roy du monde.

A IEAN DE BOVRBON

CONTE D'ANGHIEN ET DE SOISSONS.

ODE.

DESORMAIS, Mufes aux beaux yeux,
Quand vous vouldrés parler des Dieux
Il vous faut Apollon eflire :
Apollon, ce docte vainqueur,
Qui guide fi bien voftre Chœur
Par les fons diuins de fa lyre.

Car c'eft luy qui plus entre tous
Se void plus fouuent entre vous,
Et qui plus augmente voz gloires
Honnorant non moins voz chanfons,
Et le front de voz nourriffons,
Que fes plus infignes victoires.

Auffi, Pucelles, deformais
Si deffus vos iumeaux fommetz
Vous voulez chanter quelque Prince,
Allez au fang Bourbonyen,
Choifir le Conte d'Anghien,
Digne de plus grande Prouince.

Car c'eſt vn des Princes ça-bas
Qui ſe plaiſt plus en vos esbatz,
Et qui plus voz vertus honnore,
Me daignant mettre au reng des ſiens,
Qui ſuys de voz muſiciens
Cil qui plus ardant vous adore.

La doncques Pympleanes ſœurs,
Reſpandez moy de voz douceurs,
Et faiɛtes qu'heureux, ie raconte
Les trauaulx bruſques & plaiſans,
Ou s'exerce en ſes ieunes ans
Ce Prince mon maiſtre & mon Conte.

Apeine au terme de neuf moys
Ce Prince nay du ſang des Roys
Sortoit hors des flancz de ſa mere,
Meſme à peine il ouuroit les yeux
Pour veoir maintz & maintz Demidieux
Qui l'atendoyent auec ſon pere :

Lors que ſon pere trionfant
De l'heur qu'aportoit c'eſt enfant,
L'affiſt ſur ſa ſainɛte poitrine,
Puis le baiſant plus de cent fois
Dreſſa ſur l'aiſle de ſa voix
Au ciel cette oraiſon diuine.

O Dieu! ô pere Olympien!

Qui refpens le mal & le bien
Sur les humains en double forte :
Fauorife d'vn dextre efclair
Ce iour tant heureux & tant clair
Qui tant d'allegreffe m'aporte.

Et permetz qu'auant de mourir
Ie puyffe veoir fi bien flourir
De c'eft enfançon la ieuneffe,
Que vaillant comme vn autre Hector,
Et faige en fin comme vn Neftor,
Il foit l'appuy de ma vieilleffe.

Permetz encor que quelque iour
Il vienne au paternel feiour
Veoir celle dont il vient de naiftre :
Braue fe conduifant parmy
Maint vaillant captif ennemy
Surmonté de fa feule dextre.

A fin qu'alors en luy faifant
Quelque grand & riche prefent,
Butiné parmy fa conquefte,
Il paye l'angoiffeux ennuy
Qu'elle a fupporté ce iourduy,
De fon mal caufant noftre fefte.

Ainfi prioit Hector iadis
Devant fa femme, pour fon filz

L'efpoir futur de la prouince:
Mais afin que plus viftement
Nous ourdiffons noftre argument,
Retournons Mufes à mon Prince.

A peine prefque on le feuroit,
Que fa douce bouche il ouuroit
Pour former fa parole tendre,
Faifant dez fon commencement
Par maint mignard blandiffement
Ses bontez diuines entendre.

Mefme honnorant fon gouuerneur
(Dez qu'il en euft) du mefme honneur
Dont il auoit la face peinte,
Toufiours affis fur fon giron,
Ou fretillart, à l'enuiron
Toufiours plein d'vne honnefte crainte.

Sans luy iamais il ne bougeoit,
Sans luy iamais il ne mangeoit,
Ny iamais ne difoit parole
Sans droit le regarder au front,
Craignant en tout d'eftre trop pront
Fors qu'au doux trauail de l'efcole.

Ainfi le vaillant Pelien,
Le pié-leger Theffalien,
En fa plus tendrette ieuneffe

Ne bougeoit, ny prenoit repas,
Si ſon Phenix entre ſes bras
Ne flatoit ſa delicateſſe.

Ne lors qu'il s'enfloit deſpité
Deuant la Troyenne cité,
Contre le plus grand des Atrides,
Reffuſant ſes dix talentz d'or,
Ne vouloit trauerſer encor
Sans luy les campagnes humides.

Mais bien le daignoit arreſter,
Et faire ſoigneux apreſter
Vn lict pour luy dans ſon nauire,
Tandis que tous les Grecz confuz
Pour leur perte, & pour ſon refus,
D'eſperoient d'apaiſer ſon ire.

Mais laiſſons ce Duc eſtranger
Et venons, Muſes, à changer
Les derniers ſons de noſtre lyre,
D'autant plus qu'un hymne en ſes vers
Se parfait de fredons diuers,
D'autant plus il faut qu'on l'admire.

Mon Prince à peine eut le pouuoir
D'aller ſeul, qu'il vouleut auoir
Au flanc vne petite eſpée,
Ia commençant de s'animer,

Et d'vn chaud deſir d'eſcrimer
Ayant la poytrine eſchaufée.

Depuis il priſt ſon paſſetens
Touſiours portant en ſon printens
Marqué de mageſté Royale,
Ore à voltiger dextrement,
Ore à ſauter allegrement,
Ore à la paume, ore à la balle.

Ore à veoir vn milan mourir,
Ore à veoir vn leurier courir
Apres vn lieure en la campaigne,
Ou chaſſer le cerf dans les boys,
Ou mettre vn ſanglier aux abboys,
Imitant le Troyen Aſcaigne :

Alors que la pauure Didon
Bruſlant' du feu de Cupidon,
S'aſſembloit auecques Enée
Au plus ſecret d'vn antre creux,
Contentant ſon cueur amoureux
Soubz le faux voile d'Hymenée.

Puys le ſoir quand il reuenoit
Vn luth en ſa main il prenoit,
Fredonnant vn chant de ſon pouce,
Comme Achil' ſouloit au retour
Des combatz qu'il faiſoit le iour
Fredonner ſur ſa lyre douce.

Et s'il voyoit quelque beau dain,
Quelque poutre, ou quelque poulain,
Quelque-fois pourſuyuant ſa chaſſe,
Au ſoir quand il ſe retiroit
D'vn creion au vif il tiroit
Sa beauté, ſa taille, & ſa grace.

Ou bien à lire il ſe plaiſoit,
Ou lire à quelcun il faiſoit,
Pour quelques exemples comprendre,
Iamais coucher ne ſe pouuant
Sans auoir vn liure audeuant,
Comme ſouloit faire Alexandre.

Et voila les jeux vertueux
Où tu t'es, non voluptueux,
Exercé durant ta iouuance,
Que i'ay dit en cette chanſon,
Attendant que d'vn plus haut ſon
Ie chante ta braue vaillance.

Car ore que tu ne t'esbatz
Qu'à ferir parmy les combatz,
En l'exploit des plus beaux faitz d'armes,
Il ne fault que parmy ces jeux,
Ie meſle ce que courageux
Tu faiz aux plus rudes alarmes.

La doncq' Prince reçois en gré

Cet Hymne que t'ont confacré
Les vierges qu'enfanta Memoire,
Attendant que fur fes autelz
Entre les Princes immortelz
Ie facre encore mieux ta gloire.

A DIANE DE POYTIERS

Ducheffe de Valentinois.

ODE.

Si ie voulois égaller dignement
Voftre grandeur, ie ne fcaurois comment
Executer entreprife fi haute,
Pour auoir tout, & de tout auoir faute :
Car en autruy ie ne fceuz oncquès voir
Ce qu'en vous feule on peut apperceuoir,
Vous qui femblez, entre les grandz Ducheffes,
Ce que l'or femble entre les grandz richeffes,
Et qui tenez l'excellence du mieux
Qui coule en bas par les aftres des cieux.

Vn chacun void comme, Diane bonne,
Vous excellez la fille de Latone,

Sœur de Phebus, cette Nymphe qui luyt
Par l'efpaiffeur de la plus noire nuit,
(Et qui ça-bas oferoit fi profane
Se comparer à la belle Diane?)
Elle ne luyt que la nuit à fon tour,
Mais voz vertuz & de nuit, & de iour,
Luyfent fur nous & decorent le monde.

Elle fe monftre ores courbe, ores ronde,
Douze fois l'an fe renouuellant, mais
Voftre beau front ne fe change iamais,
Ainçois toufiours en fa conftance entiere
Il nous refpend fa diuine lumiere.

Par vn eclipfe elle perd fes clartez,
Mais vous iamais ne perdez voz beautez :
Car le foleil dont, Princeffe benigne,
Vous receuez cefte clarté diuine,
Eft bien plus grand que celluy dont Phebé
Prend la lueur de fon front recourbé.

Elle eft des boys la maiftreffe nommée,
Et eft encor des femmes réclamée,
Quand elles font à leur enfantement :
Mais quant à vous, vous n'eftes feulement
Dame des boys, & dame des fonteines,
Ains des chafteaux, des villes & des plaines,
Ayant puiffance & loy de fecourir
Tous ceux lefquelz vont à vous recourir.

Elle eſt touſiours par les foreſtz eſpeſſes,
Portant ſon arc, ſon carquois & ſes leſſes,
Auec ſa troupe allant ſoir & matin,
Pour atraper quelque nouueau butin :
Mais vous, Madame, ayant ſi bien ſceu prendre
Le plus grand bien que vous pouuiez attendre,
Ore en repos, arc & fleſches quittant,
Vous n'eſtes rien à bon droit ſouhaitant.

Voila pourquoy ceux qui veulent deſcrire
Voſtre renom, ne ſcauent comme dire,
Se confondant dans les infinitez
Des ſaintz treſors de voz diuinitez.
Bien veut Clion que de moy ie preſume,
S'il vous plaiſoit que ie prinſſe la plume
Pour voz ayeux & voz graces vanter,
Que ie pourrois vn iour vous contenter.

A L'ILLVSTRISSIME CARDINAL

CHARLES DE LORRAINE.

ODE.

QVAND i'entreprens de ma lyre tanter
Diuin Prelat, pour tes graces chanter,

Soudainement i'aperçoy ce me femble,
Dans vn trefor mille perles enfemble,
Toutes d'vn pris, & chacune fi belle,
Que ie ne fcay bonnement à laquelle
Donner l'honneur, voyant que la derniere
Eft en valeur femblable à la premiere.

Car quand ie viens folitaire à penfer
Par où ie doy mon hymne commencer,
Si ie choifiz ton heureufe naiffance,
Voila foubdain la celefte influence,
Et l'œil benin de ton aftre afcendant,
Mille beaux dons deffus toy refpendant :
Voila ton fang, l'ornement de la terre,
Et mille honneurs de la paix, de la guerre,
Tant pardeça, que pardelà la mer,
Qu'il faut premier fur ma lyre animer.

Puis fi i'efly ta ieuneffe chenuë,
Voila foudain ta prudence cognuë,
Voila ton nom engraué dans les cieux,
Voila tes faitz pareilz aux demy-dieux,
Qu'il fault encore accorder fur ma lyre.

Et fi ie veulx ta preuoyance eflire,
Ou ton fcauoir, ou ton fain iugement,
Ou ta bonté : voila foubdainement
Mille vertuz, mille graces bien nées,
Et mille encor de mille enuironées,

Qui tout à coup ſe viennent preſenter
Deuant ma lyre, afin de les vanter.

Puis ſi ie veulx ſur ma corde maiſtreſſe,
Dire l'honneur de ta caute ſageſſe :
Voila le ſoing qu'en veillant tu reçois
Prez de ton Roy, pour ſon peuple François,
Et ton eſprit ſi ſoubdain à comprendre
Ce qu'il te plaiſt benignement entendre :
Bref ton eſprit, & tant & tant de choſes
Dedans ton chef diuinement encloſes,
Qui tout ſoubdain dignes d'vn égal pris,
Veulent auoir de mon œuure entrepris
Le premier reng, ſi bien que ie demeure
Confuz, craintif, & rauy tout à l'heure,
Confuz de veoir en telle infinité
Les ſaincts preſens de la diuinité,
Craintif voyant ma puiſſance petite
Pour celebrer dignement leur merite,
Et tout rauy de la clere ſplendeur
Diuin Prelat, qui ſort de ta grandeur.

Voila pourquoy pour te chanter ie n'oſe
Ma bouche ouurir d'vn eſtonnement cloſe,
Ne ſaichant point, de tes graces ſonneur,
A qui premier ie doy donner l'honneur
Voyant le ciel de ces graces pareilles
Ouurer en toy ſes plus grandes merueilles :
Mais s'il te plaiſt tant abaiſſer tes yeux,

Que de vouloir d'vn regard gracieux
Fauorifer ce qu'ores ie te donne,
Ie te prometz par l'enfant de Latone,
Et par fes fœurs, qui benignes me font
Boire en leurs eaux deffus le double mont,
Qu'au temple fainct de leur mere Memoire
Ie chanteray les hymnes de ta gloire :
Voire fi bien, que noftre age aprendra,
Et l'aduenir encores entendra,
Que ta faueur peut donner au Poëte
Ce que du ciel feulement il fouhaite.

AV REVERENDISSIME CARDINAL

FRANÇOIS DE TOURNON.

ODE.

La France me voyant eflire
Les meilleurs accordz de la lyre,
Pour chanter ton loz merité,
Contre moy, Prelat, ne s'irrite,
Acufant ma temerité,
Qui d'vne chanfon fi petite
Te promet l'immortalité :

Mais bien, defpite, elle me blafme,
Dequoy trop ardant ie m'enflame
A fonner ces vers deuant toy,
Ores que ton efprit s'aplique
Sous le fèptre de mon grand Roy,
A donner à fa republique
La iuftice egalle à la loy.

Et fans la faueur que tu portes
A la Mufique en tant de fortes,
Te paiffant de l'air de fes fons,
Et que ie fcai qu'elle t'eftime
L'honneur de fes vieux nourriffons,
I'euffe pour toy quitté ma ryme,
Voire ma lyre & mes chanfons.

Toutesfois, fe pourroit il faire
Que plus long temps ie peuffe taire
Tes vertuz mignonnes des Dieux,
Sans faire à noftre France entendre
Le bon heur qu'elle obtient des cieux,
Qui daignent deffus toy refpandre
Toutes leurs graces pour fon mieux?

Car ou foit qu'en eftrange terre,
En temps de paix, en temps de guerre,
Ou foit qu'en la France tu fois:
Pour fon bien fans ceffe tu veilles,
Et mille deffeins tu conçois,

Desquelz tu conduys & conseilles
Le bon heur du Roy des François.

Le plus agé des deux Atrides,
En la guerre des Priamides,
Desiroit plus d'vn seul Nestor :
Et nostre Roy, qui ta prudence
Tient plus chere qu'vn grand tresor,
De telz que toy desire en France
Et dix & dix autres encor'.

Aussi tousiours il s'accompaigne
Du record de ce qu'en Espaigne
Tu feiz iadis tramant la paix,
Et iamais ingrat il n'oublie
Les emprises & les effectz,
Qu'en maintz endroitz de l'Italie,
Ta caute sagesse a parfaitz.

Mesmes quand ses bandes guerrieres
Il meine aux terres estrangeres,
Et qu'il fait maint fleuue vermeil
Du sang hayneux dont il est maistre,
Saichant ton auis nompareil,
Pres de la Royne il te fait estre
Chef principal de son conseil.

Quelle aussi tant brusque ieunesse,
Surpasse ta saige vieillesse ?

Et qui peut plus d'honneur auoir,
Ou, le ieune ardant aux conqueſtes,
Ou, toy vigilant à preueoir
Que l'Aigle qui porte deux teſtes
Ne puiſſe encor nous deceuoir ?

Il ne faut pour chanter tes gloires
Fueilletter les vieilles hiſtoires :
Car ta race antique & ton heur,
Les faueurs que te fait ton Prince,
L'acueil d'vn chacun, & l'honneur
Que tu reçois en ſa prouince,
Sert d'argument à ton ſonneur.

Adiouſtant à cela tes graces,
Et les vertus que tu embraſſes
Au chœur en Parnaſſe adoré,
Chery les neuf doctes Pucelles,
Du blond Apollon honnoré,
Et de cent graces eternelles
D'elles & de luy decoré.

Iamais content tu ne repoſes
Au trauail des plus graues choſes,
Qu'en oyant les Muſes chanter,
Ou bien t'amuſant, ſolitaire,
A quelque ſubgect inuenter,
Pour du labeur qu'ell' te font faire,
Pouuoir ton repos augmenter.

On dit du vieil harpeur de Thrace,
Qu'il faifoit iadis à fa trace
Suyure les rochers & les boys,
Et qu'il ployoit la rage & l'ire
Des plus fiers Tigres fous fes loix,
Si doux fut le fon de fa lyre,
Et fi doux l'accord de fa voix.

Et toy de ta Lyre diuine,
Et de ta parolle benigne,
Ne fais moins que ce Thracien :
Car tu flefchis l'ardante rage
Du plus barbare Scythien,
Et gaignes fi bien fon couraige
Qu'il ne peut eftre autre que tien.

Vy doncques heureux, & careffe
L'Ode qu'humblement ie t'adreffe,
T'affeurant que fi ie cognois
Qu'elle ayt contenté tes oreilles,
Ie diray encor de ma voix
A ton loz tant d'autres merueilles,
Que tu viuras plus d'vne fois.

A L'ILLVSTRISSIME CARDINAL

ALEXANDRE FARNÈSE.

ODE.

Si i'auoy' pour bien t'eſtrener
Toute la diuerſe richeſſe,
Qu'Agamemnon vouloit donner
Au plus valeureux de la Grece,
Lors que ce Duc Theſſalien,
De courroux enflammant ſon ame,
Auec l'enfant Menetien,
Se deſpitoit pour vne femme :

Ie prendroy voluntiers le ſoing
De te l'offrir de main non chiche,
Mais tu n'en as aucun beſoing,
Eſtant aſſes largement riche :
Puis le grand pere Olympien
Qui darde ça bas la tempeſte,
Des tonneaux de mal & de bien,
N'a verſé que mal ſur ma teſte.

Des doctes Sœurs les vers ſi doux,
Les vers dauantaige te plaiſent,

Les vers, qui les plus fiers courroux
Des Dieux & des hommes apaiſent :
De vers pauure auſſi ie ne ſuys,
La Muſe aſſés m'en enfoiſonne,
Des vers preſenter ie te puys,
De mes vers auſſi ie te donne.

Atendant que quelque autre fois
Ie puyſſe mieux chanter ta gloire,
Acordant aux ſons de ma voix
Les ſons de ma lyre d'iuoire :
Theſee eſt la bas ſur le port,
Voire le compaignon d'Oreſte,
Mais par les vers, maugré la mort,
Leur gloire eſt icy manifeſte.

Quand ie voudrois mon Luth toucher
Pour ſonner tes grandes loenges,
Ie n'en voudrois aller chercher
L'argument aux terres eſtranges :
Et pour bien chanter ton honneur
Que l'effort du temps peut preſcrire,
Tes qualitez, ny ton bon heur,
Ny tes biens ie ne voudrois dire.

Ie ne voudrois dire l'eſpoir
Qui s'eſpend par toute la terre,
Et le deſir qu'on a de veoir
En tes mains les clefz de ſaint Pierre :

Ny dire encor ie ne voudroy
Des tiens l'alliance feconde
Auecq' l'Empereur, & le Roy,
Les deux plus grans Princes du monde.

Ie ne dirois encor comment
Marchant hardi par les campagnes,
Tu menas vn oſt brauement
De Rome iuſqu'aux Allemaignes :
Et comme aux armes nompareil,
Et en la prudence admirable,
Par ta force, & par ton conſeil,
Tu t'acquis vn bruit memorable.

Ie ne dirois comme on a veu
Le grand Pape Paule troyſieſme,
Te cherir ainſi que nepueu,
Et t'aymer autant que ſoymeſme :
Ny ne dirois pas combien d'ans
Souſtenant ſa ſainte vielleſſe,
Combien tu feiz d'actes prudentz
Teſmoins d'vne meure ieuneſſe.

Mais bien enflammé viuement
De l'ardeur du Prince de Dele,
Ton ſçauoir diroit ſeulement,
Pour faire ta gloire plus belle :
Et dirois que ce qu'ont eſcript
De bon, & de beau les antiques,

Eſt tout propre pour ton eſprit
A dire aux oreilles publiques.

Ie dirois comme tu ne veux
Paſſer vn iour ſans veoir vn liure,
Sachant bien que par la tu peux
Te faire immortellement viure:
Et qu'apres le digne labeur
Des grans affaires que tu meines,
A lire dedans vn autheur
Tu delaſſes toutes tes peines.

Ie dirois (mon Prelat) encor,
Pour embellir touſiours mon hymne,
Que tu ne faiz autre treſor
Que de ſçauoir, & de doctrine:
Et que tu te plais plus à veoir,
Eſloigné des delicateſſes
Vn homme abondant en ſçauoir,
Qu'vn autre abondant en richeſſes.

Et ſi pour dignement toucher
Toutes ces vertus excellentes,
Et de l'oubly les arracher,
Mes forces n'eſtoyent ſuffiſantes;
Mes vers ne ſeroient dechaſſez,
Pour auoir telle audace priſe:
»Car d'auoir voulu, c'eſt aſſez
»En vne ſi grande entrepriſe.

AV REVERENDISSIME CARDINAL

GEORGES D'ARMAIGNAC.

De la ſanté.

ODE.

ORES qu'vne ardeur vehemente
Dedans ta couche te tourmente,
D'vne fieure eſtant arreſté,
Il me plaiſt puys qu'en ce martire
La ſanté ſeule t'eſt à dire,
Chanter vn hymne à la Santé.

Ie veulx ore en la faueur tienne,
Prier la Santé qu'elle vienne
L'ardeur de ta fieure amortir:
A fin qu'elle eſtant amortie,
Et du tout hors de toy ſortie,
Hors de peur nous puyſſions ſortir.

Voulant doreſnauant ſans ceſſe
Celebrer ceſte alme Dééſſe,
Garde du repos des humains,

Et voulant deformais l'eslire,
Pour feul argument de ma lyre,
Et feul but de tous mes deffeins.

Mais afin que ce que ie fonne
A quelcun dignement ie donne,
Mon Prelat, ce fera pour toy:
De qui la fanté bien heurée
Eft fi fort du Roy defirée,
Digne defir d'vn fi grand Roy.

Nul auffi mieux que toy n'eft digne
D'auoir le prefent de c'eft hymne,
Tant pour ta vertu de grand pris,
Pour ta grace, & pour ta faconde,
Que pour ta grauité profonde,
Et pour l'ardeur de tes efpritz.

Quelquefois fur mon luth d'iuoire,
Ie diray l'hymne de ta gloire,
Pour tes raritez annoncer:
Mais ores que le mal te greue,
Il faut qu'à la Santé i'acheue
L'hymne que ie vois commencer.

O belle Déésse immortelle!
Déésse immortellement belle!
Qui tiens ton throfne dans les cieux,
Comme Royne entre les celeftes,

Qui, debonnaire, ne molestes
Iamais les hommes ny les Dieux.

Par tout, Déésse, où tu seiournes,
Par tout où tu viens & retournes,
Le foucy te fuyt & l'esmoy:
Et par tout la douce liesse,
Le courage & la gentillesse,
Et le ieu demeure auecq' toy.

Vn chacun à bon droict t'appelle
Déésse mere vniuerselle,
De tant que l'on void d'animaux,
Maistresse des graces suyuie,
Vnique ornement de la vie,
Et le doux confort de tous maux.

L'homme ieune ardemment t'honore,
L'homme vieil plus deuot t'adore,
Et iamais en nulle saison
Il ne peult de tes dons se taire,
Et se garder de ne te faire
Quelque beau vœu dans sa maison.

Soit qu'en esté la Canicule
Les eaux & les campaignes brusle,
Ou qu'en hyuer les cieux soient pleins
De gresle, de neige & de pluye,

Iamais le temps ne nous ennuye,
Quel qu'il ſoit, ſi nous ſommes ſains.

Sus, Amys, tandis que ie ſonne
Les biens que la Santé nous donne,
Chaſſons ces ſoucys & ces pleurs
Et que par la chambre on répande
Du thyn, du lys, de la lavande,
Et mille autres ſortes de fleurs.

Auſſi toſt, diuine Princeſſe,
Que tu prens vers nous ton adreſſe,
Vn beau iour clairement nous luyt,
La fieure ſoubdain reſte morte,
La palleur reſte en meſme ſorte,
Et la Mort aux Ombres s'enfuyt.

Comme la nuict prend ſa cariere
Quand elle void hors la barriere
Des Indes le cler Apollon :
Ou ainſi qu'vne obſcure nuë,
S'enfuit legere à la venuë
De l'Auſtre, ou du fier Aquilon.

On peut bien en maintes manieres
Surmonter les beſtes plus fières,
Les lyons, les ſangliers, les ours :
Mais ſans toy, Royne, on ne ſurmonte

La mort, cefte befte fi prompte,
Quand ell' vient pour trancher noz iours.

Si la fortune eft fauorable
A quelque pauure miferable,
C'eft vn grand heur qu'auoir du bien :
Mais quelque bien qu'elle luy liure,
Santé, fi tu ne le dois fuyure,
Tout fon bien ie n'eftime rien.

O repos que cherchans nous fommes!
O mere benigne des hommes!
Benigne nourrice de tous!
Sans toy rien n'eft de delectable,
Sans toy rien n'eft de profitable,
Ny fans toy rien d'vtile & doux.

Sans toy, Royne, l'arc & les flefches
Sans toy les brandons & les mefches
De Cupidon & de Cypris,
Sans toy encores l'Hymenée,
Et fans toy le bon Thyonée,
Demouroyent fans honneur & pris.

Vn chacun te veut & t'apelle,
Vn chacun fe plaift & fautelle
Quand il te void venir à luy:
Vn chacun des autelz te dreffe,

Vn chacun te dict & confeffe
Son efperance & fon appuy.

De nuict au ciel n'a tant d'eftoiles,
Ny deffus la mer tant de voiles,
Ny tant de fleurs en vn printems,
Ny de feuz en Ethne ou Vefuue,
Qu'auecq toy, Princeffe, l'on treuue
De douceurs & de paffetems.

Sans toy les grans pompes n'agréent,
Sans toy les plaifirs ne recréent,
Et fans toy peu feruent les biens :
Bref, foit en paix, ou foit en guerre,
Bref, foit au ciel, ou foit en terre,
Tout fans toy ne vault iamais riens.

Ny Venus feroit fi riante,
Ny Ceres feroit fi plaifante,
Ny Flore fi gaye fans toy,
Et fans toy, Dééffe feconde,
Ie ne voudroy de tout le monde,
Eftre nommé paifible Roy.

Ou que tu fois, iamais n'arriue
La pareffe lente & tardiue,
Qui femble chiche de fes pas,
Mais le jeu, le bal & l'adreffe,

Mais la jeuneſſe & l'allégreſſe,
Mais les plaiſirs & les esbatz.

O combien celluy que tu aymes
Se deuroit bien aymer luy meſmes,
Et te tenir bien cherement.
Car s'il te perd, il fait la perte,
Qui ne peut eſtre recouuerte
Sans ſouffrir beaucoup de torment.

On a tout bien en ta preſence,
Mais au contraire en ton abſence
On eſt touſiours plein de douleur,
On a la face r'encherie,
On a l'eſprit en facherie,
Et bref on n'a rien que malheur.

Pour faire quand on t'a perduë
Que bien toſt tu nous ſois renduë,
Ce n'eſt pas aſſes d'auoir beu
Mille medecines ameres,
Ny d'auoir par mille cauteres
Enduré le fer & le feu.

Mais il faut encor' dauantage
Qu'en ſouffrant vne extreme rage
On ſe laiſſe coupper vn bras,
Ou vne iambe, ou vne cuyſſe,

Viuant ainſi ſans que l'on puyſſe
Recouurer repos ny repas.

Ie ne conte point les offrandes,
Les vœuz, les deſpenſes ſi grandes,
Ny les voyages, ny les dons,
Ny tout ce que l'on met en œuure,
A fin, Santé, qu'on te recœuure
A l'heure que nous te perdons.

C'eſt pourquoy bien heureux i'eſtime
Celuy qui tient quelque regime,
Pour ſain touſiours ſe maintenir.
Car s'il ſe maintient d'autre ſorte,
Tant ſoit il de nature forte,
Il s'en repent à l'aduenir.

Vous doncq qui ne ſentiſtes oncques
Caterre ny fieure quelconques,
Et qui croyez pour eſtre fortz,
Et ieunes qu'vne maladie
N'oſeroit troubler voſtre vie,
Ie vous pry ſoyez plus acortz.

Et ne penſez que la jeuneſſe
Ny le bon-heur, ny la richeſſe,
Vous empechent de la ſentir:
Car ny le temps, ny le courage,

Ny la faueur, ny le lignage,
Ne vous en sçauroyent garentir.

O Santé, pucelle diuine!
Si tu n'estois, ceste machine
Vn nouueau Cahos se feroit:
Et si tu n'estois, la Nature
En ses faictz deuiendroit obscure,
Et presque inutile seroit.

Le siecle d'or te doit son viure,
Celuy d'argent, celuy de cuyure,
Celuy de fer te doit le sien,
Voire ceulx qui viendront encores,
Apres cil où nous sommes ores,
Te deburont le leur aussi bien.

Pour toy ie quitterois aux Princes
La maistrise de leurs prouinces,
Et pour toy au Prince des Dieux
Ie quitterois encor le Sceptre,
Ne voulant sans toy estre maistre
Ny de la terre, ny des cieux.

Et c'est pourquoy Palingenie,
Au zodiaque de la vie
Nous dit qu'vn simple laboureur,
Mais qu'il soit sain en sa bourgade,

Eſt plus heureux qu'vn Roy malade,
Qu'vn Pape, ny qu'vn Empereur.

A bon droit la Muſe te vante,
A bon droit Apollon te chante,
Et les Poëtes à bon droit
Qui ſur tout, Santé, te deſirent,
T'eſtiment, t'eſcrivent, t'admirent,
Et t'honnorent en tout endroict.

Soit aux citez, ſoit aux villages,
Vn chacun te fait des images,
Ceignant ton front de belles fleurs:
Puis à lentour on chante, on ſonne,
On s'entretient, on s'arraiſonne,
De tes biens, & de tes valeurs.

Ie te ſalüe, & reſalüe,
Saincte Santé tant bien voulüe,
Qui nous peuz ſauuer de tout mal:
A fin que par ta vertu ſaincte,
La fieure ſoit bien toſt eſtaincte,
Qui tourmente mon Cardinal.

Sois luy maintenant ſecourable,
Et en t'inuoquant fauorable
Preſte l'oreille à ma chanſon
Sans que iamais de moy tu partes,
Ny que deſormais tu t'eſcartes
De luy, ny de mon AVANSON.

A IEHAN DV THIER

Conſeiller du Roy, ſecretaire d'eſtat & de ſes finances.

ODE.

TANDIS que mon ame rauie,
D'vne non vulgaire fureur,
Du zodiaque de la vie
Me fait pourſuyure le labeur:
Ore les vices plus eſtranges
Deteſtant & monſtrant au doy,
Et ore chantant les louenges
Des hommes diuins comme toy,
Ie veux que le ſoin qui m'eſueille
Donne vne tréue à mon eſprit
Pour te monſtrer le ſaint eſcrit
Qui dans ma poytrine ſommeille.

Ouure donq' ta diuine oreille,
Mon du Thier, que les plus grans Dieux
Ont d'vne prodigue merueille
Fauoriſé de tout leur mieux,
Eſcoute le chant que ie ſonne
Sus les nerfz d'vn ciſtre nouueau,
Qui ne ſe plaiſt & ne s'entonne

Qu'en chantant l'honneur le plus beau,
Tel que le tien, qui ia delaiſſe
Noſtre tour par l'air s'eſleuant
Pour courir depuis le Leuant,
Iuſqu'aux bordz où Phebus s'abaiſſe.

Iamais l'heur ne vient icy
Veoir les hommes, qu'il n'ameine
Les fiertés d'vne grand peine,
Ou le fiel d'vn fier ſoucy,
Soit qu'il acoſte les Roys
Pompeux en braues arrois,
Ou des riches la richeſſe,
Ou des pouures d'icy-bas
Le repos, & le repas,
Et la ſimple petiteſſe.

Auſſi Iupiter qui commande
Comme il luy plaiſt aux plus grans Dieux,
Non eſloigné de ceſte bande
Se tient ſur la porte des Cieux,
Ore verſant de ſa main dextre
Le bien ſur nous auarement,
Et tantoſt de ſa main ſeneſtre
Le malheur prodigalement.
Cettuicy ſous le bien ſe treuue
Souz vne douce eſtoile né,
Et cettuy plus infortuné
Malement le malheur eſpreuue.

Quelquefois ce Dieu met enſemble
Du bien & du mal egalé,
Et d'vne main, ſouz qui tout tremble,
Le darde en bas amoncellé.
Quelque autrefois il entremeſle
Auecq vn bien deux rudes maux,
Et les renuerſe peſle-meſle
Sur les plus nobles animaux,
Sur les hommes, pour faire entendre
Sur quel but il faut aſſeurer
Ce que nous deuons eſperer,
Et le chemin qu'il nous faut prendre.

Quant à moy ie l'ay gouſté
Si longuement que i'eſpere
Apres ma double miſere
Veoir le bien de ta bonté:
Reçoy doncques mes eſcritz,
Et fay qu'a l'œuure entrepris
Quelque heureuſe fin ie donne,
Tellement me fortunant,
Que tes vertus coronant,
Moy meſmes ie me coronne.

A PIERRE DE RONSARD

ET PIERRE DE PASCHAL.

ODE.

QVAND ie voy Ronſard & Paſchal,
Qui d'vn nœud ſaintement fatal
Se lient par amour enſemble,
Ie beneiz l'eſtoile des cieux,
Qui d'vn accord ſi precieux
Deux eſpritz ſi rares aſſemble.

Puys quand ie m'arreſte pour veoir
De l'vn & l'autre le ſçauoir,
Et l'heur qu'ilz ont de la nature,
Admirant leurs eſpritz aigus,
Ronſard ie compare à Phebus,
Et Paſchal i'eſgalle à Mercure.

Phebus à la table des Dieux,
Auec ſon luth melodieux,
Paiſt des Dieux les ſainctes oreilles:
Et Ronſard à celle des Roys,
Mariant ſon luth à ſa voix,
Paiſt les Roys de grandes merueilles.

Mercure le Dieu voiager
Fit iadis à maint eſtranger
Les vouloirs de ſon Dieu notoires:
Et Paſchal diſert comme luy,
Meſſager annonce auiourdhuy,
De ſon Roy les grandes victoires.

Phebus & le Saturnien
Firent iadis le mur Troyen,
Qui des Grecz fut depuis la proye:
Auiourdhuy Paſchal & Ronſard,
Font reuoir par vn plus bel art
Vne autre plus diuine Troye.

Apollon fut priué iadis
Apres la cheute de ſon filz,
Par Iupiter, de l'Ambroſie:
Et Ronſard a long temps eſté
Priué de ſon loz merité
Par l'ignorance & par l'enuye.

Mercure a iadis dérrobé
D'Apollon le bel arc courbé,
Et ſes traitz d'vne ruze fine:
Et Paſchal prend ainſi le mieux
Des Grecz & des Latins plus vieux,
Ornant ſon hiſtoire diuine.

Phebus ſentit iadis ſon ſein

De l'amour de la vierge plain
Qui predit la Troyenne cendre:
Et Ronſard ſent ore en ſon cueur
Les traitz de l'Archerot vainqueur
Amoureux d'vne autre Caſſandre.

Mercure iadis en ſon chant
A Argus la teſte tranchant,
Fit d'Io ſur luy la vengence:
Et Paſchal en l'œuure entrepris,
De ſes doux & doctes eſcriz,
Tranche le chef à l'Ignorance.

De Phebus l'enfant Thracien
Tiroit du ſon muſicien
Apres luy les rocz & les arbres:
Et Ronſard comme luy touchant
Les nerfz de ſon luth allechant,
Tire les foreſtz & les marbres.

Quand la Mort les hommes a pris,
Mercure en guide les eſpriz
La bas aux bordz de la noire vnde:
Mais Paſchal fait plus de ſa voix,
Car il y va querir noz Roys
Et les fait reuenir au monde.

DE LA VERTV.

A IEAN DE PARDEILLAN

Prothonotere de Pangeas.

ODE.

Le ſiecle ou nous viuons eſt voirement de fer,
Et le fer voirement eſt venu de l'enfer :
Car autrement l'honneur de la vertu celeſte
Ne ſeroit, Pardeillan, aux hommes ſi moleſte.

Cettuy branſlant ſon chef d'vn geſte audacieux,
Et cét autre dreſſant ſon front devers les cieux,
Ou celuy qui des doigtz ſes argumens propoſe,
Veulent pour peu de cas apparoiſtre grand choſe.

Cettuy qui tient ſa langue en vn graue repos,
Plus de mines faiſant qu'il n'a de bons propos,
Et cettuy babillant des choſes plus notoires,
Veulent eſtre nommez regiſtre des hiſtoires.

Cét autre en s'ecartant du vulgaire vn peu loing,
Et feignant d'auoir peu les richeſſes en ſoing
Pour dire quelque mot du ciel, ou des Atômes,
Penſe eſtre Philoſophe excellent ſur les hommes.

Cettuy-cy pour tenir vn Virgile en ſa main,
Vn Ouide, vn Horace, ou quelque autre Romain,
Ou pour lire par fois quelque vers de Petrarque
Penſe eſtre vn grand poëte & fait de l'Ariſtarque.

Cettuy dit pour ſcauoir ſix motz Grecz ſeulement
(Encor mal digerez) qu'on ne peut bonnement
Vne œuure compoſer qui viue plus d'vn age,
S'on n'a pluſtoſt appris cét eſtrange langage.

Cettuy prend bien plaiſir aux eſpriz plus gentilz,
Et en tient pres de luy, mais ilz ſont inutilz,
Et ne ſeruent qu'alors qu'il prend de la reubarbe,
Ou qu'en ſa chambre apart il fait raire ſa barbe.

Cettuy-cy veut celer les ouurages qu'il fait,
Et veut eſtre eſtimé par cela plus parfait,
Diſant, ſot, que qui met quelque liure en lumiere
S'obſcurcit bien ſouuent à la clarté premiere.

Cettuy pour apparoir des plus aymez des Dieux,
Cherche en hypocriſant les ſolitaires lieux,
Et dit qu'on ne ſcauroit des Dieux gaigner la grâce,
A viure ainſi meſlé parmi la populace.

Cettuy veut, ignorant, force livres auoir,
Pour acquerir le bruit d'eſtre homme de ſcauoir,
Et cét autre plus lourd vn gentilhomme accuſe
Quand foiſonnant en biens aux lettres il s'amuſe.

Cettuy-cy pour aymer ceux qu'ayme la Vertu,
Et pour eſtre touſiours pompeuſement veſtu,
Auoir force valetz & tenir graſſe table,
Tache en s'apauuriſſant ſe faire inimitable.

Cettuy fait de ſon ventre vn Dieu voluptueux,
Et cettuy ſe dedaigne entre les vertueux,
Et toutefſois tous deux aueuglez de delices,
Deguiſent en vertu les plus dampnables vices.

Cettuy-cy pour parler quelque peu des combatz,
Et pour auoir de loing veu tresbucher à bas
Quelque Eſpaignol vaincu, veut, Therſite innutile,
Auoir autant d'honneur qu'en merite vn Achile.

Cettuy pour ſe monſtrer par tout affable & doux,
Et pour eſtre à bien peu ce qu'il dit eſtre à tous,
Penſe en fardant ſa voix, ſon riz & ſon viſage,
Des grans & des petitz eſtre eſtimé plus ſage.

Cettuy-cy ſe couurant d'vn maſque de Caton,
La Muſe banniſſant, ſuyt l'aduis de Platon :
Et cét autre l'en blaſme, & ſouſtient que ſans elle
Vn Roy ne peut acquerre vne gloire eternelle.

Cependant la vertu ſen va miſe à meſpris
Entre vn petit tropeau des plus gentilz eſpritz;
Et des vices ſe plaint qui luy font ſur la terre
Suporter en tous lieux mille ſortes de guerre.

Toufiours pourtant elle a fon honneur indompté,
Et ferme comme vn roc pres de la mer planté
Que le vent & la grefle & la fouldre & tempefte,
Dreffe toufiours au Ciel vers fon pere la tefte:

Faifant apres l'orage apparoir fes rayons
Plus ardans & plus beaus, ainfi que nous voyons
Plus claire du Soleil la clarté couftumiere
Quand vn temps le brouillaz a caché fa lumiere.

Et comme on veoid le marbre apres eftre faly
De quelque noir mortier, plus net & plus poly:
Ainfi fon clair honneur par cét efpaiz orage
Reluyt toufiours plus net vainqueur de tout outrage.

La Vertu femble à l'or qu'on affine au fourneau,
Qui plus eft enflammé & plus il deuient beau,
Et femble au dyamant en fa beauté fupréme,
Voyre au Phenix pourpré qui renaift de foy mefme.

Toy doncq, mõ Pardeillan, qu'elle tiẽt auiourd'huy
Sur fes plus fauoris fon plus fidelle appuy,
Perfeuere conftant amy bien aymé d'elle
Faifant ton heur diuin & ta gloire immortelle.

Et nous faiz bien toft veoir quelque œuure de ta
main,
Afin de ne veoir point qu'elle refpãde en vain
Ses trefors deffus toy, car elle eft trop fachée
S'elle loge en quelcun qu'il la tienne cachée.

A DEUX DE SES AMYS.

ODE.

PVYS qu'il faut partir, mes amys,
Ne ſoyons plus tant endormis,
Ie voy deſia l'Aurore claire,
Qui monſtre au Soleil myſorty
Le teinct dont elle nous eclaire,
Non ſans dedaigner le party
Du Vieillard qui ne luy peut plaire.

Sus doncq ne tardon plus icy,
La dent du venimeux ſoucy
Nous y poingt l'eſprit ſans relaſche,
Puys le ſouuenir s'y refait
De ce tour meurtrierement laſche,
Que la Parque à Salel a fait
Faiſant que la tombe le cache.

Allons, Robert, marche deuant,
Le ſoufflement de ce doux vent
Ne nous vient preſager la pluye,
Prenons congé de tout chacun,
Bien que l'adieu ſoit plein de ſuye,

Et ſoyons ſeurs qu'il n'eſt aucun
Qui de ce depart ne s'ennuye.

Quant eſt à moy ie n'ay beſoing
Remplir mon cueur d'vn ſi grand ſoing,
Ie le diz hyer à ma Thalie,
A ma Deeſſe Delauné,
Qui docte aux plus doctes s'allie,
De peur que le temps empenné
Rende ſa gloire enſeuelie.

Toutesfois pour ne faire tort
Au nœud qui me ſerre ſi fort,
De noſtre amytié ferme & ſaincte,
Ie le veux dire encore vn coup,
D'vne parolle auſſi contraincte,
Que cil qui n'attend que le coup
Qui doit rendre ſa vie eſtaincte.

Adieu donc vierge aux yeux riantz,
Vierge qui de cent Orientz
Ternirois la richeſſe entiere,
Vierge qui donnes à mes vers
L'ame, les ſons & la matiere,
Et qui faiz que par l'vniuers
Ie traſſe vne neuue carriere.

Ie m'en vois librement forcé,
Voyant mon eſpoir ſi froiſſé

Qu'il ne peut plus long tems me paiſtre,
Ie men vois loing, loing de tes yeux,
Si les Dieux le veulent permettre,
Cercher le bon heur que les cieux
Iadis me voulurent prometre.

Seiche doncq tes yeux ſi baignez,
Quand bien nous ſerons eſloignez,
Noſtre ardeur ne demourra morte,
Te iurant par l'Archer vainqueur
Qui força ma force plus forte
N'arracher iamais de mon cueur
L'image de toy que i'y porte.

Va, Robert, cours en dire autant
A la mignarde qui t'attend
Pour t'appaſter de ſon haleine:
Les cheuaux languiſſent bridez,
Puys ie voy reuenir Laueine
Les plis de ſon front deridez
Comme eſtant hors d'vne grand peine.

Bien penſay-ie à veoir ſa couleur
Qu'il ſent vne amere douleur
Dedans ſa bouillante poytrine
Plaignant à iuſte occaſion
Les yeux de ſa Nymphe diuine,
Ornant non moins ſa nation
Que le Soleil ceſte machine.

L'hierre ſi fort n'eſtreint pas
De la grimpeure de ſes bras
Le cheſne qu'il ayme, ou la plante,
Que d'vn bras vouté chaſtement,
Et d'vne bouchette allechante,
Ie la veiz hier mignardement
Ioindre ſa moytie ſommeillante.

L'OMBRE DE SALEL.

A Monſieur d'Avanſon.

ODE.

Dans les boys ombrageux, où les amoureux viuēt,
Et où, comme la haut, de rechef ilz pourſuyuent
Leurs ardentes amours, moins que iamais laſſez,
Quand deça l'eau de Styx, Charon les a paſſez,
Ie compaſſe pour toy les replis de ceſt hymne,
Attendant l'arriuer de ma belle Corinne.
La doncques Avanson, la donc eſcoute moy,
Et ne t'esbahis point ſi ie m'adreſſe à toy,
Et ſi par mon Magny, ma nourriture chere,
Ie te faiz vn preſent de l'onzieſme d'Homere,

Et du douziefme encor non plus en Grec, ainçois
Tournez par moy naguere en langage François.

Ton fcauoir, ton honneur & ton merite encore,
Que maint diuin efprit diuinement decore,
Celebrant tes vertuz te rendent fuffifant
Pour obtenir le don d'vn fi riche prefent:
Et les Dieux, & le Ciel qui fur toy vouté femble,
Prenant plaifir de veoir tous fes trefors enfemble,
De longue & longue main, te l'auoyent deftiné,
Te voyant, AVANSON, tant heureufement né,
Et tant fauorifer les neuf doctes Pucelles
Et tous ceux qui fcauans font fauorifez d'elles.

Et bien qu'entre ces vers tu ne trouues cachez
Mille pompeux trefors des Indes arrachez,
Ne laiffe pour cela, ie te pry, de les prendre:
Car l'honneur de ce don peut cent fois mieux ef-
tendre
Et croiftre ton renom, que d'vn Crefe les biens,
Ou les palles monceaux des trefors Mydiens.

Icy tu pourras veoir le gouuerneur Atride,
Qui s'arme brauement, & qui brauement guide
Ses fouldars à la guerre, & pourras veoir encor
Comme Iris fait fortir de la bataille Hector,
Et comme il y reuient auffi toft qu'il oyt dire
Qu'Agamemnon bleffé s'enfuyt en fa nauire.

Apres tu pourras voir Vlyſſe enuironné
D'vn grand ſcadron Troyen, voire ſi mal mené
Qu'il voyoit ia deſia ſa deffaicte prochaine
Sans le ſecours d'Aiax & du mary d'Helaine.

Puys Achille verra ſon Patrocle mander
Vers le diuin Neſtor, afin de demander
Quel Grec il ramenoit nagueres de la preſſe:
Et là tu le verras qui le filz de Menece
Exhorte d'exhorter le plus fort des Gregeois,
De ſecourir leur camp, & prendre ſon harnois,
Et luy meſme y venir employer ſa vaillance.

Puys Patrocle verras qui d'Eurypile penſe
La playe de la cuyſſe, & comme ce pendant
Le magnanime Hector de ſon char deſcendant
Entre au foſſé des Grecz, ſuiuy de ſes cohortes,
Et comme d'vne pierre il enfonce les portes
Du fort hay des Dieux, apres que Sarpedon
Eut laiſſé pour vn temps ſes gens à l'abandon.

La dõques, AVANSON, fay rẽplir tes oreilles
Des nombres reſonnans de ces douces merueilles,
Et toy meſme à longs traitz repaiz-en tes eſpriz,
Car ce ne ſont des feuz du brandon de Cypris,
Car ce ne ſont des vœuz qu'vne ame enamourée
Append deuotement à ſa Dame adorée:
Mais bien mille beaus vers qui groſſiſſent le cueur,
Et roidiſſent le bras d'vn braue belliqueur,

Tel que toy, AVANSON, en qui le ciel aſſemble
La vaillance, l'honneur & le ſcauoir enſemble :
Car, ou ſoit que ton Roy te conduyſe aux combatz,
Ou ſoit que des proces tu tranches les debatz
En l'vn & l'autre temps tu peux l'honneur acquerre
D'eſtre ſaige au conſeil & vaillant à la guerre.

Au deuant de qui doncq, au deuant de quelz yeux
Offriray ie ces vers? qui les merite mieux
Que toy, mon Auanſon? ſi ce n'eſt ce grand Prince
Souz qui courbe le chef la Francoyſe prouince,
Sous qui veut le deſtin que le reſte des Roys
Auant qu'il monte au ciel acouſtume ſes loix,
Et ſous qui i'ay gouſté la faueur que ſouhaite,
Et que peut meriter vn immortel Poëte.

Ouure doncques ta main fauorable, & reçoy
Ce que mon cher MAGNY te preſente pour moy,
Bienueignant, AVANSON, d'vne douce careſſe
Celuy que ie t'enuoye, & ce que ie t'adreſſe.
De l'vn, tu tromperas la peine que tu prens
Sans ceſſe vigilant aux affaires plus grans,
Et par l'autre tu peuz, s'il le veut entreprendre,
Faire par l'Vniuers tes merites entendre.
Auſſi ie te les donne à cell'fin que tu ſois
La deffenſe & l'appuy de mon liure François,
Et que de mon Magni mon attente non vaine
Tu ſois doreſnauant le Recteur & Mecene
Comme ie ſoulois eſtre ains que deſcendre icy

Le ſauuant de langueur, de peine & de ſouci.
T'adiurant par les boys de ces ſecretz vmbrages,
Et par le doux Zephir' qui ſouffle en ces riuages,
Voyre par le repos & par les doux esbatz
Des Manes Stygieux qui t'attendent ça bas,
Qu'a tel port de bon heur tu le vueilles conduire
Que le vent de malheur ne luy puyſſe plus nuyre.
Mais quoy n'as tu gouſté, AVANSON, de ce fruict
Qu'au iardin des neuf Sœurs il cultiue & produict?
N'as tu deſia cogneu comme il peut bien encore
Engarder que le Temps ton renom ne deuore,
Et, te grauant au ciel, empeſcher que ton bruit
Ne ſe puiſſe noircir dans l'eternelle nuit?
Il me ſuffira doncq de ce que ie t'en mande
Sans ce que plus auant ie te le recommande.

Bien me plaiſt, AVANSON, de te dire que i'oy,
Que i'oy ſouz ces ciprez aux piedz de mon grã Roy,
De mon grand Roy François la lyre reſonnante
De voſtre ſeul Ronſard qui ſur elle me vante:
Bien me plait il encor te dire le plaiſir,
Le plaiſir qui nous vient, qui nous vient cy ſaiſir,
Quand nous oyons les chantz d'vn ſi diuin poëte,
Meſmement ce bon Roy, ce bon Roy qui regrette
De n'eſtre encore en vie à cell' fin de pouuoir
Coronner de ſa main vn ſi rare ſcauoir.

Ie te veux dire auſſi comme ie vien d'entendre
Le Ciceron Paſchal, qui daigne ſur ma cendre

Tesmoignant mes vertuz, respandre de sa main
Les tresors plus diuins de son parler Romain :
Qu'ainsi croisse ton heur esloigné de l'Enuie
Comme il peut, AVANSON, te donner vne vie
Ressemblante du tout à celle la des Dieux,
Et t'asseoir auecq eux au plus beau de leurs cieux.
I'ay encores les sons de la lyre immortelle
Du nouueau Delien vostre diuin Iodelle,
I'oy la voix de Pangeas, de cet autre Apollon,
Qui de ses vers illustre & redore mon nom.
I'oy le docte Nauiere, & Denisot encore,
Et comme de leurs vers l'vn & l'autre m'honnore,
I'oy encore, AVANSON, le gentil Tahureau
Qui sa Sarte abandonne & vient sur mon tumbeau
De ses fredons mignardz animer ma memoire,
Et le loz redoubler de ma durable gloire.

Heureux doncques ceux la lesquelz sont curieux,
D'acquerir l'amitié des prophetes des Dieux,
Des Poëtes sacrez qui peuuent par leurs dextres
De la Mort & du Temps faire leurs amys maistres.
I'oy encore Durban le mignon des neuf Seurs
Qui respand doucement les plus sainctes douceurs
De son parler Romain sur ma tombe pompeuse.
I'oy encor de Maumont la complainte piteuse,
I'oy Magny d'autre part qui s'adolore en vain
De quoy la fiere Mort de son dard inhumain
M'a si tost fait passer les eaux qu'on ne repasse :
Ie l'oy sur mon cercueil qui verse à pleine tasse

Du nectar Quercinois, & du lait, & du miel:
I'oy mille & mille criz dont il remplit le ciel,
Reſſemblant le poucin en ſa triſte miſere,
Qui de loin apperçoit ſa clocloquante mere,
Et qui ſe void captif de l'oyſeau rauiſſant,
Qui l'emporte par l'air ia deſia periſſant.

I'oy encore, AVANSON, la dolente querelle,
Les ſoupirs & ſanglotz de ma Corynne belle,
I'oy ſes Nymphes auſſi blaſmans les meſmes Dieux
D'auoir ſi toſt permis l'abſenter de ſes yeux.
Ainſi pleuroit Tethis & mainte Nereïde
Pour le compaignon mort du vaillant Peleïde,
Quand le filz de Neſtor eut annoncé ſa mort,
Et qu'Achil' forcenné s'en tormentoit ſi fort.

Voyla ce que i'entendz, AVANSON, ſur ces riues
Chatouillé d'vn plaiſir que les perſonnes viues
Deuroient ſoigneuſement auant que de mourir
Par preſentz & faueurs en viuant acquerir:
Car ſi l'homme treſpaſſe & deſcend en ces plaines
Hay des nourriſſons des ſœurs Permeſſiennes,
De Phebus & Mercure, il n'a pas merité
D'auoir apres ſa mort cette felicité:
Mais toy que pour ſouſtien elles ont voulu prendre
Tu la merites bien & la peux bien attendre.

COMPLAINTE DES DAMES DE FRANCE

Sur le partement de Monſieur le Prince de Fe.

ODE.

Vovs Cupidon qui ſcauez noz ſecretz,
Oyez, pour Dieu, de noz triſtes regretz
La pitoyable plainte,
Nous conſolant au depart de celuy
Qui voſtre gloire emporte auecques luy,
Laiſſant la noſtre eſtaincte.

C'eſt ce Herôs du ſang meſme des Dieux,
En qui le ciel a répandu le mieux
De ſa ſainte influence,
Celuy ie dis de qui l'illuſtre nom
Vole immortel en immortel renom
De l'Itale à la France.

Il eſt yſſu du coſté maternel
Des Roys de France, & quant au paternel,
Du grand Hercule d'Eſte,
Fier, courageux, ſes ennemys domtant,
Et genereux l'autre Hercule imitant
De la race celeſte.

Mais pour autant que ſes faitz eſtimez
Sont ia deſia par la terre ſemez,
Et qu'il n'eſt conuenable
Que nous parlions des horribles combatz,
Nous le tairons, mais nous ne tairons pas
Noſtre mal deplorable.

La doncq'Amour venez oyr noz criz,
Venez ayder à mettre en ſes eſcriz
Noſtre peine trop forte:
Et ſoulageant noz triſtes paſſions
Chantons noz maux, & ſes perfections
D'vn ſon qui nous conforte.

Soit qu'aux tournoys pour l'amour entrepris,
Soit qu'à la courſe il emporte le pris,
Et dans le bal encore,
Ou parmy nous deuiſant doucement
Gaignant l'honneur du tout entierement
Du tout il vous honnore.

Ou ſoit qu'il vueille vn cheual façonner,
Il daigne bien le plaiſir en donner
Aux amoureuſes Dames
Et voltigeant en mille & mille tours
Sa bonne grace eſueille mille amours
Au profond de leurs ames.

C'eſt luy qui tient votre carquois ſi plain,

C'eſt luy encor qui ſouſtient voſtre main
Quand vous tirez voz fleſches:
C'eſt luy qui fait craindre voſtre vertu,
Et qui pour vous cent fois a combatu
Aux amoureuſes bréches.

Sans luy vos traictz ne ſeroient iamais craintz,
Sans luy vos feux pieça ſeroient eſtainctz,
Et voſtre arc touſiours courbe
Ne feroit point ſans luy de ſi beaux coups,
Et moins ſans luy trayneroit apres vous
Vne ſi belle tourbe.

Bien qu'en honneurs & en biens il ſoit grand,
Iamais pourtant entre nous il ne prend
Iuſqu'à la plus petite,
Sans quelque temps pres d'elle s'amuſer,
Et de douceur en ſon endroit vſer
Plus qu'elle n'en merite.

Doux & courtois deſſus les gracieux,
Fort & hautain ſur les audacieux,
Ieune de force & d'age,
Chenu de meurs, entier & liberal,
Rendant les cueurs de nous en general,
Sous l'amoureux ſeruage.

Et bien que cent reſſentent leurs eſpriz
Pour le veoir tel de ſon amour épriz,

Il n'en dedaigne nulle,
Ains condamnant de Narcis la rigueur,
Affable & doux, il laiſſe ardre ſon cueur
Du brazier qui nous bruſle.

Ores ſans luy le Soleil plus ne luyt,
Le iour plus clair nous eſt obſcure nuyt,
Et ce qui ſouloit plaire
Pour ce depart déplait ore à noz yeux,
Si qu'on diroit que la terre & les cieux
Taſchent de nous mal faire.

Regardez doncq' ſi ce n'eſt iuſtement
Que nous plaignons ce triſte partement,
Puis-que deſia l'abſence
Nous faict ſentir plus de dolent ennuy,
Que de plaiſir nous n'auions auiourd'huy
Par ſa douce preſence.

Faites aumoins, s'il vous plaiſt, Cupidon,
Qu'il ait l'ardeur de voſtre beau brandon
Touſiours viue en ſon ame,
Et que ſans fin, apres ce partement,
Dedans ſon ſein il porte conſtamment
Cette premiere flame.

Car tant qu'en l'air s'aymeront les oyſeaux,
L'abeille aux prez, le poiſſon dans les eaux,
Et les cerfz aux ramées,

Toufiours fon nom, fes graces, fes bontez,
Et fes vertuz dans noz cueurs tourmentez
Demourront imprimées.

ELEGIE D'AMOUR

ET DE LA SIDERE DE IEAN BRINON

PARISIEN.

Dv vieil Tithon la vermeille Compaigne
Epaniffoit les fleurs de la campaigne,
Et les oyfeaux degoifans dans les boys
Ses clairs rayons bienueignoient de leurs voix :
Lors que fongeant à ma Nymfe diuine,
Et aux tourmentz que l'Enfant d'Erycine
Me faict fouffrir doublement doulereux,
Ie m'écartay dans vn boys plantureux
De Myrtes bruns, ou d'vne bouche amere
Ie deplorois & l'Enfant & la Mere,
Par lefquelz, las ! vn foin entenaillé
M'a tant de fois malement trauaillé,
D'vn noir ennuy me contraignant repaiftre :
Mais à l'inftant foubz l'umbrage feneftre,
I'ouy douloir cét Archer éploré,

Comme vn enfant de ſa mere égaré :
Parquoy i'acours où ſa plaincte me guyde,
Et le trouuay, qui d'vne trace humide
Faiſoit couler deux ruyſſeaux de ſes yeux.
Ie veiz ſon arc qui pendoit ocieux,
Et ſon carquois à la branche d'vn arbre,
Luy ſouſpirant ſi triſtement, qu'vn marbre,
Voyre le cueur d'vn tigre non dompté,
Euſſent à coup comme luy lamenté.
Et non content de ſouſpirs & de larmes,
Ie vei ſes mains commencer des alarmes
Contre ſon ſein, le plombant de grans coups.
Ie vei encor redoubler ſon courroux,
Et d'vne main felonnement cruelle
Tirer ſon poil, & de l'vne & l'autre æſle,
Les auirons dont il rame par l'air,
Lors qu'il luy plaiſt ſur la terre voler.
Dieux! dis-ie adoncq', cet Archer qui vous dompte
Ce ieune Dieu que nul Dieu ne ſurmonte,
Doit il ainſi par deſpit ſe donter,
Et forcenné ſoy meſme ſurmonter ?
Ainſi me ſoit fauorable ſa fléſche,
Comme il conuient, ô Dieux, que ie l'empeſche.
Lors, tout poureux, & de vergoigne plain,
Bien humblement i'allay prendre ſa main,
Et le prier, d'vne parole baſſe,
Qu'ainſi cruel contre luy ne meſface :
Luy demandant encor l'occaſion
D'vne ſi dure & triſte affliction.

Des qu'il m'ouyt vne œillade il me gette,
Et me cogneut, ayant de ſa ſagette
Iadis empraint dedans ma loyauté
Le vif portraict d'vne rare beauté.
Si douloureux maintenant ie lamente,
Dit-il adonc, & ſi ie me tourmente
Comme tu voys tant outrageuſement,
Las! ie le faiz encor plus iuſtement:
Voyant perir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire,
Tout eſperdu de ne pouuoir ſonger,
Rien contre moy pour moy meſme venger:
Car d'vne part tous ces doctes Poëtes,
Tous ces ſacrez & diuins interpretes
De ma grandeur, qui rempliſſoient le ciel,
La terre & l'eau des douceurs de mon fiel,
Sont ore en bas deſſus la riue noire,
Et i'en voy, las! morte icy la memoire.
Plus ne ſont leuz d'vn Ouide les vers,
Plus ne ſont veuz en pris par l'uniuers
Catulle, Galle & Properce & Tibulle,
Plus on n'entend les chanſons de Marulle,
Tous ſont eſteintz, & le monde auiourd'huy
D'eux & de moy ne reçoit qu'vn ennuy.
Meſmes encor cét Harpeur d'Italie,
Qui bâtiſſoit vne neuue Idalye
Dans ſon terroir, ce Petrarque fameux
Paſſe & fleſtrit ce me ſemble comme eux.
Et tous ceux la qui les veulent enſuiure,

Ou qui tafchans de les faire reuiure
Chantent leurs vers, ne peuuent receuoir
Qu'vn vil dedain, pour vn gentil deuoir.
Ie ne voy nul qui tant soit peu me prife,
Ie ne voy nul qui plus me fauorife,
Ains conuoiteux d'agrauer mon efmoy,
Tout eft bandé, ce femble, contre moy.

D'autre coufté ie voy cefte Sidere,
Dont les beautez font honteufe ma Mere,
Qui de fes yeux auteurs de mille mortz,
Trop fierement refifte à mes effortz.
Et dedaignant & mon arc & ma trouffe,
Me doubte moins quand plus ie me courrouffe,
De tell' façon que iamais ie n'ai peu
La renflammer de l'ardeur de mon feu.
I'ay bien vaincu le fort Dieu de la guerre,
Mefme à celluy qui darde le tonnerre,
Ce puiffant Roy des hommes & des Dieux
I'ay faict fouuent abandonner les cieux,
Se transformant, attaint de mon martire,
En cygne, en beuf, en pucelle & Satyre.
Pluton, Neptune & les Dieux de la mer,
Ont éprouvé mon venin doux-amer.
Bref il n'eft rien en ce monde qui n'aye
Senty l'aigreur de l'amoureufe playe.
Mais quand ie veux de Sidere approcher,
Et quelque traict fur elle defcocher,
Iamais au vif ma fleche ne la touche,

Ainçois ſoubdain ie voy qu'elle rebouche,
Ie ſens ſoubdain mes nerfz ſe deſroidir,
Ie ſens mon ſang ſoubdain ſe refroidir,
Mon poil dreſſer, mes puiſſances s'eſtreindre,
Mes deſirs vains, & mes torches s'eſteindre,
Voyre en tel point qu'il ſemble qu'un deſtin
Ait deſſus moy coniuré quelque fin
Pour amortir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire.

Ainſi dolent Cupidon ſe plaignoit,
Et de ſanglotz ſa plainte accompaignoit,
Entrerompant ſa parole contrainte,
Quand ie luy dy, delaiſſe ceſte plainte
Filz de Deeſſe, & penſe deſormais
Eſtre plus grand & plus fort que iamais:
Car tant s'en faut que tu deuiennes moindre,
Ou que ton trait ne puiſſe encore poindre,
Comme il ſouloit, que ie vois en tous lieux
Priſer tes faitz ſur tous ceux-la des Dieux,
Et les autelz & portails de tes Temples
Enuironnez de deſpouilles plus amples.
Et bien que ceux qui iadis ont chanté
Les ſainctz honneurs de ta diuinité
Soient ore eſteintz & leur gloire deſerte:
Ce non obſtant ne regrette leur perte:
Car, mon Ronſard, mon Phebus Vandomois,
Chante auiourdhuy des acordz de ſa voix,
Si dignement ta grandeur immortelle,

Que tu n'euz onq vne gloire ſi belle,
Soit qu'il inuente, ou qu'il pille des vieux
Les plus beaux traitz pour les portraire mieux.
Mais ce Ronſard de qui la renommée
Floriſt par tout dans l'vniuers ſemée,
Ce grand Ronſard ton grand Preſtre tenu,
Te feroit il, Cupidon, incogneu,
Luy qui contraint par les terres eſtranges
Les eſtrangers de chanter tes louanges,
Luy qui picqué viuement de tes dartz
Laiſſe pour toy les fureurs du Dieu Mars,
Et ſe plaiſant en l'ardeur de ſa flâme
Chante pluſtot les beautez de ſa Dame,
Et les tourmentz des amoureux vaincuz,
Que les beaux faitz du filz d'Hector Françus:
Quoy qu'ardemment mon Roy le luy commande,
Et que de luy ſeulement il l'attende,
Impatient de veoir vn œuure tel,
Vn des moyens pour le faire immortel.
La donq' Amour ſeiche toutes tes larmes,
Et plus ioyeux repren' toutes tes armes,
Car ny ton nom, ny ton arc, ny ton heur,
Ne furent onc, plus qu'ilz ſont, en honneur.

Quant aux durtez de cette ame ſeuere,
De cette belle & rebelle Sydere,
Ne crains par là d'amoindrir ton renom,
Car s'il te plaiſt t'accoſter de Brinon,
Qui ſent pour elle ardemment ta ſecouſſe,

Toy de ton traict & luy de sa voix douce,
(Voix que Pithon & les neuf doctes Sœurs
Ont a-l'enuy confite en leurs douceurs)
Vous la rendrez tout autant amoureuse,
Qu'elle se monstre a-present rigoureuse.
Et autrement, certain, ie te promectz
Que son fier cueur tu ne poindras iamais,
Car luy, sans toy, ne peut ses feuz étaindre,
Et toy sans luy ne la sçaurois atteindre.

De ce conseil & de ce doux confort,
Ce petit Dieu se contenta si fort
Qu'il me promist pour digne recompense,
De me donner bien tost la iouïssance
De mon amour : puis me delaissant là,
Prenant ses traitz au ciel s'en revola.

AVX GRACES.

ODE.

SAINCTES filles d'Eurydomene,
Sans qui tout deplaist à noz yeux,
Soit la Deesse qui vous meine
Ou son filz le maistre des Dieux:

Le ieu ſans vous n'a point de grace,
Et ſans vous, Graces, le plaiſir
Ne peut plaire en aucune place,
Ny contenter aucun deſir.

A chacune de vous ie donne,
Humblement par trois chaſtes vœuz,
Vne floriſſante coronne,
Pour en-honnorer voz cheueux.

A chacune ie donne encore
Vn petit pot plain de laict doux,
Et chacune de vous i'honnore,
D'vn petit vaze de miel roux.

Afin qu'il vous plaiſe d'eſpandre
Tant de grace en mes petits vers
Que MARGVERITE puiſſe prendre
Plaiſir en leurs nombres diuers:

MARGVERITE cette Princeſſe,
L'vnique Seur de mon grand Roy,
En qui la plus belle richeſſe
Des Aſtres reluyre ie voy.

Fin du premier Liure.



LE SECOND LIVRE DES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

F

LE SECOND LIVRE

DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A MONSIEVR D'AVANSON

Premier President au grand Conseil du Roy,

En faueur de Pierre de Paschal.

ODE

DE LA IVSTICE.

L'OCÉAN de ses fieres ondes
La terre encor n'enuironnait,
Ny Titan de ses clartéz blondes
Le nouueau iour ne ramenoit,
Ny sa Sœur reuouſtoit sa face
Quand du Cahos la lourde masse
Enserroit dedans sa rondeur

Les femences & la grandeur
Et les acordz de toutes chofes :
La nature & fes faitz diuers,
Et l'image de l'vniuers
Dans fon fein pefle-mefle enclofes.

Mais depuis que la main diuine,
D'vne diuine affection,
De cette immobile machine
Eut brifé la confufion,
Et que le feu, la terre & l'onde,
Le ciel & les membres du monde
Furent de fon ventre arrachez,
Les aftres adonq' attachez
Par le grand Dieu dans fon grand temple,
Darderent leur feu rayonné
Sur l'homme nouuellement né,
Que ce Dieu fift à fon exemple.

Et deflors cet homme auffi
Commença la vie heureufe,
Qui fe filoit douceureufe
Sans trauail & fans fouci :
D'autant que la terre pleine
Prodiguoit fans donner peine
Toutes fes neceffitez,
Et que la fieure rongearde,
Ny la vieilleffe blafarde,
N'embloient fes felicitez.

De nectar les riuieres pleines
Couroient a-val au lieu des eaux,
Et le doux laict par les fonteines,
Et le miel roux par les ruyſſeaux,
Touſiours les campaignes ouuertes
S'eſmailloient gaillardement vertes,
Et touſiours Zephyre ventoit,
Ne iamais l'hyuer n'arreſtoit
La roide carriere des fleuues,
Ains ſouz vn printens floriſſant
Les foreſtz d'vn teinct verdiſſant
Auoient touſiours leurs robes neuues.

Ainſi ſuyuoit l'homme ſa vie
Plein de repos & de ſeurté,
Sans que la conuoiteuſe enuye
Machinaſt ſur ſa liberté,
Et ſans ce qu'il cogneuſt à l'heure
Que le ſeul lieu de ſa demeure,
Tant fuſt ce ſiecle fortuné,
Ce ſiecle d'or enfoiſonné
De mil & mil autres richeſſes,
Et tant fut le ciel curieux
De le fauoriſer du mieux
De ſes liberales largeſſes.

Depuis cét age gliſſant
D'vne roulante viteſſe,
Apparut en ſa richeſſe

Lentement ſe palliſſant
Et la terre encor entiere
Sa poitrine nourriſſiere
Sentit bleſſer durement,
Si bien, qu'elle ainſi bleſſée
Donnoit, bien qu'enſemencée,
Ses biens plus auarement.

Apres ceſte ſaiſon finie
D'vn air tranquillement ſerain,
Les hommes ourdirent leur vie
Sous l'age troiſieſme d'airain :
S'enflammans deſia d'vne audace
Le cueur, la poytrine & la face,
Et d'vn ſoin trop plus curieux
Sentr'adextrans à qui-mieux-mieux
Au bruſque manyment des armes,
Puys à piquer les grans cheuaux,
Les accouſtumant aux trauaux
Des durs & perilleux alarmes.

Tout d'vn fil la race ſuyuante,
Par la loy d'vn arreſt fatal,
Veſquit ſouz la loy menaſſante
Du ſiecle du plus vil metal,
Et l'homme pour tout exercice
Ne cercha rien plus que le vice
S'embourbant ſoymeſme le ſein
D'vn diuers venimeux deſſein,

Pour l'executer miferable,
Ore en plongeant fes fieres mains
Au fang de fes freres germains
D'vne conuoitife execrable.

Ores époint au larcin,
Enrichiffant fa famille
Par les richeffes qu'il pille
Mefchamment à fon voyfin,
Ores la maraftre louue
Par vn defpit qu'elle couue
Braffant d'vn cueur enragé,
L'horreur de quelque defaftre
Contre l'innocent fillaftre
Chaftement encouragé.

Auffi ia-déia toute crainte,
Toute foy & toute bonté,
Eftoit par les hommes efteinte
Dedans leur libre volonté :
Et ia refidoient en leur place
Le courroux ardent, la fallace,
La force & la faincte amitié :
Sans que la raifon, la pitié,
Le tardif refpect, ne la honte,
Par les hommes tant dereiglez
Dedans leurs efpritz aueuglez
Fuffent tenuz en quelque conte.

Ia le nocher hauſſoit ſes voiles,
Et les donnoit au gre du vent,
Ore à la clarté des eſtoiles,
Or aux raiz du ſoleil leuant:
Et ſans ce qu'il cogneut la rage
Des flotz eſmeuz, ne de l'orage,
Acouroit ſans peur du danger
Viſiter le peuple eſtranger,
Pour en rauir les choſes rares,
Et deſia l'arpenteur ruſé
Mettoit ſur le champ diuiſé
La merque des bornes auares.

Tout-par-tout l'homme cerchoit
D'vne auarice bouillante,
Cette richeſſe aueuglante
Qui trop & trop l'allechoit,
Refouillant en peine amere
Dans le ventre de ſa mere
Iuſqu'aux plus ſecretz boyaux,
Pour arracher de leur mine
L'or & l'eſmeraude fine
L'aiguillon de tant de maux.

Ce tens pendant la vierge Aſtrée
Vergoigneuſe voiloit ſes yeux,
Et s'en volant de la contrée
S'alloit renger entre les Dieux,
Ramenant encor' ſouz ſon æſle

Ses Sœurs compaignes auecq elle,
Qui blémiſſantes en leur teinct
Montoient au ciel d'vn vol contraint
Delaiſſant en bas ſur la terre
Le ſquadron des vices peruers,
Qui s'epandans par l'vniuers
Leur faiſoient trop hayneuſe guerre.

Ces vierges au ciel paruenues,
D'vn long ſoupir ſe delaſſant,
Se conduyſoient entre les nues
De regret les teſtes baiſſant,
Et bas déployantes leur langue,
S'entreconſultoient la harangue
Qu'elles deſſeignoient reciter
Deuant leur pere Iupiter:
A la fin, elles arriuerent
Au plus haut eſtage des cieux,
Ou le plus grand de tous les Dieux
Entre les Dieux elles trouuerent.

Lors les genoux flechiſſant
De leur grace couſtumiere
La Iuſtice allant premiere
Vindrent vers ce Tout-puyſſant,
Qui d'vne benigne œillade,
Et d'vne eſtroicte acolade
Les bienueigna doucement,
Donnant à toute la bande,

Pres de ſa maieſté grande
Place dans ſon firmament.

Toutesfois auant que s'y mettre
Aſtrée pour toutes parla,
Baiſant de ſon Pere la dextre
Qui d'aiſe encore l'acolla :
S'il eſt ainſi, dit-elle, Pere
Que tout l'vniuers obtempere
Comme il te plaiſt aux ſainctes loix,
S'il eſt vray, fais à ceſte fois
Que ce vil peuple t'obeiſſe,
Ce peuple qui s'acompaignant
Des vices, ne va dedaignant
Que tes Vertuz & ta Iuſtice.

Non content de ce qu'il pourchaſſe
Contre ſoy-meſme tant de tortz,
Mais s'attachant, las! à ta race
Auecq l'horreur de mille effortz,
Et ſi bien preſſant ſes eſtreintes,
Qu'à la fin il nous a contraintes,
Le voyant opiniaſtré,
De le laiſſer encheueſtré
Au reth de ſa propre meſchance,
Et dreſſant l'œil vers le recours,
Te venir demander ſecours
Pour le punir de ſon offenſe.

Toy doncq qui tiens en tes mains
Les tonnerres & la foudre,
Froiſſe & briſe tout en poudre
Ces obſtinez inhumains :
Fai que ta puiſſance haute
Leur face ſentir la faute
Qu'ilz ont commiſe enuers nous,
Et fai que leur arrogance
Sente bien toſt la vengence
De ton plus iuſte courroux.

Ou fai qu'vne rage depite
Les ſuyue horrible en tous endroitz,
Car c'eſt du moins ce que merite
Celuy qui tranſgreſſe tes loix,
Ce vil peuple donq qui n'a cure
Que de la craſſe & de l'ordure
De ces vices enſanglantez,
Qui ſorgueilliſſent indomtez
De noſtre trop honteuſe fuyte,
Pourſuyuans encor leurs aboys,
Et dardans d'vne hideuſe voix
Mille brocardz à noſtre ſuyte.

A tant, pour crainte de deplaire
Par le fil d'vn trop long propos,
La Iuſtice ſe voulut taire
Pour auoir reſponſe & repos :
Et Iupiter croulant ſa teſte

Accorda ſa iuſte requeſte,
Leur diſant à toutes ainſi :
Arrachez ce mordant ſoucy,
Mes filles, de voſtre poytrine,
Arrachez ce regret encloz,
Et de tant & tant de ſanglotz
Ne troublez la troppe diuine.

Ie ſcay tresbien le tourment,
Et la pourſuyte trop viue
Que cette race chetiue
Vous a fait ſi longuement,
Ie ſcay quelle ardante peine
Bien qu'inutilement vaine
Vous auez priſe la bas
Pour la diuertir de ſuyure
Voz ennemys & de viure
Souz leurs cauteleux appaſtz.

Ie ſcay encor de quelle rage
Ce vil populaſſe enragé
Mépriſoit dedans ſon courage
De voz loix l'honneur outragé :
Mais par les flotz de Styx ie iure
Qu'il amendera cette iniure,
Par tant d'encombrier & d'ennuy
Que ie feray pleuuoir ſur luy,
Qu'à la fin, la race future,
Se mirant en ſes malheurtez

Pour s'éclarcir de voz clartez,
Suyura droictement la droicture.

Ne foyez doncq tant eplorées,
Car ie faiz encore vn ferment
Par les Ondes non pariurées,
Qu'en peu de temps heureufement
Trionfantes de cefte guerre,
Vous redefcendrez fur la terre
Pour y replanter voz honneurs
Si bien redreffans la police,
Que les hommes plus vicieux
N'auront iamais deuant leurs yeux
Que les vertuz & la iuftice.

Entre eux vn Prince ie voy,
Maiftre fouz moy, de la France,
Qui tiendra voftre balance
Plein d'vne equitable foy,
Vn Prince comblé de gloire,
Qui bornera fa victoire
Dez le ciel du More ardant,
Iufqu'au riuage Hyperbore,
Et des le lict de l'Aurore,
Iufqu'au plus bas Occident.

C'eft cet HENRY, mes filles belles,
Qui fera reflorir encor
Voz autoritez toutes telles,

Qu'elles eſtoient au ſiecle d'or,
Honnorant ſongneux & ſans fainte
Les honneurs de voſtre loy ſaincte,
Et iuſte les enſemençant
Parmy ſon peuple obeyſſant,
De ſorte, que l'erreur, le crime,
Et l'orgueilleuſe impurité,
Pourchaſſez de la verité
S'iront plonger dans leur abiſme.

C'eſt luy qui dedans ſon royaume
Rendra voſtre nom reueré,
Auſſi bien ſouz vn toict de chaume,
Que ſous vn plus élabouré:
Et qui pour plus vous faire craindre,
Et qui pour mieux garder d'enfraindre
Voz iuſtes & diuins decretz,
Commetra des hommes diſcretz
Suffiſans de bien vous conduire,
Et de balancer ſainctement
D'vn contrepoix egalement
Ce qui peut & qui ne peut nuyre.

Entre leſquelz i'en puys veoir
Deia, deia, ce me ſemble,
Vn qui braue ioint enſemble
La vaillance & le ſcauoir,
Vn qui luyt entre le reſte
Comme en mon Palais celeſte

Les raiz du plus grand flambeau,
Ie di vn, dont la memoire
Domtera la Parque noire,
Le Temps meſme & le tombeau.

Cettuy-cy, mes filles gentilles,
Soubz la faueur d'vn ſi grand Roy,
Fera les fureurs inutiles
Qui voudront mordre ſur la loy,
Et d'vne eternelle aſſeurance
Vous guidera parmy la France,
Merquant de l'œil endementiers
Et les mauuais & les entiers,
Et touſiours d'vne ame conſtante
Reſiſtant encontre les dons,
Qui peuuent amorcer les bons
Tant eſt leur preſence allechante.

Auſſi le ſort, filles, l'ordonne
Afin qu'un iour vous puyſſiez veoir
Doublement ce que ie vous donne,
Pour double honneur en receuoir,
Et que luy nay de noble race
La vile Ignorance terraſſe,
Luy que les graces parferont,
Luy que les Muſes combleront
D'vne immortelle renommée,
Luy, qui vif touſiours demourant

Laiſſera, ſuperbe, en mourant
De ſon bruit l'Europe ſemée.

Alors Iupiter ſe teut
Son Aigle s'eſcroulant toute,
Et la troupe qui l'eſcoute
Riant de l'aiſe qu'elle eut :
Mais il eſt temps que ie tire
Mes traictz au but ou i'aſpire,
Sus doncq Muſe, mon doux ſoing,
Bande mon arc Muſe douce,
Afin que mieux ie les pouſſe
Iuſqu'au climat le plusloing.

Dieu te gard l'honneur de la France
Dieu te gard mon grand AVANSON,
Docte vainqueur de l'Ignorance,
Et l'ornement de ma chanſon :
Ainſi ta grandeur puiſſe croiſtre,
Et touſiours proſpere apparoiſtre,
Comme la nature & les cieux
T'ont fortuné de tout leur mieux,
Te faiſant non ſeulement digne
Des mignardz fredons de mes vers,
Mais encor des accordz divers
De la Pindarique buccine.

Moy qui ſuys des ſacrez Prophetes
Du roy des hommes & des Dieux,

Moy qui fuys de fes interpretes
Me prefente ores à tes yeux,
Agité d'vne ardeur diuine
Qui s'enflamme dans ma poytrine,
Pour te reueler que les motz
Dont il a fermé le propos
Qu'il tenoit à la vierge Aftrée,
Ne furent oncques recitez
Qu'en predifant les raritez
Dont tu dores noftre contrée.

C'eft toy de qui Iupiter
Fait tant heureufe la vie,
Que la dépiteufe Enuye
Ne s'en pourra depiter:
C'eft toy qui ne doubtes guiere'
La Fortune iournaliere,
Du moyen te contentant,
Et parmy fes riches pompes
Où fi bien l'orgueil tu trompes,
Athamante n'imitant.

Soit que les portes de la guerre
Soient clofes de mille verroux
Et que la rage on y enferre
Eftreinte de cent mille nouds,
Ou foit que la difcorde fiere
Rende noftre France guerriere,
Toufiours & toufiours i'aperçoy

Vne grande tourbe apres toy
Tachant d'acoiſer ſes quereles,
Sachant bien qu'en guerre & en paix
Tu peux faire comme tu fais
Ses franchiſes toutes nouvelles.

Mais quoy ! i'entreuoys à ta ſuyte
Mon Paſchal qui courbe le chef,
Comme vn qui reſue à la pourſuyte
D'vn inextricable mechef,
Ce luyton Proces, ceſte beſte
Qui degorge tant de tempeſte,
Ce ſerpent dy-ie forcené,
L'auroit il iuſqu'icy trayné
De ſon Languedoc qui l'adore,
Pour de ſa lyme le ronger
Comme vn chiquaneur eſtranger
Qui grommellant ſe deſcolore ?

Le trac du mordant ſoucy
Puys ſon front qui trop ſe ride,
Et ſa face trop humide
Le teſmoignent preſque ainſi.
Permetras-tu donq' qu'il laiſſe
L'immortelle tourbe eſpeſſe
Des nourriſſons des neuf Seurs,
Luy que iadis Calliope
Sur le mont à double trope
Combla tant de ſes douceurs ?

Ne vois-tu point la belle cheine
Faicte à cerceaux d'or émaillé,
Dequoy par l'oreille il ameine
Tout ce grand peuple esmerveillé,
Mesme la superbe Venise,
Qui toute bëante le prise
D'estre de l'esprit alumé
Dequoy l'Arpin fut enflammé,
Et la docte Tholoze encore,
Qui par l'honneur de son sçauoir
Tant d'honneur se sent receuoir
Qu'en l'honnorant elle s'honore.

Ie cognoy parmy cette bande
Son Durban le mignon des Dieux,
De qui la vertu ne demande
Pour le conduire dans les cieux,
Que les ælles dont elle vole
Depuis l'vn iusqu'à l'autre pole :
Ie voy Panjas qui ieune d'ans
Deffie la Mort et le Temps,
Tumery, Reuergat, la Roze,
Mon Dubuix & ton Charbonier,
Qui se tient ainsi le dernier
Pour lecher les vers qu'il compose.

I'en voy encor se meslans
Parmy ces clartez dorées,
Plus qu'aux voutes azurées

N'a d'aftres étincellans,
Mais tous prefque fe lamentent
Des procez qui le tourmentent
D'vn forcenement felon,
Luy des Mufes le grand Preftre
Qui fi bien fe fait cognoiftre
Le compaignon d'Apollon.

Ces pucelles, ces Pegafides,
T'adjurent par l'Attique miel,
De ne permettre de leurs guides
Cettuyci goufter tant de fiel,
Te promettant fi tu l'accordes
De pinfeter fi bien les cordes
De leur luth en fonnant ton bruit
Qu'ell's t'exenteront de la nuyt.
La doncques goufte leurs promeffes,
Et d'vn balancé iugement
Deride le front viftement
Du Chantre fainct de ces Déeffes.

Car il peut tes graces vantées
Mieux que moy de l'oubli garder,
Et des colomnes Atlantées
Iufques aux Indes les darder :
Luy qui d'vne oraifon Romaine
Brauement de France nous meine
Iufqu'aux eftrangers plus lointains,
Faifant les Allemans certains,

Voyre tous ceux que le Pau baigne,
Par les nombreux ſons de ſa voix
Comme en la France le François
De la doctrine s'acompaigne.

Mais repren, Muſe, il eſt temps
Repren ton arc & ta trouſſe,
Puys que ta fleſche ſi douce
Charme ainſi les eſcoutans,
Et de peur qu'en cuydant plaire
Tu ne faces le contraire,
D'vn plaiſir trop abondant,
Encor' ailleurs cette gloire
Sacrerons à la Memoire
Par la terre l'eſpandant.

A IEAN BERTRAND

Conſeiller au grand' Conſeil, en fadeur de

PIERRE DE PASCHAL.

ODE.

Si quelque fois, ma Calliope,
M'eſgayant auecques ta trope

Nous auons contenté les Dieux,
Oreille faut contenter mieux,
Et faire cognoiftre à la France
Que mon Quercy peut enfanter
Des combatans de l'ignorance
Affez fortz, pour la furmonter :
Voyre par eux grauer fa gloire
Deffus l'autel de la Memoire,
Si bien que la pofterité
Chante fon immortalité.

Ouure donq, Bertrand, tes oreilles
Pour les remplir de ces merueilles,
Et paiftre, Bertrand, de leur miel
Tes efpritz defcendus du ciel,
Te faifant fort puys que ma lyre
Se plaift de fonner ton honneur,
Et fi grauement le redire
Deffouz mon pouce fredonneur,
Que tu renuerferas l'audace,
Et les fiertez de la menace
Voire les forces & l'effort
Du Temps & de la fiere Mort.

La Mort des Parques la plus fiere,
De fa grande faux moiffonniere
Tranche la vie aux Empereurs,
Auffi bien comme aux laboureurs,
Et n'efpargne non plus les Princes

Tant ſoyent ilz richement pompeux,
Que les moindres de leurs prouinces
Tant ſoient ilz pauurement pourueuz :
Ains peſle-meſle les enuoye
La bas par vne meſme voye,
Guidez du dieu Cyllenien,
Paſſer le fleuue Stygien.

Comme vn faucheur par la prérie
Fauche a-plain-bras l'herbe fleurie,
La delaiſſant vn temps apres
Pour la ſeicher parmy les prez :
Ainſi cette Parque felonne
Touſiours horrible en ſes effortz,
Par monceaux les hommes moiſſonne
Pauant la terre de leurs cors :
Mais dautant elle ſe faict craindre,
Quelle nous vient ſouuent eſteindre
Quand moins en noz heurs inconſtans
Nous doubtons ſa faux & le Temps.

Le Temps qui iamais ne ſeiourne,
Qui fuyt & iamais ne retourne,
De la Mort tallonne les pas :
Et ialoux qu'apres le treſpas
L'homme laiſſe quelque memoire,
Qui témoigne à l'eage fuyuant
Que vif, il a rauy la gloire
Qui le peut faire reuiuant,

Ialoux diz-ie qu'aucune chofe
Contre fa puiffance s'oppofe,
Contre tout fe veut oppofer
Pour toutes chofes maiftrifer.

Mefmes auffi toft que la Parque
Fait entrer dans l'auare barque
Les Ombres fortans de dehors
La palle demeure des corps,
Il accourt foubdain, & fe plante
Deffus leurs tombeaux ocieux,
Et trouffant fa barbe ondoyante
Abaiffe fes bras & fes yeux:
Puys de fes mains roidement fortes
Prend le nom des perfonnes mortes,
Et les entaffant fur fon fein
Les charge & s'en refuyt foudain.

Ne le trait qu'un archer defcoche
De fon but fi toft ne s'aproche,
Ny l'aigle fond fi toft d'en haut
Sur l'afpic qui fe lefche au chaut,
Ny le foudre ardent qui deffere
Le Roy des hommes et des Dieux
Ne defcend fi toft fur la terre
D'efclairs faifant flamber les cieux,
Comme le Temps auecq fa charge,
Flottant fur fon efchine large,
Acourt vifte de ces tombeaux
Au bord des oublieufes eaux.

Ou ſur le moment qu'il arriue,
My-tournant ſon doz ſur la riue,
Brandit & gette de ſon dos
La riche charge dans les flotz :
Afin que les flotz engloutiſſent
Dedans eux l'honneur de ces noms,
Et qu'englouty l'enſeueliſſent
Dedans les gouffres plus profondz :
Tant & tant le Temps a d'enuye
Sur le cler flambeau d'vne vie,
Qu'il ne veut ſi toſt eſtre eſteint
Que le nom de perir contraint.

Mais à-l'enuiron de ce fleuue
Des vautours affamez on treuue,
Des corneilles & des corbeaux,
Et d'autres malheureux oyſeaux,
Qui n'ont dedans l'onde oublieuſe
Ce butin ſi toſt veu plonger
Qu'en chantant d'vne voix hideuſe
Le penſent tirer du danger,
Et prenans les beaux noms qu'ilz voyent
Dans leur bec, de peur qu'ilz ſe noyent,
Puys haſtant vn foible voler
Les cuydent emporter par l'air.

Mais helas ! leur force debile
Trop & trop toſt rend' inutile
Leur entrepriſe en ſes effectz,

Car voulans éleuer ce faix
Et cuydans, ſuperbes, le rendre
Dedans le vague ſuſpendu,
Pour faire à l'vniuers entendre
Qu'ilz l'ont de l'oubli defendu,
La peſanteur du faix les laſſe,
Et leurs voix dans leurs bouches glace,
De ſorte que glacez & las
Ilz tombent peſle-meſle en bas.

O grieue perte! ô perte grieue!
Mais ô felicité trop brieue!
O perte, ô grieue perte encor'
Des raritez d'vn tel treſor!
Et vous las, helas! deplorables
De qui les beaux noms doiuent cheoir
Dedans les bouches miſerables
Des oyſeaux de freſle pouuoir,
Puys qu'indignes d'aucune gloire
Ilz recachent dans l'onde noire,
Dans l'onde du fleuue oublieux
Les noms des Manes Stygieux!

Comme vn milan fendant la nuë
Se fait preſque perdre de veuë,
Portant à ſa iambe attaché
Du feu dans du chanure caché,
Qu'à chef de temps luy meſme alume,
Coup ſur coup ſes ælles mouuant,

De ſorte qu'enflammant ſa plume,
Il croit la flamme de ſon vent,
Et ſe bruſlant ainſi les ælles
Perd helas ! ſes forces iſnelles,
Pour ſeruir aux Princes desbatz,
Tombant comme vne pierre en bas.

Ainſi par le vuyde retombent,
Ainſi ſouz leur charge ſuccombent
Tous ces vaultours, tous ces corbeaux,
Et cette orde engence d'oiſeaux :
Puys Lethe engloutit la memoire
Des noms dans ſes eaux retombez,
Et le Temps obtient la victoire
Deſſus les oyſeaux ſuccombez :
Non pourtant le fleuue ne noye
Des noms toute la belle proye,
Et non pourtant le Temps ialoux
N'obtient victoire deſſus tous.

Oy doncq', Bertrand, pourquoy ne noye
Le fleuue toute cette proye,
Et pourquoy ce Vieillard ialoux
N'obtient victoire deſſus tous.
Parmy ces vautours & ces grailles,
Sont quelques Cygnes bien chantans,
Qui prennent, ioyeux, des medailles
Par l'air au bec les emportans,
Et contre les pertes que brigue

Le Temps ce vieillard ſi prodigue,
Engardent aucuns de ces noms
D'aller de Lethé iuſqu'au fondz :

Car ſoubdain que ces ſacrez Cygnes
Ont prins dans leurs bouches diuines
Quelques vns des noms precieux,
Ilz montent haut iuſques aux cieux,
Et d'vn vol ioyeux & ſans peine,
S'en vont percher ſur le coupeau
D'vne montaigne non lontaigne,
Où s'eſleue vn temple tresbeau,
Dans lequel vne Nymphe habite,
Qui court vers ces Cygnes ſubite,
Pour ce qu'ilz portent leur oſter,
Et dans ſon temple l'emporter.

Cette belle Nymphe emplumée
Se fait nommer la Renommée,
Et ce beau temple ainſi planté
Le temple de l'eternité,
Au millieur duquel ſe deſcœuure
Sur quatre piliers, vn autel
Que la Nymphe enuironne et cœuure
Chaque an d'Amaranthe immortel,
Et là ces beaux noms elle appoſe,
N'ayant iamais la bouche cloſe,
Ains touſiours ouuerte à vanter
Ce qu'elle oyt aux Cygnes chanter.

Heureux trois & quatre fois doncques
Ceux de qui les noms n'eurent oncques
Le fond de ce fleuue cruël
Pour leur feiour perpetuël,
Et qui dans la bouche d'vn Cygne
Toufiours les merites vantant,
Trouvent cette Nymphe benigne
Toufiours les gloires rechantant,
Qui les apprend dedans fon temple,
Afin qu'ilz y feruent d'exemple
Pour ceux de la pofterité
De l'honneur qu'ils ont merité.

Bien heureux auffi ie publie
Bertrand, bien heureufe ta vie,
Puys qu'en ton viuant tu te faiz
Bien aymer des Cygnes parfaitz,
Des Cygnes qui font les Poëtes
Par lefquelz le plus grand des Dieux,
Comme par fes faintz interpretes
Reuele les fecretz des cieux :
Car par eux l'honneur de ta gloire
Sur la mort aura la victoire,
Et ton nom par eux r'ennobly
Domtera le Temps & l'oubly.

» Iamais les vertuz precieufes
» Ne vont aux ombres Stygieufes,
Et iamais les Mufes n'ont peu

Celer l'honneur quand il eſt deu.
Auſſi, mon Bertrand, tu dois croire
Puys qu'ardant ie te le prometz
Que tes vertus ny ta memoire
En bas ne deſcendront iamais :
Car ou bien Phebus de ſa flame
Rechaufe vainement mon ame,
Ou il veut, Bertrand que ma voix
Te le promette à ceſte fois.

Comme les ondes écumeuſes
Fremiſſent par les riues creuſes,
Quand des ventz le Prince importun
Se courrouſſe contre Neptun' :
Et comme les fueilles reſonnent
En Automne parmy les boys,
Quand l'Auſtre ou quand la Biſe entonnent
Leurs plus effroyables aboys :
Ainſi par la France abondante
Sonnera ta gloire euidante,
Ta gloire & le diuin ſçauoir
Qu'en cachant, Bertrand, tu faiz veoir.

Car encor que la Vierge Aſtrée
Tu guides par noſtre contrée,
Souz ton grand Oncle, en qui les cieux
Et le ſort reſpandent leur mieux,
Souz ton grand Oncle, qui la France
Illuſtre d'vn rare ornement,

Contrepoiſant en ſa balance
Droit & Tort equitablement :
Ton eſprit pourtant ne refuſe
Le ſacré trauail de la Muſe,
Et pourtant ne laiſſent tes doigtz
D'accorder ton luth à ta voix.

Qui pourroit auſſi ſur ſa lyre
Mieux que toy, ſi tu voulois, dire
Quelque argument digne qu'aux cieux
Il fut chanté deuant les Dieux?
Qui pourroit auecq plus de grace
Raconter les ſaintes vertus,
Dont les vieux Comtes de ta race
Ont eſté iadis reueſtus?
Qui pourroit de ton Oncle encore
Celebrer l'heur qui le decore,
Et dire ſi tu l'entreprens
Mieux que toy l'honneur des Bertrandz!

Quant à moy ie faiſois vn hymne
De tes vertuz ſainctement digne,
Qui ia ce me ſemble auoit pris
Entre ceux qui ſont mieux eſcritz,
Et comme vn bon orfeure affine
L'or dont il veut faire vn anneau,
Orné d'vne eſmeraude fine,
Ou d'vne perle de bonne eau :
Ainſi ie trauailloy ma dextre

A façonner quelque bon mettre,
Pour engrauer en ſon reply
Ton merite tant acompli.

Lors que mon Paſchal me deſcœuure
Les premiers traitz d'vn diuin œuure
Qu'il traſſe, Bertrand, doctement
Pour les Bertrandz tant ſeulement,
Où ie vy ſi viuement painte
La nobleſſe de tes Ayeux,
Qu'auſſi toſt cette clarté ſainte
Obſcurcit celle de mes yeux :
Et cette diuine merueille
Rompit l'entrepriſe pareille,
L'entrepriſe que iauançois
De conter ta race aux François.

Ainſi qu'un homme quand il treuue
En voyageant quelque grand fleuue,
Qui débordé ſemble vne mer,
Et qu'il le veoid bruyre, eſcumer,
Et de ſes flotz enflez d'audace
Noyer les chemins & les pontz,
Si bien qu'il ſemble qu'il menaſſe
Les hautz ſommetz des prochains montz,
Tout ſoubdain s'areſte, s'eſtonne,
Et ſon entrepriſe abandonne,
Sage en ſoy meſme pourpenſant
Qu'il ſe peut perdre en s'auançant.

Ainſi ie deſtournay arriere
Les premiers pas de ma carriere,
Allors qu'en emportant ton lōs
Par l'vniuers deſſus mon dōs,
Ie rencontray l'œuure latine,
Ainçois de Paſchal les torrentz,
Plains d'eloquence & de doctrine
Qui bruyoient l'honneur des Bertrandz,
Cognoiſſant tresbien à leur ſource,
Que le vague train de ma courſe
Aupres de celuy de leur cours
Foible & lent demourroit touſiours.

Qui, bons Dieux! s'oſeroit promettre
D'eſtre à gaigner vn prix adextre
Tant que Paſchal qui tient en main
L'honneur du mieux diſant Romain!
Qui peut mieux d'vne docte langue,
Ou parmy les Muſes au bal,
Donner l'ame à quelque harangue,
Ou chanter des vers que Paſchal?
Paſchal que les graces cheriſſent,
Paſchal que les Muſes nourriſſent,
L'abreuuant deſſus leurs coupeaux
De la liqueur des ſainctes eaux!

C'eſt pourquoy Bertrand, ie delaiſſe
Des Bertrandz l'antique nobleſſe,
Sans oſer vn labeur tenter

Pour aux François la raconter,
Eſtimant trop mieux le ſilence
Puys que Paſchal en veut parler,
Qu'en parlant de telle excellence
Seulement Paſchal n'eſgaler :
Bien veux ie, Bertrand, que cette Ode
Ainſi faicte à l'antique mode
Sur le patron des vieux Romains,
Demeure tienne entre tes mains.

Reçoy la doncques & t'eſtime
Bien heureux d'auoir de ma ryme :
Car ſouuent Ronſard de ſa voix
Ma dit qu'elle eſt digne des Roys.
Et au ſurplus trenche la teſte,
Et la renaiſſante fierté,
De ce vieil proces qui tempeſte
De mon Paſchal la liberté,
A fin qu'imparfait il ne laiſſe
L'œure qua ton Oncle il adreſſe,
Contraint touſiours d'auoir les yeux
Sur ce proces malicieux.

C'eſt pourquoy la bande immortelle
Qui deſſus la croupe iumelle
D'Helicon, danſe ſouz les ſons
Ou de la lyre, ou des chanſons,
T'adiure ores par la cadance
Qu'elle fait gaillarde en ſon bal,

D'arrefter vifte vne ordonnance
Qui iuge le droit de Pafchal.
Qu'ainfi la chantereffe tourbe,
Puiffe fur ta vieilleffe courbe,
Accorder & te faire ouyr
Cette Ode pour t'en refiouyr.

A NICOLAS COMPAIN

Confeiller au grand Confeil en faveur de

PIERRE DE PASCHAL.

ODE.

PVIS que tant d'efpritz de la France
Combatent d'vne telle outrance
Contre le proces de Pafchal,
Et qu'un chacun crie à fes Iuges
De donner fin aux fubterfuges
Qui luy font souffrir tant de mal:
Moy, qui Pafchal ayme & reuere
Pour fes vertuz comme mon pere,
Sachant qu'il m'ayme comme enfant,

N'eſt il pas raiſon que i'eſſaye
De guerir ceſte amere playe
Qui l'eſprit et l'ame luy fend ?

Malheureux vrayment on peut dire
Cil qui void de quelque martire
Vn de ſes amys tourmenté,
Et toutesfois il ne trauaille
Ny nul reconfort ne luy baille
Afin de l'en rendre exenté :
Sus doncq', Muſe, à fin que i'euite
Qu'une ſoüilleure ſi maudite
Ne vienne mon honneur-taſcher,
Dy moy quelque nouuelle choſe
Qui ſi bien mon Paſchal diſpoſe,
Qu'il n'ayt plus loy de ſe facher.

Et delaiſſe d'armer l'ïambe,
Qui ia contraint comme Lycambe
Mes enuyeux de s'offenſer,
Et ſe repentans de leur vice,
Se guider eux meſmes au ſupplice,
Pour leur hayne recompenſer.
Bien pardonnai-ie à qui me iure
Ne m'auoir iamais dit iniure,
Sous vn feint nom malencontreux,
Voire à ceux qui me font leur plainte,
Fremiſſans d'vne extréme crainte
Que ie me courrouce contre eux.

Celuy qui d'acquerir pourchaſſe
Des Dieux la faueur & la grace,
Ne les ſcauroit acquerir mieux
Qu'en aymant ceux que les Dieux ayment,
Et ſur qui largement ilz ſement
Les plus beaux treſors de leurs cieux.
Et bien que la Fortune ingrate
Si fiere par fois les abatte,
Qu'ilz ſeruent au peuple d'esbatz,
Si faut-il pourtant qu'il les priſe,
S'il veut que Dieu le fauoriſe
Viuant ou deſcendant la-bas.

Combien donq priſez doiuent eſtre
Les Poëtes, que Dieu fait naiſtre
Prophetes de ſa deité,
Decouurant par eux mille choſes,
Et mille encor, & mille encloſes
Au ſein de la diuinité ?
Ilz domptent les beſtes plus fieres,
Ilz arreſtent court les Riuieres,
Voire les cheuaux du Soleil,
Et de leurs voix viuement fortes
Font viure les perſonnes mortes
Dans la nuyt meſme du cercueil.

Du Tage les blondes areines,
Ny toutes les belles fonteines
Qui ſourdent du ſein Idien,

Ny toutes les perles encore,
Qu'au matin decouure l'Aurore
Flamboyante au ciel Indien :
Ne peuuent les vertuz esteindre,
Ne peuuent les bontez atteindre
D'vn vers de Poëte excellant,
Tant & tant les Dieux il ressemble,
Eternisant qui bon luy semble
En despit du Faucheur volant.

Par les vers les Vertus florissent,
Par les vers les Dieux s'adoucissent,
Par les vers sont beaux leurs autelz,
La Mort toutes choses deuore,
Mais les vers qu'un Poete colore,
Demeurent tousiours immortelz,
Et par eux mesme ie me fye,
Que si mes voiles ie desplie
Parmy les flotz plus orgueilleux,
Ie guideray mieux ma nauire,
Que Tiphys ne l'eust sceu conduyre
Affranchi des rocz perilleux.

Heureux trois & quatre fois doncques
Tous ceux là qui ne furent oncques
Paresseux d'honnorer les vers,
Et d'eulx & leurs fuyuantes races,
Puyssent les Muses & les Graces
Remplir le rond de l'vniuers.

Honnorez les doncq Roys & Princes,
Et faites que dans voz prouinces
Ilz ſoyent honnorez de nouueau,
Remetant l'Aphricain en vie,
Qui fit enſeuelir Ennye
Souz les pompes de ſon tombeau.

Penſes tu, Compain, que les graces,
Et les vertus que tu embraſſes,
Ton honneur & ta qualité,
Bien qu'ilz ſoyent plains d'vne grand gloire
Puyſſent ſans le facond Iuoire
Te donner l'immortalité ?
L'homme en vain s'efforce d'acquerre
Mille vains honneurs ſur la terre,
Penſant eſtendre ſon renom,
Et ſi tu le faiz, tu t'abuſes,
Si quelque nourriſſon des Muſes
N'empanne ta gloire & ton nom.

Et quand la fortune non chiche
Te feroit, Compain, auſſi riche
Qu'un Creſe, ou qu'un Xerxes, ou bien
Comme vn autre Prince des Perſes,
Toutes ces richeſſes diuerſes
Ne te pourroient ſeruir en rien,
Pour garder que tu ne deuales
Aux enfers ſoubz les ombres palles,
Dez que la Mort t'aura fauché,

Et que ſouz vne meſme tombe
Ton nom & ton renom ne tumbe
Par ces treſors non empeſché.

Car dez que la Parque ennemye
A tranché le fil d'vne vie,
Precipitant vn homme en bas,
Il entre en l'infernale barque,
Et ſoit il gueux, ſoit il monarque,
Il y paſſe & nen reuient pas :
Mais ſi quelque Muſe feconde
Le veut faire reuiure au monde,
El' le va querir aux enfers,
Et en deſpit de la Mort bleſme,
Du Temps, & de l'Enuye meſme,
L'anime encore auecq ſes vers.

Bien fut doncques à ta naiſſance
Heureuſe la ſaincte influence
De l'aſtre qui flamboit aux cieux,
Te faiſant fatalement digne
De la voix du Vendomois Cygne,
Le plus heureux mignon des Dieux,
De ce Vendomois, qui m'aſſeure,
Que ce qu'il entonne à cette heure
Pour noſtre Ciceron Paſchal,
Il ne le feroit pour vn Prince,
Ny pour gaigner d'vne prouince
Le gouuernement principal.

Bien fuſt elle encor fortunée,
Quand ta bouche fuſt emmannée
De la liqueur du plus doux miel,
Par mainte murmurante mouche,
Qui deſſus ta premiere couche
Deſcendit tout exprez du ciel,
Nous faiſant par cela cognoiſtre,
Que les Dieux ne te faiſoient naiſtre
Que pour eſtre vn iour le ſouſtien,
Fuſt parmy les pompes plus grandes,
Fuſt parmy les plus humbles bandes,
De tout le chœur Aönien.

Vy doncq, Compain, & n'ayes crainte,
Que la Mort te donne l'attrainte
Quell' donne aux ennemys des Sœurs,
Des neuf Sœurs d'Heliconiennes,
Qui aux riues Permeſſiennes
T'ont abreuué de leurs douceurs :
Mais auſſi ſoys nous ſecourable,
Et donne vne fin fauorable
A ce proces enuenimé
Qui rompt, qui tracaſſe et qui brouille,
Et qui engourdit & qui rouille
Noſtre Paſchal tant eſtimé.

Car luy qui deuroit à ceſte heure
S'employer à choſe meilleure,
Chantant la gloire de noz Roys,

Suyt, contraint, ce ſerpent farouche,
Qui fait ce ſemble dans ſa bouche
Tarir le nectar de ſa voix.
Meſmes fait remarquer ſes traces
A l'amy plus aymé des Graces,
Son Durban qui plaint cet excez,
Et qui veut bien la plume prendre
Pour faire doctement entendre
Quel grand mal nous fait ce proces.

C'eſt pourquoy Compain, ie t'adjure
Par les ſaintz dons de la Nature
Qu'en toy ſi bien luyre ie voy,
Par les Sœurs qui n'ont point de mere,
Et par celles de qui le Frere
Eſt blond & ſçauant comme toy :
Par la voix de Pîthon encore,
Et par la Vierge qui s'honnore
De l'arbre qui porte mon nom,
De faire promptement en ſorte
Que Paſchal de ce proces ſorte
Par vn arreſt qui luy ſoit bon.

T'aſſeurant, que ſi par ton ayde
Il peut gaigner le bien qu'il playde,
Ie chanteray ſi bien ton loz,
Qu'au ſon de ta durable gloire,
La Seyne, mon Loth & ton Loyre,
Ne bruyront que toy de leurs flotz :

La doncq' a fin que tu furuiues,
Garde toy que tu ne te priues
D'vn efpoir plain de fi grand fruit :
Ia la grandeur de ton merite
Dignement en mes vers efcripte
N'a peur de l'eternelle nuict.

Ma Mufe auffi ne fe veut plaire
Qu'aux plus vielz auteurs contrefaire,
Tout ainfi que noftre Ronfard,
Saichant bien que ce qui plait ores,
Peut plaire vne autrefois encores,
Ne manquant la Nature & l'art.
Mais quoy? le proces que ie fonne
Par le long trait que ie luy donne,
Semble en plus de longueur reduit :
C'eft tout, Compain, que ie t'honnore,
Et t'honnoreray plus encore
Si Pafchal a ce qu'il pourfuyt.

SVR SON PARTEMENT

De France pour aller en Italye,

A PIERRE DE PASCAL

Hiſtoriografe du Roy.

ODE.

Si quelcun, Paſchal, te trouuant
Dedans mon liure ſi ſouuent,
Enuieux, m'en vouloit reprendre,
Ie luy veux maintenant aprendre,
Que le ſcauoir & la vertu
Dont vn docte homme eſt reueſtu,
Ne ſe peut aſſez faire entendre.

Car que peult on celebrer mieux,
Que celuy deſſus qui les cieux
D'vne liberale influence
Verſent leur plus grande excellence,
Meſme quand il eſt aſſez fort
Pour oſter à la meſme Mort
Ce qu'elle a ſur luy de puyſſance.

C'eſt l'argument que doit choiſir
Celuy qui bruſle d'vn deſir
De faire quelque œuure durable,
Car prenant ſubget peu louable,
Tant ſoit on graue en ſon parler,
C'eſt autant que baſtir en l'air,
Ou deſſus l'incertaine ſable.

Ie ne ſceuz iamais rien vanter,
Ny ne veux iamais rien chanter,
Qui ne m'aparoiſſe eſtre digne
De la voix de quelque beau Cygne,
C'eſt pourquoy ie ſonne ſans fin,
Pour faire vn ouurage diuin,
Ta gloire & ta vertu diuine.

Ie m'en vois, Paſchal, loing de toy
Auec l'Ambaſſadeur du Roy
Mon AVANSON, qu'il me fault ſuyure,
En cette antique Cité libre,
Que ceux que Cybelle enfanta,
Que ceux qu'une louue allaicta
Baſtirent iadis ſur le Tybre.

Là ie verray les raritez,
Et les belles antiquitez
De quoy cette ville s'honnore :
Et là ie pourray veoir encore
Noſtre cher Pangeas ſi diuin,

Et noſtre Bellay Angeuin
Qui plus que cela la decore.

Tandis ſur le meſtier Romain,
Tu tixtras de ta docte main
Le fil de ta Françoiſe hiſtoire,
Empennant ſi bien la victoire,
Et l'honneur de noſtre grand Roy,
Qu'à iamais ſa gloire par toy
Volera viue en la memoire.

Certes noz nepueuz qui viendront
Grandement heureuſe tiendront
Noſtre belle & fertile France,
Dequoy dechaſſant l'Ignorance.
Elle allaicte ore en ſon giron
Vn Paſchal, qui de Ciceron
Egalle la douce eloquence.

Auſſi ce grand Roy le ſcait bien,
Qui ſoigneux d'acquerir le bien
A qui nul bien ſe parangonne,
Maintenant la charge te donne
D'eſcrire tout ce que ſoubz luy
Nous auons veu iuſqu'au iourd'huy,
Depuis qu'il vint à la coronne.

Par cela, Paſchal, ſaiſant veoir
Que tout autant eſt ton ſçauoir

Digne de ſa vertu diuine,
Que ſa vertu de ta doctrine,
Et que nul que toy ne peut mieux
L'affeoir au ciel entre les Dieux,
De ſon nom faiſant vn beau ſigne.

Heureux doncq ſi bel argument
Qui doit viure immortellement,
Heureuſe ta veine choiſie
Qui diſtille telle ambroiſie,
Et mon luth bien heureux auſſi,
Qui ſe plaiſt de chanter ainſi
Tes vertuz dans ma Poëſie.

A HONNORE CASTELLAN

Excellent Medecin.

ODE.

DANS quel antre iray-ie penſer
L'ode que ie veux commencer,
Caſtellan, pour chanter ta gloire,
Afin de rendre dignement
A l'egal de mon argument
L'eternité de ta memoire.

Ie n'ay poinct ce semble besoing
De m'en aller cercher bien loing
Les ornemens de tes louenges :
Car ie voy tout aupres de moy,
Plus de tresors reluyre en toy,
Qu'on n'en trouue aux terres estranges.

Les Muses mon plus doux soucy
T'honnorent, & t'honnore aussi
Apollon leur frere comme elles,
Des Sœurs tu possedes les biens,
Du frere, Castellan, tu tiens
Mille richesses eternelles.

Mesme l'art de guerir les maux,
Les maux, & les dolentz trauaux,
Qu'on souffre en mille maladies,
Ce que i'estime & qui vaut mieux,
Que tous les tresors precieux
De cent heureuses Arabies.

C'est cet art diuin qui n'est pas
Seulement duysant yci bas,
A nostre debile Nature,
Mais qui s'exerceant dans les cieux,
Est necessaire aux mesmes Dieux,
Alors qu'ilz ont quelque blessure.

Ce guerrier, cet horrible Mars,

Sentit bien comme entre les artz
Cettuy-cy les autres excede;
Alors qu'au combat Phrygien,
Souſtenant le party Troyen,
Il fut bleſſé par Diomede.

Venus encore l'eſprouua,
Quand trop ſoigneuſe elle ſauua
Le vaillant filz d'elle & d'Anchiſe,
Et maint autre a ſenti la haut,
Malade ou bleſſé, ce que vaut
La medecine tant exquiſe.

Combien doncq' priſay-ie ton heur,
Caſtellan, d'emporter l'honneur
En cette diuine ſcience,
Sur les plus parfaitz qu'on peut veoir,
Ou ſoit en grandeur de ſçauoir,
Ou ſoit en ſeure experience.

Comme vne perle de bonne eau
Encloſe dedans vn anneau,
Enrichiſt l'eſtofe du feuure,
Ainſi ta vertu de grand pris,
Encloſe dedans mes eſcriptz,
Enrichiſt les vers de mon œuure.

On ne veoid point de grand torrent
Si toſt entre deux montz courant,

Que court l'eloquence en ta bouche,
Diſtillant vn parler plus doux
Que n'eſt le ſucre, ou le miel roux,
Que fait la meſnagere mouche.

Il n'y a fleur, arbre, ny fruit
De ceux que la terre produit,
Racine, ny jus, ny eſcorce,
Herbe, breuuage, ny metal,
Liqueur, ny pierre, n'animal,
Dont tu ne cognoiſſes la force.

Ton Bertrand auſſi le ſcait bien,
Qui premier t'a retenu ſien,
Admirant ta ſaincte doctrine,
Meſmes Henry, noſtre grand Roy,
Qui ſe daigne ſeruir de toy,
En ce bel art de medecine.

C'eſt pourquoy ie tiens à bon heur
De chanter ainſi ton honneur,
Et faire immortelle ta vie :
Veu que de la Mort t'exemptant,
Tu m'en peux faire tout autant,
Si i'ay quelque grand maladie.

A bon droit Homere a chanté,
Qu'un ſeul Myre experimenté
Vaut mille autre'hommes à la guerre,

Et que ſans luy les plus vaillantz
A peyne peuuent bataillans
La paix ou la victoire acquerre.

Car s'un chef par quelque malheur
Sent dedans ſoy quelque douleur,
Quand il luy faut prendre les armes,
Cetuy-cy ſeul le peut guerir,
Le rendant diſpos à ferir
Plus que iamais aux grans alarmes.

Le mari d'Helaine le ſceut,
Par vn coup de trait qu'il receut
Durant le long ſiege de Troye,
Que celuy qui premier fauſſa
Le ferment iuré, lui lança
Conuoitteux d'vne trop grand proye.

Car ſi Machäon tout ſoubdain
Neuſt tiré ce traict inhumain,
Il euſt peu dommager ſa vie,
Et rendre inutile l'eſpoir
Qu'il auoit encor' de rauoir
Sa belle compaigne ravie.

Les medecins ne ſont poinct telz
Que les autres hommes mortelz,
Et faut par raiſon qu'on les nomme
Demydieux, car dedans vn corps

Ilz metent en paix les diſcordz,
Qui troublent la ſante de l'homme.

Apollon le Dieu Cynthien,
Inuenta premier le moyen
De guerir noz maux par breuuaige,
Par vnguent & par ſection,
Et par mainte autre inuention
Profitable au commun dommaige.

Eſculape vint apres luy,
Et toy, Caſtellan, aujourdhuy
Que comme vn nouueau Dieu i'honnore,
Ayant ce meſme eſprit en toy
Qu'Eſculape auoit dedans ſoy,
Si l'on doit croire à Pythagore.

Les Romains de peſte affligez,
En furent iadis allegez
Par ce medecin Eſculape,
Et par toy ſe gueriſſent or
Mille et mille François encor
Des maux dont à peyne on eſchape.

Ie le ſcay pour auoir eſté
N'aguiere en mon lict arreſté
D'vne fieure inconſtamment ſeure :
Car auſſi toſt que ientendoy'

Que tu t'en venois deuers moy,
Mon accés s'alentoit dez l'heure.

Et bien toſt i'eſpere de veoir,
Par la grandeur de ton ſçauoir,
Sain & diſpos noſtre grand Carle,
Carle, ce prelat ſi ſçauant,
Qui daigne eſcouter ſi ſouuent
Les vers que ma Muſe luy parle.

Les Romains pour reuerer mieux
Eſculape au nombre des Dieux,
Dreſſerent vn Temple en vne iſle
Que l'eau du Tybre encore ceint,
En l'honneur de ce Dieu ſi ſainct,
Tant ſon ſcauoir leur fuſt vtile.

Où bien toſt aller ie m'en doy,
Suyuant l'Ambaſſadeur du Roy
Mon AVANSON, deſſouz ſon ælle,
Et là, ſur l'autel le plus beau
I'appendray cet hymne nouueau,
Teſmoing de ta gloire eternelle.

A ANTHOINE FVMEE

Grand Rapporteur de France.

ODE.

MVSES filles de Iupiter,
Il nous fault ores aquiter
Vers ce docte & gentil Fumée,
Qui contre le Temps inhumain
Tient voz meilleurs traitz en sa main,
Pour parenner sa renommée.

Ie luy dois, il me doit aussi,
Et si i'ay ores du soucy
Pour faire vn payement plus digne :
Ie le voys ores deuant moy
En vn aussi plaisant esmoy
Pour faire son Ode latine.

Mais par où commencerons-nous,
Dictes le, Muses, car sans vous
Ie ne fuys l'ignorante tourbe :
Et sans vous ie ne puys chanter
Chose qui puysse contenter
Le pere de la lyre courbe.

Quand celuy qui iadis naſquit
Dans la tour d'erain, que conquit
Iupiter d'vne riche ruze,
Euſt trenché le chef qui muoit
En rocher celuy qu'il voyoit,
Le chef hideux de la Meduſe.

Adoncques par l'air s'en allant,
Monté ſur vn cheual volant,
Il portoit ceſte horrible teſte,
Et ia deſia voyſin des cieux,
Il faiſoit veoir en mille lieux
La grandeur de ceſte conqueſte.

Tandis du chef ainſi tranché
Eſtant frechement arraché,
Diſtilloit du ſang goute à goute,
Qui ſoubdain qu'en terre il eſtoit
Des fleurs vermeilles enfantoit,
Qui changeoient la campaigne toute,

Non en ſerpent, non en ruyſſeau,
Non en loup & non en oyſeau,
En pucelle, Satyre, ou Cygne,
Mais bien en pierre, faiſant veoir
Par vn admirable pouoir,
La vertu de leur origine.

Et c'eſt auſſi pourquoy ie croys

Que fendant l'air en mille endroitz,
Sur mille eſtrangeres campaignes,
A la fin en France il volla,
Où du chef hideux s'eſcoulla
Quelque ſang entre ces montaignes.

Meſmement aupres de ce pont,
Oppoſé vis à vis du mont
Du mont orgueilleux de Foruiere,
En ceſt endroit où ie te voys
Eſgayer ſi ſouventes foys
Entre l'vne & l'autre riuiere.

Car deſlors que fatallement
I'en aprochay premierement,
Ie viz dez la premiere aproche
Ie ne ſcay quelle belle fleur,
Qui ſoubdain m'eſclauant le cœur,
Le feit changer en vne roche.

Ie veiz encor' tout à l'entour
Mille petitz freres d'amour,
Qui menoyent mille douces guerres,
A mille craintifz amoureux,
Qui tous comme moy langoureux
Auoyent leurs cœurs changez en pierres

Depuys eſtant ainſi rocher,
Ie veys prez de moy aprocher

Vne Medufe plus accorte,
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea iadis ceft Athlas
Qui le ciel fur l'efchine porte.

Car elle ayant moins de beautez,
De fes cheueux enferpentez
Faifoit ces changemens eftranges,
Mais cette cy d'vn feul regard
De fon œil doucement hagard
Faict mille plus heureux efchanges.

Celuy qui veoid fon front fi beau,
Voit vn ciel ainçois vn tableau
De criftal, de glace, ou de verre:
Et qui veoid fon fourcil benin,
Veoid le petit arc hebenin
Dont Amour fes traitz nous defferre.

Celuy qui veoid fon teinct vermeil
Veoid les rofes qu'à fon reueil
Phebus épanit & colore :
Et qui veoid fes cheueux encor,
Veoid dans Pactole le trefor
Dequoy fes fablons il redore.

Celuy qui veoid fes yeux fi beaux,
Veoid au ciel deux heureux flambeaux
Qui rendent la nuict plus fereine :

Et celuy qui peut quelquefois
Efcouter fa diuine voix,
Entend celle d'vne Syrene.

Celuy qui fleure en la baifant
Son vent fi doux & fi plaifant,
De fleurer du mufc il luy femble:
Et qui veoid fes dentz en riant,
Veoid des perles de l'orient,
Ou chofe qui perles reffemble.

Celuy qui contemple fon fein
Large, poly, profond & plain,
De l'amour contemple la gloire:
Et qui veoid fes petitz tetons
Veoid de laict deux petitz gazons
Ou bien deux boulettes d'iuoire.

Celuy qui veoid fa belle main,
Se peut affeurer tout foubdain
D'auoir veu celle de l'Aurore:
Et qui veoid fes piedz fi petitz,
S'affeure que ceux de Tethys
Heureux, il a peu veoir encore.

Quant à ce que l'acouftrement
Cache ce femble expreffement
Pour mirer feul ce beau chef d'œuure,
Nul que l'amy ne le veoid point,

Mais le graſſelet en bon poinct
Du viſaige le nous deſcœure.

Et voilà comment ie fuz pris
Aux reths de l'enfant Cypris,
Eſprouuant ſa douce pointure,
Et comme vne Meduſe fit
Par vn dommageable profit,
Changer mon cueur en pierre dure.

Mais c'eſt au vray la rarité
De ſa grace & de ſa beauté,
Qui rauit ainſi les perſonnes,
Et qui leur oſte cautement
La franchiſe & le ſentiment,
Ainſi que faiſoyent les Gorgonnes.

ÉPITHALAME DE IEHAN FLEHARD

ET LOYSE D'AVANSON.

VOICY le iour auquel on doit
Celebrer l'heureux mariage,
De la Pucelle en qui lon void
De la vertu la viue image :

Qu'un chacun doncq s'aille aprefter,
Soit ou ne foit de fa lignée,
Pour venir enfemble chanter
Tout le long de cefte iournée,
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Qu'auiourduy chacun en repos,
D'vne d'oyfiueté bien honnefte,
N'entame iamais de propos
Sinon pour honnorer la fefte:
Mais que d'vn luth ioint à la voix,
Et d'vne guiterne entonnée,
Et d'vn cornet & d'vn haulbois
On chante dez la matinée,
O Hymen, Hymen, Hymenee.

I'oy defia ce femble partir
Cefte Nymfe tant bien aprife,
Ie la voy ia defia fortir
Pour aller premiere à l'eglife,
Ie la voy marcher chaftement
De fes parens accompaignée,
Ie la voy de maint diamant,
Et de maint rubiz atournée,
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Ie voy fon pere d'vn cofté
Qui demy dieu d'aife l'ameine,
Ie voy la douce grauité

Qui luyt en ſa face ſereine :
Celle qui préſide en la nuict,
En voute vers nous retournée,
Plus belle qu'elle ne reluyt,
De tant de pompe enuironnée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Que faites vous nouuel Eſpoux,
Vous tardez par trop apres elle,
Sus ſus diligent haſtez vous,
Dans ſon cueur elle vous apelle,
C'eſt la compagne que les cieux
Vous ont dez long temps deſtinée,
C'eſt la richeſſe que les Dieux
Vous ont dez longtemps aſſignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Le ſang de cette vierge part
D'vn des plus clairs ſangz de la terre,
C'eſt d'AVANSON & de Bayard,
Cêt autre foudre de la guerre :
L'vn ſous HENRY l'honneur des Roys,
A mainte gloire fortunée,
L'autre ſous Loys & François
A l'immortalité gaignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Iö dans le temple ie voy
Cêt heureux couple qui s'aſſemble,

Prometant d'vne eſtroite foy
De viure & de mourir enſemble :
Ie voy mainct excellent preſent
Dont cette Nymfe eſt eſtrenée,
Ie voy mainct homme la baiſant,
Ie la voy ſouuent inclinée.
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Ie voy l'eſpouzé d'auiourduy
Qui reuient plain d'vne humble audace,
Ie voy ſon eſpouze apres luy,
Qui porte contente ſa face :
Ie voy le peuple qui la ſuyt,
Admirer ſa grace bien née,
Et murmurer d'vn commun bruit
Ce vers d'une longue halenée,
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Tandis maint eſclatant cléron
D'vne réſonante allegreſſe,
Fait retentir à l'enuiron
Que la Nymfe vient de la meſſe :
Et celle qui chaſte conduyt
Loin loin de la troupe effrenée,
Les pucelles, ores s'en fuyt
D'elle doucement eſtonnée.
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Sus belle venez vous aſſœir,

La table pour vous eſt couuerte,
Ce iourdhuy vous aurez au ſoir
Vn grand gain de bien peu de perte:
Ce buffet pour vous eſt paré
De mainte coupe burinée,
Et de maint vaze elabouré
Dans ceſte ſalle bien ornée.
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Celluy qu'on a voulu lier
Auecq vous d'vne amour extreme,
Sort de ce Flehard chancelier
A Naples, de Charles huictieſme:
L'vn des biens de l'eſprit veſtu
Orna ſa race fortunée,
Et l'autre riche de vertu
Honnore toute ſa lignée.
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Les banquetz du prince Nynus,
Ny de la royne AEgiptienne,
Tant ſoyent magnifiques tenuz
Dedans mainte hiſtoire ancienne,
Ne ſurpaſſent poinct ceſtuy-cy,
Qui s'apreſte en ceſte diſnée,
Pour l'eſpoux nouueau que voicy,
Et pour vous Vierge coronnée.
O Hymen, Hymen, Hymenee.

Là, Girard, faictes apporter
Aux paiges la douce viande,
Le Prince des dieux Iupiter
N'en mange poinct de plus friande:
Ie voy l'efpouze dans le banc
Affize en fa place ordonnée,
Et maint feigneur de noble fang
Dequoy la table eft entournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Sus meneftriers harmonieux,
Saluez cefte heureufe table,
Auecq les fons melodieux
Le repas eft plus delectable:
Mais hola fonneurs, ceft affez,
Voftre chanfon eft ia finée,
Puys les deuis font commencez,
Ceffez iufqu'à l'aprefdifnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Ie voy Plutus, ie voy Ceres,
Pomone & la vermeille Flore,
Ie voy les Nymphes des foreftz,
Et celles des fleuues encore,
Ie voy gaillard fe prefenter
Le bel enfant de Thyonée,
Et tous pefle-mefle chanter
D'vne voix affectionée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Vous prudent pere de l'eſpoux,
Et vous de l'eſpouze le pere,
Vous l'oncle de l'eſpouze, & vous
De ceſte pucelle la mere,
Voyez contens deuant voz yeux
La race qui vous eſt donnée,
Pour en auoir ſur voz ans vieux
Vn accroiſſement de lignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Mais quoy? ie voy ia qu'on deſſert,
Ie voy ia l'eſpouze qui laue,
Ie voy deſia le tapis verd
Qui rend ceſte troupe plus graue:
Sus baladins, la cappe à bas,
La Nymphe au bal ſoit admenée,
Et en branles & en cinq pas,
Deſpendez toute la iournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Venez Guillaume d'AVANSON,
Laurens, & Françoiſe, & Lucrece,
Venez ayder à ma chanſon,
Pour teſmoigner voſtre allegreſſe:
C'eſt auiourdhuy que voſtre ſeur
Eſt librement empriſonnée,
Reſiouyſſez doncques ſon cueur
De cette parole empannée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Ce iour qui ſi ſerain reluyt
Deuers l'occident ſe retire,
Et ia voicy venir la nuict
Que l'eſpoux ardemment deſire:
Ie voy d'vn & d'autre couſté
Vne grand tourbe embeſoignée
Apres le ſoupper appreſté
Pour tous ceux de la matinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Vous Aumoſnier, ayez en ſoin
De diligenter voſtre office,
Affin que l'eſpoux au beſoin
Par vous trop long temps ne languiſſe:
Les Graces & l'enfant Amour
Qui ſuyuent la mere d'Enée,
Attendent l'eſpouſe à lentour
De ſa grand couche encourtinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

S'elle retourne tant ſoit peu
Son chef ou ſes mains en arriere,
On veoid briller vn plus beau feu
Que de ces torches la lumiere,
Portant eſtofé ſon chappeau
De mainte eſmeraude affinée,
Et mainte perle en maint anneau
Dedans les indes butinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Mais quoy? voyci finir le bal,
Et voicy la mere à la fille,
Qui la meine au lict nuptial,
Où ie voy qu'on la desabille:
Ie voy l'espoux non paresseux,
Qui prend sa proye abandonnée,
Et l'espouse entre les linceulx
De l'espoux doucement gennée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Sus doncques parentz depeschez,
Vn chacun de vous se retire,
De peur que presens n'empeschez
Le plaisir d'vn si doux martire:
Mais auant donnez le bon soir
A cette couple embesoignée,
Et demain nous la viendrons veoir
Auecques l'aulbe saffranée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

Dieu croisse en vous de iour en iour,
Couple heureux que le ciel assemble,
La foy coniugale & l'amour
Que vous auez promise ensemble,
Et sur l'autonne de voz ans,
Vous donne vne telle iournée,
Aux nopces d'vn de voz enfans,
Qui naisse en cette mesme année.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

ODE DV TEMPS ET DE L'OCCASION

Presentée en une mommerie

A MONSIEVR D'AVANSON.

Le Temps cette grand faulx tenant,
Se vest de couleur azurée,
Pour nous monstrer qu'en moissonnant
Les choses de plus de durée,
Il se gouverne par les cieux,
Et porte ainsi la barbe grise,
Pour faire ueoir qu'hommes & dieux
Ont de luy leur naissance prise.

Il assemble meinte couleur
Sur son azur, pource qu'il traine
Le plaisir apres la douleur,
Et le repos apres la peine :
Monstrant qu'il nous fault endurer
Le mal, pensant qu'il doit fin prendre,
Comme l'amant doit esperer,
Et mercy de sa dame attendre.

Il porte sur son vestement
Vn millier d'æsles empannées,
Pour monstrer comme vistement

Il s'en vole auecq noz années:
Et s'accompaigne en tous ſes faitz
De cette gaye damoiſelle,
Pour monſtrer que tous ſes effetz
N'ont grace, ny vertu ſans'elle.

Elle s'appelle Occaſion,
Qui chauue par derriere porte
Soubz vne belle alluzion,
Ses blondz cheueux en ceſte ſorte:
Afin d'enſeigner à tous ceux
Qui la rencontrent d'auenture,
De ne ſe monſtrer pareſſeux
De la prendre à la cheueleure.

Car s'elle fuyt d'vn pied diſpoz,
En vain apres on ſe trauaille
De la retrouuer à propos,
Pour gouſter des fruitz qu'elle baille:
Le Temps nous a conduictz icy,
Et l'Occaſion ſi gentille
Adouciſſant noſtre ſoucy,
Ne rend noſtre eſpoir inutile.

Le Temps encore quelquefois
Admirant ta grace eternelle,
Chantera d'vne belle voix
AVANSON, ta gloire immortelle:
Mais or' l'Occaſion n'entend

Que plus long temps il t'entretienne,
Craignant perdre l'heur qu'il attend,
Ou qu'autre masque ne suruienne.

SVR LA MORT DE I. P. T.

ODE.

CELLVY que la fortune auoit si haut monté,
Par le subtil engin d'une feinte bonté,
Cuydant leuer au ciel sa montaigne à trois croupes,
Deuale auecques elle aux infernales troupes,
Et laisse à son trespas d'vn chacun en tous lieux
Sans complaintes la bouche, & sans larmes les yeux,
Tant a este sa vie à chacun detestable,
Et tant est cette mort à chacun profitable.

Le siecle de Saturne est vraiment de retour,
Et vraiment la vertu vient reueoir nostre iour
Depuis qu'il est estainct : car cinq ans de sa vie
(O vray siecle de fer) nous n'auons veu qu'enuye,
Qu'erreur, & que tout bien à tout malheur soumis,
Toute vertu bannye & tout vice permis,
Mais ores eclairez de nouvelle lumiere,
Toute vertu reprend sa liberte premiere.

On peult parangonner droictement à cettuy
Vn des vieulx Empereurs appellé comme luy,
Grãdz Pontifes tous deux, & tous deux trop extremes
A courber Ganymede, & se courber eulx mesmes,
Tous deux ont faict la guerre aux François genereux,
Tous deux ont deuoré des tresors plantureux,
Mais l'vn, sobre, a deffaict la Republique sienne
Et lautre yure & gourmand a deffaict la crestienne.

Ceulx qui d'vn sainct desir ont eu poinctz leurs
esprits
De l'immortalité, ont des faictz entrepris,
Acquerant en viuant vn bruit tant honorable,
Qu'ilz ont faict en mourant leur renom perdurable :
Mais cettuy-cy a faict pour mieux s'eterniser
Tout tant d'actes meschans qu'on sçauroit aduiser
Meritant que son nom & sa memoire on taise,
Comme on taist le nom du boutefeu d'Ephese.

Ce qu'ont dict les auteurs ou modernes ou vieux
De la diuersité des faitz luxurieux,
Que souloit inuenter iadis Sardanapale,
Ou ce qu'ilz ont encor dict d'Eliogabale,
Qui les grand'z voluptez sur tous a sceu trier,
A cettuy-cy tout seul se peut approprier :
Mais l'vn de ces deux là fit beaucoup mieux encore
» Parce qu'un beau mourir toute la vie honore.

S'il a faict rien de bon pour la commodité

Du peuple vniuersel, ç'a seulement esté
Precipitant sa mort, parce qu'en chose aucune
Il n'eust pu faire mieux l'utilité commune :
Mais ainsi que le iour eclaire apres la nuict,
Et que d'vn ordre égal toute chose se suyt,
Pour veoir plus longuement cette vtilité viue,
Puys que Iules est mort Cesar fault qui le suyue.

DE LA VENVE DV PRINTENS

A OLIVIER LE CREC.

ODE

TANDIS qu'ardemment allumé
D'vn brazier non acoustumé
I'ourdiz vne nouuelle trame,
Pour voiler la langue & les yeux
Du mesdisant iniurieux,
Qui menteur outrage Madame,

Ie veux que ma lyre,
Dedaignante l'ire
Qui remplit ses sons,
Pour vn temps ne chante

D'vne voix tranchante
Ces triftes chanfons.

Ie veux que fa concauité
Retentiffe à la grauité
D'vne Ode autrement fredonnée,
Et que mes fouciz endentez
En foyent doucement enchantez
Souz le fraiz d'vne matinée.

Or' donc que l'Aurore
Tapiffe & colore
Les champs eftenduz,
Et que Philomene
Dolente, ramene
Ses criz efpendus :

Ore diz ie que les ruyffeaux
Font couler plus cleres leurs eaux,
Et que les Nymphes montaignardes,
Foulantes les fleurs tendremment,
Danfent en rond gaillardement
Au bruit des fources babillardes :

Ores que les rozes
A demy déclofes
Nous monftrent leur teinct,
Or' que le riuage,
Or que le bofcaige
De rechef eft peinct.

Bref ores que le ciel nous rid,
Et que toute chose flourit
Aux rayons de la saison neufue,
Dressons vn complot qui le soing
Renuerse & renuoye si loing
Que iamais plus il ne nous treuue.

Ces amours ardentes,
Ces peynes mordantes,
Et ces durs ennuys,
Plongeons dans le verre,
Puys courons grand erre
Veoir les premiers fruitz.

Là doncq, Le Crec, souz l'ombre vien,
Et de ton luc & moy du mien
Animons vne chanson douce,
Si bien que les champs & les boys
Soyent rauiz des sons de ma voix,
Et des doux fredons de ton pouce.

Bien que ta main saincte
N'ayt la gloire attaincte
De celle d'Albert,
A qui le ciel donne
La riche coronne
Deüe au plus expert :

Et bien que le ciel ne m'ayt faict

Le present d'un luth ſi parfaict
Que celuy que Carles entonne,
Et qu'il n'ayt adextré mes doigtz
Comme au Pindare vandoſmois,
Qui rien que celeſte ne ſonne.

Toutesfois les Graces,
Qui guident nos traces
Pour aller au mieux,
Toutesfois les belles
Nous donrront des æſles
Pour monter aux cieux.

Sur tout n'oublions poinct le vin,
Le grand Grec, l'aueugle diuin
Nous ramentoit touſiours le boire,
Comme vn vray baſton pour domter
Le ſoin qui nous vient tourmenter
Iuſqu'au plus creux de la memoire.

Les vins & les dames
Alument noz flames
D'vn meſme appareil,
Et font que l'œil trouble
Veoid d'vn regard double
Doubler le Soleil.

I'ay les Odes du Calabrois,
I'ay les amours du Sulmonois

Et les doux baifers de Catulle,
I'ay encor de Galle les vers,
Et les traictz diuins & diuers
De Ian fecond & de Marulle.

Sus doncques allons,
Et entremeflons
Le profit à l'ayfe,
Par ces paffetems
Se trompe le Temps,
Et l'ennuy s'apaife.

EPISTRE A MONSIEVR D'AVANSON.

Bien que les lieux, & les champs, & les boys,
Par où, Seigneur, à prefent ie men voys,
Pour exploicter les charges que i'en porte,
Soyent efchaufez d'vne chaleur plus forte
Que ceux aufquelz mon œil vous delaiffa,
Quand ie partiz pour venir pardeça,
Ce nonobftant en tel poinct ie me treuue,
Que la faifon moins ardante i'efpreuue
Que vers Paris, & non comme ie croy
D'aucun defaut qui puiffe eftre dans moy,
(Bien que mal fain) mais feulement pour eftre

Abſent de vous, mon ſeigneur & mon maiſtre,
Abſent de vous mon ſeigneur, mon ſoleil,
Qui me donnez eſchaufement pareil,
Que l'aſtre clair qui les ſaiſons compaſſe
Donne aux fruictz verdz que l'eſté nous amaſſe.

Aupres de vous toute choſe me rid,
D'vn doux repos mon eſprit ſe nourrit,
Mes ans ie ſeme en ſeruice fertile,
Et vous voyant rien ne m'eſt difficile.
Mais loing de vous ie n'ay plus de vigueur
Comme i'auoys en l'eſprit & au cueur,
Ne pouuant rien, meſmes dedans mon ame
Ie ſens faillir l'aliment de ſa flame.

Ainſi l'ardeur que le dieu Delyen
Souffle, deuin, au temple delphien,
En ceſtuy-là qui ſes oracles chante,
Va defaillant dez que le dieu s'abſente.

Las en paſſant ces deſertes foreſtz,
Et tous ces champs incogneuz de Ceres.
Ie ne voy plus, comme ie ſoulois faire,
Rien qui me plaiſe, ou qui me doyue plaire :
Sans plus ie reſue & figure en reſuant
Ce que i'ay veu de beau parcydeuant.

Ie me ſouuiens des belles antiquailles,
Des beaux tableaux, & des belles medailles,

Que ie voyois deſſouz voſtre grandeur,
Quand vous eſtiez à Rome ambaſſadeur.

Ie me figure vne autre Dianore,
Vne autre Laure, ou vne autre Pandore,
Et m'eſt aduis qu'en long habit romain,
Vn euantail ou pannache en la main,
Ie voys encor' vne braue Arthemiſe:
Ou que ie voy Fiammete qui deguiſe
Deſſouz l'habit d'vn petit iouuenceau,
Son flanc d'albaſtre & ſon teton puceau.

Ie me figure vne dame romaine,
Qui parmy Rome en coche ſe pourmeine,
Et m'eſt aduis que ie voy cependant,
Quelque Seigneur en feneſtre attendant
Que ceſte dame auecques ſon eſcorte
En ſa faveur paſſe deuant ſa porte.
Le coche paſſe, & le ſeigneur baiſant
Sa dextre main, & ſa teſte baiſſant,
D'vn chaut amour ayant l'ame ſayſie,
Luy faict honneur parmy ſa ialouſie,
Et ne la perd, ou qu'elle ne ſoit loing
Ou iuſqu'àtant qu'elle ait paſſé le coing.

Ie voys encor, ou veoir encor me ſemble,
Durant l'eſté quelques ſeigneurs enſemble,
En vne vigne, ou pour faire l'amour,
Ou pour paſſer la grand chaleur du iour :

Ayant la table à leur fouppper garnie
D'vne fort belle & douce compagnie.
Chacun regarde & prend peine à choifir
Quelque fubgect qui foit à fon plaifir,
Puys quand l'Efcalque à la nappe leuée,
Chacun d'eux prend celle qu'il a trouuée
Plus à fon gré, & en fes bras la tient,
Et de propos doucement l'entretient.

L'vn prenant l'vne en la chambre l'emmeine,
L'autre ayant l'autre vn long temps la pourmeine
Parmy la vigne, & puys craignant la nuict
En fa maifon en coche la conduict.
Tandis voyant leur compagne rauie,
Les autres ont vne petite enuye,
Sur celle la qui leur a faict ce tour
De les laiffer au point de leur retour :
Dont on la blafme, & vont fouftenant qu'elle
Ne fçauroit eftre ou fi brave, ou fi belle,
Qu'il ne luy foit honneur de fe daigner
Telle qu'elle eft de les acompaigner.

Ie me figure apres les mommeries,
Les beaux feftins, & les galanteries,
Les ieux publicz & les courfes du pal,
Qu'on veoid par Rome au temps du carneual.
Mefmes ie penfe aux batailles qu'on donne
Aux fiers thoreaux en la place d'Agonne,
Mais la deffus vn effroy ie reçoy

Dans mes efpritz, Pource que i'apperçoy
Ce m'eft aduis vn thoreau qui renuerfe
Vn affaillant, & le chef luy tranfperce,
Luy creuant l'œil, & de fon rude effort
Le delaiffant à terre demy mort.

» Las on n'a poinct au monde de lieffe
» Qu'on n'ayt bien toft quelque peu de trifteffe,
» Et n'y a point en ce monde d'ennuy,
» Qui n'ait bien toft vn plaifir apres luy.
Ie le fcay bien : car fi mon cheual choppe,
Ou fi trop fec en courant il galoppe,
Ie perdz le bien duquel ie m'eftois pleu,
A figurer tout cela que i'ay veu.
Et fuys contrainct de delaiffer arriere
Ces doux penfers que ie faifois naguiere,
Pour maugré moy, Seigneur, me difpenfer,
De m'amufer quelque temps à penfer,
Aux montz pierreux, aux defertes bruyeres,
Aux longs chemins, aux perfonnes groffieres,
Aux boys hideux, aux obfcures citez,
Aux pas fangeux, aux lieux inhabitez,
Aux chafteigniers & au pauure mefnage,
Que ie rencontre en faifant mon voyage,
Las dis ie adoncq, combien de ces lieux cy,
De ces foreftz, de ces peuples auffi,
Et de ces champs, voys ie de diference
Aux chams, aux boys & aux peuples de France.
Tous viuent bien fouz vne mefme loy,

Souz vn Dieu mesme, & souz vn mesme Roy,
Mais à compter ces ruraultez extrémes,
Certainement on n'y veoid rien de mesmes :
On n'y veoid rien de semblable à cela,
Que l'on peut veoir quand on est pardelà.

Là peut on veoir les campaignes fertiles,
Beaux les pays, & plus belles les villes,
Où la vertu, la bonté, le bon heur,
La courtoisie & le bien et l'honneur,
La gentillesse, & la richesse abonde,
Plus largement qu'en autre part du monde.
Là tous les ans toute sorte de fruict,
Fertilement la terre nous produict.
Là les iardins, & là les belles prées
De belles fleurs en tout temps dyaprées,
Là le plaisir du doux chant des oyseaux,
Et la frescheur des argentins ruysseaux.
Là le trafficq & l'honneste commerce,
Entre le peuple honnestement s'excerce,
Là tous les iours les nouuelles beautez
Là tous les iours les belles nouueautez,
Et de chasque art & de chasque science,
Là peut on veoir faire l'experience,
Monstrant la voye où il se faut tenir,
Pour aux honneurs dignement paruenir.

Là mieux qu'ailleurs a lon ce qu'on desire,
Et soit qu'un homme aux dignitez aspire,

Ou ſoit aux biens, ſi quelque choſe il peut,
Facilement il a tout ce qu'il veut.

Là les rampartz des fortereſſes fieres,
Là les eſtangs, & les belles riuieres,
Là les deſtours, & là les antres ſont
Ou leur ſeiour les ſainctes Muſes font,
Que diray plus ? comme vne grand montaigne,
Se va monſtrant ſur la baſſe campaigne,
Et comme on veoid vn petit aulbeſpin
Tapir ſes bras ſoubz ceux d'vn grand ſapin
Ainſi, Seigneur, la France bien heureuſe,
France en tous biens richement planteureuſe,
(I'entendz des lieux & des belles citez
Ou pres du Roy, Seigneur, vous habitez
Communement) Ainſi la France belle,
Pour les douceurs qui repoſent en elle,
Surpaſſe en tout ce pays Limoſin,
Ce perigord, ceſt Agenois voiſin,
Et ces pays par leſquelz en grand peine
L'humble deuoir de ma charge me meine.

Ie ne diz pas que le ſoleil des cieux
Ainſi qu'ailleurs n'eſclaire ſur ces lieux,
Et ne diz pas que ces citez fournies
Ne ſoyent auſſi de bonnes compaignies,
Mais quant à moy n'ayant à m'en louer,
Ie ne le puys bonnement aduouer :
Ce que ie diz & de cueur & de bouche,
Et m'en excuſe à quiconques il touche :

Car en paſſant par ces montz & ces vaux,
I'ay enduré tant d'ennuys & trauaux,
Pour le defaut que i'auoys de montures,
Les mauuais vins, les montaignes ſi dures,
Et les chemins plains d'vne aſpre longueur,
Ainçois rempliz d'vne grieue langueur,
Que ie ne puys ſans que ie me demente,
En dire rien dequoy ie me contente,
Si ce n'eſtoit à ce que i'en ay veu,
Que des griſons ilz tiennent quelque peu.

Voyla comment quelque part que ie vienne,
Faire ne puys que ie ne me ſouuienne
De ceſte France, & en ce ſouuenir
De ſouhaiter ie ne me puys tenir :
Pleuſt il à dieu ce diz ie que ie veiſſe
Mon cher Seigneur pour luy faire ſeruice,
Soit deſſouz luy quelque choſe eſcriuant,
Soit apres luy au conſeil le ſuyuant,
Ou pres des Roys & pres des plus grans Princes,
Et pres des chefz des plus grandes prouinces,
Pour ſon eſprit & ſon parler doré
De tout chacun ie le voys honnoré.
Ie le verrois ou ſoit quand il retourne
En ſa maiſon, ou quand il y ſeiourne,
Ou quand il va chez le Roy ſe trouuer
Tous les matins pour eſtre à ſon leuer,
Bref à quelque heure, & quelque part qu'il aille,
Et ou qu'il ſoit ou qu'il entre ou qu'il ſaille,

C'eſt en tel point que lon lui veoid touſiour',
De pourſuyuans vn millier à l'entour.
L'vn tout botté qui frechement arriue,
Luy met en main vne lettre miſſiue,
L'autre vn placet pour eſtre rembourſé,
Ou pour tacher d'eſtre recompenſé,
L'vn le pourſuyt de ſa requeſte prendre,
L'autre ſon droict taſche à luy faire entendre,
Il les oyt tous, & marchant au millieu
Les ſurpaſſant reſſemble à quelque Dieu,
Soit Apollon en ſa blonde apparance,
Ou ſoit Mercure en ſa douce éloquence.
I'en croy Duthier, ce renommé Duthier,
Le prime honneur de ceux de ſon meſtier,
Qui l'ayme & priſe, & qui ſcauroit mieux dire
Si i'en eſcriz ce qu'on en doit eſcrire.

Ainſi, Seigneur, voylà comme en allant
Par ces pays, diſcourant & parlant
De vous, de Rome, & des choſes exquiſes
Que i'ay ſouz vous heureuſement appriſes,
I'ay compaſſé ceſte epiſtre en ce poinct,
Vous l'enuoyant d'ardant deſir eſpoint,
Comme au Seigneur à qui ma Muſe baſſe
Doit enuoyer tout ce qu'elle compaſſe,
N'ayant point d'heur ny poinct d'auancement,
Qui de vous ſeul ne vienne entierement :
Prenez le en gré, & durant ceſte abſence
Ayez de moy s'il vous plaiſt ſouuenance.

A LVY MESME.

ODE.

Ainsi que la bifche chaffée,
Cerche les eaux toute laffée
Pour fe refraichir & fauuer :
Ainfi mon ame qui s'altere
Pour fortir hors de fa mifere
Cerche, Seigneur, de te trouuer.

Sans fin, Seigneur, à toy ie crye,
Sans fin, Seigneur, à Dieu ie prie
Qu'il me vueille faire ce bien,
Qu'encores vers toy ie retourne,
Et que pres de toy ie feiourne,
Comme l'humble feruiteur tien.

Las en cefte abfence lointaine
Iour & nuict ie n'ay rien que peine,
Que peine & langoureux efmoy :
Pleurant & mourant à toute heure,
De ce qu'il faut que ie demeure
Si long temps efloigné de toy.

Baiffant le chef ie refue & fonge,

Et de dueil l'eſprit ie me ronge,
Alors qu'on ſe vient enquerir,
Et me demander où peut eſtre
Maintenant mon Seigneur & maiſtre,
Qui ſi fort me ſouloit cherir.

Ie ſens toutes mes forces fondre,
De ce que ie ne ſcay reſpondre
A ce qu'on me va demandant,
Et de longs ſouſpirs & de plaintes,
Et de triſtes larmes non fainctes,
Ie me repaiz en attendant.

Il eſt vray que i'ay eſperance,
Que bien toſt encores en France
I'iray, ſeigneur, pour te reueoir :
Et tandiz qu'en ce poinct i'eſpere,
Mon ame ſes ennuys tempere
Par la douceur de ceſt eſpoir.

Sus doncques mon ame courage,
Car nous aurons cét auantaige
De reueoir encores celuy,
Celuy Seigneur qui d'vne œillade
Tant fois ie angoiſſeux & malade
Me peut guerir de tout ennuy.

Nous irons encores redire
Sur les nerfz ſacrez de ma lyre

La grace, la gloire, & l'honneur
Et le bon heur qui enuironne
Le ſeigneur que le ciel me donne
Pour m'eſtre ſeul maiſtre & ſeigneur.

O ſeigneur en qui i'ay fiance !
Garde pour Dieu qu'en mon abſence
En oubly de toy ne ſoys mis,
Et garde que ſans cauſe aucune
On ne renuerſe ma fortune
Au pourchas de mes ennemys :

Car i'en voy vn tas ce me ſemble,
Qui mis nouuellement enſemble
Affilent leur langue ſur moy,
Et tachent à tort de me nuyre,
Voulans iniuſtement t'induyre
De me bannir bien loin de toy.

Comme des fleurs l'aube eſt aymée,
Et des Cerfz la verte ramée,
Et du poyſſon encor les eaux,
Et comme la campaigne ſeiche
Ayme & demande l'humeur freſche,
Et l'air demandent les oyſeaux.

Tout ainſi mon ame eſplorée,
Mon ame ardemment alterée,
Ayme & deſire tout ainſi,

Le bien de ta douce presence,
Laquelle seule ha la puissance
De m'affranchir de tout soucy.

Soit que par ces rudes campaignes,
Ou que par ces aspres montaignes,
I'aille quelquefois cheminant,
Faire ne puys ou que ie vienne,
Que des lieux ie ne me souuienne
Où tu seiournes maintenant.

Et iamais la court des grans Princes,
Et les estrangeres prouinces,
Où ie t'ay ci deuant suyui,
Iamais tant soit peu ie n'oublie,
Mesmes la France & l'Italie,
Où ie t'ay longuement seruy.

Me couurant, comme d'vne targe,
De ta faueur, ie faiz ma charge
Le plus droictement que ie puis,
Et comme on dict, par mer, par terre,
Par rochers, par paix & par guerre,
La dure pauureté ie fuys.

Et si ie puys faire de sorte,
Que quelque gloire ie rapporte
De ceste charge en faisant bien,
Tout le bien à toy se va rendre,

A toy, qui me l'as faict apprendre,
Car il eſt tien & non pas mien.

Gloire à Dieu, & gloire à toy doncques,
» Car la vertu ne ſe perd oncques
» Qui a quelque bon fondement,
» Ains touſiours conſtante ſeiourne,
» Ou bien aux lieux elle retourne
» Dont elle vient premierement.

A VN DE SES MEILLEVRS SEIGNEVRS

Iniuſtement calomnié.

ODE.

TOVTES les iniuſtes trauerſes
Seigneur, que ie voy vous donner,
Quoy qu'elles ſoyent ainſi diuerſes
Ne vous doyuent point eſtonner :

Car voſtre innocente iuſtice
Eſt telle & ſi blanche, que Dieu
Ne vouldra point qu'on la noirciſſe,
Ny qu'on la geĉte hors de ſon lieu.

Ains comme l'or dans la fournaize
S'affine d'vn luſtre nouueau,
Et par le vent & par la braize
Se faict & meilleur & plus beau :

Ainſi voz vertus eternelles,
Aux ardeurs de voz enuieux,
S'affineront touſiours plus belles
Auprez des hommes & des Dieux.

Doncq' comme vn roc, qui pour l'audace
Des ventz qui le vont tempeſtant,
Ne bouge iamais de ſa place,
Ains touſiours demeure conſtant.

Reſiſtez d'vn ferme courage
» A la fureur de tous ces ventz :
» Car touſiours apres vn orage,
Le ſoleil meine le beau temps.

Le ſoleil qui la France éclaire
Sur voſtre droict deſia reluyt,
Comme a faict celle lune claire
Qu'on peut veoir de iour & de nuict.

Si que tel auiourd'huy s'esforce
De vous troubler de ſon esfort,
Qui ſentira la meſme entorce
Dont il cuydoit vous faire tort :

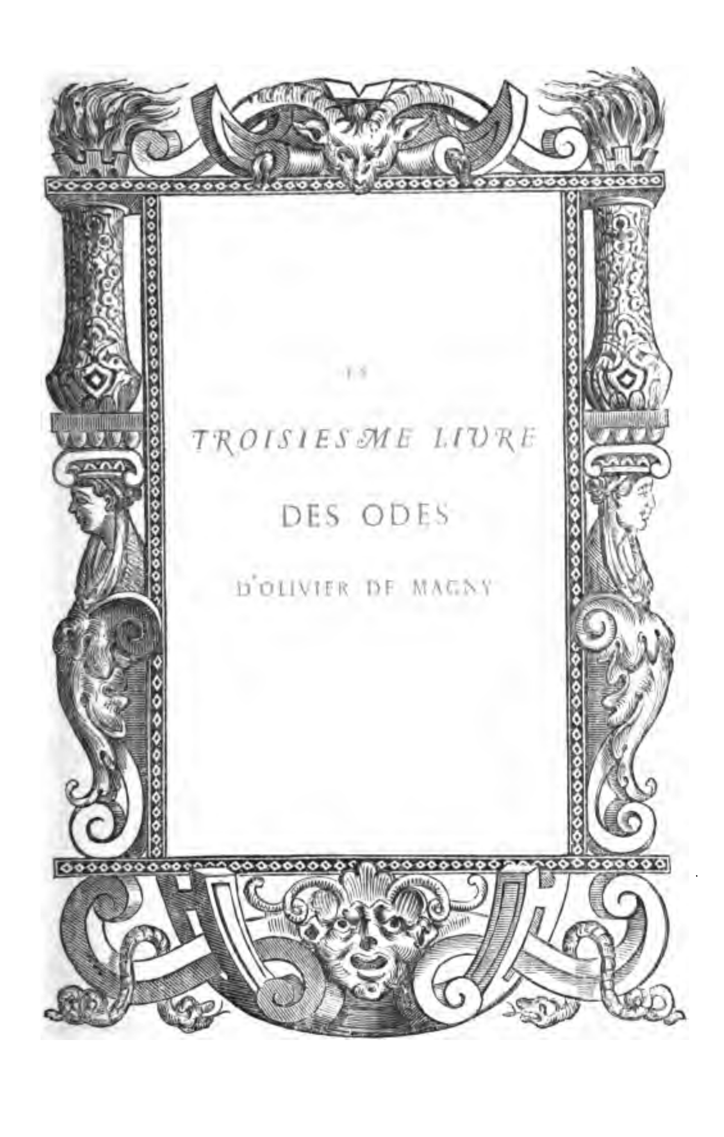
« Car les dieux iamais ne preferent
» A l'homme iuſte le malin,
» Et quand leur vengence ilz different
» Ilz la font plus griefue à la fin.

Les grans dieux vous ſont fauorables,
Et s'on veut ſur vous attenter,
Et ilz vous ſont tant ſecourables,
N'auõs de quoy vous contenter ?

» Mais iamais contens nous ne ſommes,
» Et nul ne ſe veoid auiourd'huy
» En toute la race des hommes,
» Qui ne ſoit point de quelque ennuye.

Laiſſez doncq ces ennuis extrémes,
Sans nullement vous irriter :
Car on a veu que les Dieux meſmes
Ont conſpiré ſur Iupiter.

Fin du ſecond Liure.



LE

TROISIESME LIVRE

DES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LE TROISIESME LIVRE

DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A MADAME DIANE DE POYTIERS

Duchesse de Valentinois.

ODE.

Si i'osois au retour de la nouuelle
année
Faire que de ma main vous fussiez
estrenée,
Ie croy qu'il me fauldroit discou-
rir longuement
Auant qu'auoir de quoy le faire dignement :
Pource que ie ne voy chose aucune en ce monde,
Qui plantureuse en vous & voz graces n'abonde.

Du tyge de noz Rois, Dame, vous descendez,
Vous obtenez des Roys ce que vous demandez,

Vous eſtes riche ayant la ducale coronne
Qui d'vn reply d'honneur voſtre chef enuironne,
Et que le Roy vous donne, ainſi comme l'on veoid,
Ains qui vous la remect, comme il vous la debuoit,
Ne pouuant voz ayeux en tranſporter l'vſage
Sans intereſſer ceux de leur futur lignage.

Des faueurs qu'à bon droit du Roy vous receuez,
Vſer non abuſer doucement vous ſcauez,
Et bien que ſes faueurs à vous ſeule il adreſſe,
Si les départez vous d'vne meure ſageſſe
A mil & mil encor, ſelon que vous ſentez
Que merite l'endroict où vous les départez :
Car le ciel qui vous fiſt ſi parfaicte en prudence,
Vous graua dans l'eſprit ſi bien la cognoiſſance
Des merites d'autruy, que par voſtre moyen
Nul n'eſt onq auancé ſans le meriter bien.

Vous haïſſez de mort ceux qui ſont heretiques,
Vous aymez tous ceux la qui ſont bons catholicques,
Vous eſtes charitable, & touſiours ſoulagez
Tous les neceſſiteux & tous les affligez :
Vous auez ſur le front vne grauité douce,
Qui l'homme audacieux ſeuerement repouſſe :
Et qui l'humble & modeſte appelle & fait venir,
Pour luy preſter faueur & pour luy ſubuenir.

Si vous aymez quelcun, c'eſt d'vne telle ſorte
Qu'impoſſible eſt aymer d'vne amytie plus forte :

Et non tant ſeullement vous l'aymez ſi tresfort
Durant qu'il eſt en vie, ains apres qu'il eſt mort
Faiſant cette amytié aux ſiens hereditaire,
Vous faictes pour les ſiens ce que vous pouuez faire.

Vous auez l'eſprit bon & ſuſceptible & vif,
Et deſcendu du ciel pour n'eſtre point oiſif,
Si qu'il n'a point de peine à viſtement comprendre
Tout ce que lon vous dit & qu'il vous plaiſt entendre.
Les pauures orphelins vont à vous à recours.
Les vefues ont en vous leur fidèle ſecours.
Et ceux qu'une priſon eſtroictement enferre,
Soyent priſoniers pour debte, ou priſoniers de guerre,
S'ilz vous diſent leur droict & leur neceſſité,
Vous les faictes ſortir hors de captiuité.

Vous n'oubliez iamais ceux qui vous font ſeruice.
Vous ne cerchez iamais faueur en la iuſtice.
Vous n'auez pas c'eſt heur ſeulement que de veoir
Croiſtre tous voz enfans en honneur & pouuoir,
Mais encor les enfans qui de voz enfans naiſſent,
En honneur et pouuoir vous voyez cõme ilz croiſſent.

Par tout où vous allez & de iour & de nuict,
La piëté, la foy, & la vertu vous ſuyt,
La chaſteté, l'honneur & l'alme temperance,
Ayans auecques vous touſiours leur demeurance.
Vous ne vous eſmouuez pour la felicité,

Ny ne vous eſtonnez pour vne aduerſité,
Et ſoit qu'un de voz fils en gardant vne place
Vaillemment reſiſtant tumbe en quelque diſgrace,
Et ſoit qu'il meure apres ſortant de ſa priſon,
Vous domptez la fortune auecques la raiſon.

Vous liſez volontiers, & pour voſtre lecture
Vous ne prenez iamais vne vaine eſcripture,
Ains touſiours vous prenez vn liure vertueux,
Afin de touſiours faire vn lire fructueux.
Vous n'aymez point vn homme en voſtre compagnie,
Qui parle mal d'autruy & qui le calomnie :
Et ſi vous n'aymez pas encore auecques vous
Vn affecté flateur, du bien d'autruy ialoux,
Qui de ſon doux babil veult vn chacun attraire,
Ayant touſiours le cueur à la bouche contraire.

Que diray dauantage ? on ne peut deſirer
Rien pour ſe faire grand, ou ſe faire admirer,
Qui ne ſoit tout en vous, en vous ſeule repoſe
Le comble & le miroir de toute belle choſe.
Si doncq' vous tenez tout, & ſi tout vous auez,
Et ſi tout le plus beau vous pouuez & ſcauez,
Sans que de rien qui ſoit vous ayez iamais faulte,
Dequoy puis i'eſtrener vne dame ſi haulte ?
Il ne faut point porter à Neptune des eaux,
Et ne fault à Corinthe admener des vaiſſeaux,
Si vous veux-ie donner : parquoy doncq' ie vous
donne.

Pour tout ce que ie puis, le cueur, & la perſonne,
L'eſprit, la main, la plume, & tout ce qu'elle ſcait,
Et tout ce qu'elle eſcript, & tout ce qu'elle faict,
Ie vous le donne tout, & l'humble obeiſſance
Pour vous ſeruir touſiours de toute ſa puyſſance.
Receuez doncq' ce don, & les Dieux imitez,
Qui regardent pluſtoſt aux humbles voluntez,
Qu'à la grandeur des dons, exhauceant la priere
D'vn pauure humilié, qui ne leur donne guiere,
Auſſi toſt que d'vn Roy ilz exhaulcent les vœuz,
Qui deſſus vn autel leur immole cent bœufz.

A ELLE MESMES

Luy preſentant les louënges du iardin d'Ennet.

ODE.

Ne me ſentant, Madame, eſtre aſſez bien appris
Pour chãter voz grãdeurs et voz diuins eſpritz,
Et auec voz vertus, voſtre royalle race,
Ie laiſſe pour vn autre vn labeur ſi diuin,
Et m'arreſte à chanter de voſtre beau iardin,
Pour gaigner quelque part en voſtre bonne grace :

Mais ayant peur encor n'eftre affez bien appris,
Pour fortir dignement de ceft œuure entrepris,
Ie n'ay faict que ce peu qu'ores ie vous prefente,
Ayant bien refolu de l'acheuer du tout,
Et d'en venir pour vous heureufement à bout,
Si cognoiftre ie puis que ce peu vous contente.

Aux ongles du lyon le lyon on cognoift,
Auecq l'efchantillon toute la piece on veoid,
Et pour bien peu d'ouurage vn ouurier fe defcœuure,
Voyez ce que i'apporte, & faictes iugement
» Qu'elle fera la fin par le commancement,
C'eft le commancement qui faict moytié de l'œuure.

Pour vous dorefnauant mes autelz fumeront,
De vous feule fans plus mes Mufes chanteront,
En vous feule fans plus ie prendray ma matiere,
Voyez donq ce fragment, & iugez quel il eft,
Et me faictes femblant tant foit peu qu'il vous plaift,
I'auray bien toft mis fin à l'œuure toute entière.

LES LOVENGES

DV IARDIN D'ENNET.

ODE.

MVSE fille du Roy des Dieux,
Qui de tes vers melodieux
Fais viure des Princes la gloire,
En vne eternelle memoire,
Accorde mon luth à ta voix,
Et faiz qu'enſemble à ceſte fois
Nous chantons ſi bien les louënges
De ce beau iardin, que le ſon
De noſtre nouuelle chanſon
S'entonne aux oreilles eſtranges.

C'eſt ce beau Iardin floriſſant,
Ce Iardin touſiours verdiſſant,
Que DIANE pour ſa plaiſance
Faict en ſon palais d'excellance,
Non ceſte Diane qui luiſt
Quand le iour faict place à la nuict,
Quoy que trois teſtes on luy donne,
Mais vne qui luyt icy mieux

Par ſa vertu, que dans les cieux
Cette la qu'enfanta Latone.

Ceſtecy d'vn œil plus conſtant,
En ſa lumiere perſiſtant,
Sans tant de fois l'an ſe refaire,
De iour & de nuict nous eclaire
Et ſans monſtrer ores en rond,
Ores en voute, ſon beau front,
Iamais eclipſe elle n'endure :
Auſſi le ſoleil ſi treſgrand
De qui ſes clartez elle prend,
Eſt vn miracle en la nature.

Quelque fois chantant le bon heur,
La gloire, les faictz & l'honneur,
Des Roys & des Ducz de ſa race,
Nous dirons ſa diuine grace,
Sa prudence auecq ſa bonté,
Son eſprit auecq ſa beauté,
Qui l'heur de noſtre ſiecle augmente :
Mais or' nous dirons ſeulement
Si bien du iardin l'ornement,
Que la maiſtreſſe en ſoit contente.

Touſiours Phebus à ſon reſueil,
Alors que d'vn pourpre vermeil
Le ſommet des montz il redore,

Redore ce iardin encore,
Quoy que l'architecte fcauant
Ne l'ayt faict affeoir au leuant:
Car tant les vertuz il admire
De la dame de ce iardin,
Qu'auffi toft qu'il fort au matin
Il ne faut iamais d'y reluyre.

Cettuy là qui l'a divifé
L'a de parterres compofé,
Où plufieurs armes il a mifes,
Et plufieurs chiffres & deuifes,
Le tout en herbe fi bien feint
Qu'on diroit prefque qu'il eft peinct,
Voyre peinct d'vne grace telle,
Que Titian, ny Iacopin,
Miquel l'Ange, ou celluy d'Vrbin
Ne l'euffent fceu peindre plus belle.

Ici veoid on vn grand croiffant,
De peu à peu fe rempliffant,
Et là eft en mefme apparance
L'efcuffon des armes de France,
Qui royalement coronné
Eft d'vn bel ordre enuironné,
Et là fe veoid encor la lettre,
La lettre premiere du nom
Du grand HENRY dont le renom
Iufqu'au bout du monde penetre.

Auprez de ce grand efcuſſon,
On veoid en pareille façon
Celluy de ceſte Royne grande,
Qui deſſus la France commande,
Où d'vn coſté ſont my partiz
Les trois fleurons des royaux lis,
De l'autre coſté ſe teſmoigne,
Comme de Florence elle vient,
Comme Lauragois elle tient,
Et qu'elle eſt du ſang de Boulongne.

Comme les deux grandes clartez
Des deux aſtres au ciel plantez,
A tout ce que faict la Nature
Donnent lumiere & nourriture:
On ne veoid rien au ciel plus beau
Que l'vn & que l'autre flambeau,
Auſſi n'eſt il rien de ſemblable,
Et Dieu qui fiſt leurs beaux rayons,
Les feiſt afin que nous voyons
Son pouuoir plus eſmerueillable.

Ainſi les diuines ſplendeurs
De ces deux Royales grandeurs,
Donnent à noſtre France entiere
Sa nourriture & ſa lumiere,
Leurs vertus ſeruent d'ornement
A tout le monde entierement,
Auſſi rien n'eſt qui leur reſſemble,

Et Dieu gectant ça bas ses yeux
Fit lors la terre égale aux cieux,
Quand il les mist tous deux ensemble.

A costé gauche on veoid dressé
Vn lozenge bien compassé,
Où en l'vne des moytiez sortent
Les croix que ceux de Brezé portent,
Et en l'autre on veoid des Bezans,
Des fleurs de lis, & des croissans,
Et vn chef endenté encore,
Qui sont les armes de Poytiers,
De Coultron, & des Sainct valiers,
Dont nostre Princesse s'honore.

« Le naturel de l'homme tient
« Tousiours du lieu duquel il vient :
Ces Bezans sont en forme ronde,
Et rond est le ciel & le monde,
Les fleurs de liz viennent des Dieux,
Ces croissans sont grauez aux cieux,
Et ces poinctes qu'on veoid descendre
Du long de ce chef nompareil,
Semblent les raiz que le soleil
En esté sur nous faict espandre.

Ses couleurs sont de blanc & noir,
Par ces couleurs nous faisant veoir
La lune blanche en la nuict noire,

Et c'eſt pourquoy nous deuons croire,
Auecques ſon nom qui eſt tel
Qu'il eſt de ſoy meſme immortel,
Qu'elle eſt dame toute diuine,
Et qu'en ſes armes & ſon nom,
Et ſes couleurs & ſon renom,
Des Roys et des Dieux elle eſt digne.

Sur ce lozange ainſi traſſé,
Qu'vn beau cordon entrelaſſé
Faict à pluſieurs nœudz enuironne,
Eſt vne ducale coronne,
Semée de petites fleurs,
Toutes de diuerſes couleurs,
Si qu'à les veoir de ceſte ſorte,
On diroit que ce ſont rubiz,
Grenatz, eſmerauldes, ſaphiz
Et perles que d'Inde on apporte.

Non loing de là ſur vn tombeau,
Faict d'vn artifice nouueau,
Vn feu deuers le ciel ſe gecte,
D'où ſort vne belle ſagette,
Ayant d'vn & d'autre coſté
Vn rameau de palme planté,
Couuert d'vne coronne belle,
Et ceinct d'vn long rouleau qui dict,
En ce qu'on y trouue d'eſcrit,
ELLE VIT SEVLEMENT EN ELLE.

Tout d'vn reng on trouue liez
Des rethz & des filetz pliez,
Et puys des trouſſes renuerſées,
Auec des fleches deſpecées,
Et des arcz ſans corde laiſſez,
Tous pareillement deſpecez,
Qui vaut pour elle autant à dire,
Ayant ſi bien attainct & pris
Tout ce qu'elle auoit entrepris,
QUE RIEN PLVS ELLE NE DESIRE.

A MADAME LA VICOMTESSE DE GORDON

MARGVERITE DE CARDAILLAC.

ODE.

VOVS avez l'eſprit plain d'une ardeur éternelle
Qui ſouſtient dedãs vous voz penſers haultemẽt,
Vous faictes voz diſcours touſiours profondement,
Et vous fondez touſiours en raiſon naturelle.

Vous eſtes de viſage & de perſonne belle,
Vous traictez voz enfans d'vn double traictement,

Dont l'vn ſe faict au corps, l'autre à l'entendement,
Traictement plus louäble en toute ame fidelle.
 Entretenant quelcun tresbien vous deuiſez,
Eſpaignol & Françoys & Tuſcan vous liſez,
Et ſi ſcauez tresbien les entendre & les lire.
 C'eſt ce qu'en peu de tẽps de vous hyer ie compris,
I'eſpere encor en brief auoir de voz eſcriz,
Pour comprendre le reſte & le vous ſçauoir dire.

LE POLYPHEME.

A MONSIEVR DV THYER

Conſeiller du Roy, Secretaire d'Eſtat & de ſes finances.

ODE.

Ny baulme tant ſoit il parfaict,
Ny ius d'herbe, eſcorce, ou racine,
Tant ſoit il diligemment faict
Auec tout l'art de Medecine,
Ne peuuent guerir le tourment
Qu'amour imprime dans vne ame,
Lors qu'il la bleſſe viuement
Par la beauté de quelque dame.

Les Mufes ont bien le pouuoir
D'ayder aux amantz miferables,
Mais chacun ne peult pas auoir
Les Mufes pour foy fauorables:
Auffi telles font ces neuf Seurs,
Que dans vne vile poitrine
Elles n'efpandent les douceurs
Iamais de leur flamme diuine.

Polypheme alors qu'il ardoit
D'vne amour non iamais domtée,
Et qu'a rien il ne fe gardoit
Fors qu'aux beautés de Galathée,
Polipheme en fes fons diuers,
Ce grand Cyclope Polypheme,
Sceuft bien ce que valent les vers
Au mal de celluy qui trop ayme.

Car il cherchoit d'auoir fouuent
Quelque plaifir en fa trifteffe,
Mais tout s'en alloit comme au vent
S'en va quelque fumée efpeffe,
Sans plus fon chant amenuyfoit
La douleur qu'il portoit en l'ame,
Et plus douce encor luy faifoit
Trouuer fon amoureufe flame.

Quantesfois fes beftes au foir
Sentant venir la nuict humide,

En leur eſtable a lon peu veoir
Sen retourner ſans nulle guyde,
Tandiz que pallement tranſi
Sans ſoin de ſes troupes ſaoulées,
Il trompoit ſa douleur ainſi
Sur le bord des ondes ſalées.

O Galathée, diſoit il,
Nymfe qui me meines la guerre,
Du rayon qui ſort ſi ſubtil
De ton œil luyſant comme verre,
Ton front eſt plus clair & plus beau
Qu'en Ianuier n'eſt belle la glace,
Et les œilletz du renouueau
Reſſemblent le teint de ta face.

Pourquoy dedaignes tu ſi fort
Mon amour, ma peine & ma vie,
Pourquoy me donnes tu la mort
Sans l'auoir ſi peu deſſeruie!
Tu es plus cruëlle cent fois
Qu'une ourſe ne le ſcauroit eſtre,
Et ſi ſembles quand ie te vois
L'aigneau qui ne vient que de naiſtre.

Quand le ſommeil loge dans moy,
La nuyct bruniſſant toutes choſes,
A doncques, Nymfe, maugré toy
Douce pres de moy tu repoſes:

Mais alors que le iour nous luit,
Te trouuant tu t'en fuis farouche,
Plus viſte qu'un cheureau ne fuit
D'vn vieil loup affamé la bouche.

Par ainſi le bien qui me vient
Eſt touſiours vne choſe vaine,
Et le mal qui touſiours me tient
Demeure vne choſe certaine:
Comme vn chetif qui ſommeillant,
Se trouue en fortune proſpere,
Et puis ſe trouue en s'eſueillant
Plus que iamais en ſa miſere.

Le iour, Nymfe, que ie te veiz
Auecq ta mere en ce riuage,
Ce fut lors qu'au cueur tu me miz
L'amour qui le tient en ſeruage.
Mais ie doys bien blaſmer le iour,
Et doy bien la place mauldire,
Où ie commençay cet amour,
Qui me liure tant de martire,

Car depuis on m'a touſiours veu
Plain de doubte & plain d'aſſeurance,
Tantoſt d'vn deſeſpoir repeu,
Et tantoſt repeu d'eſperance,
Ore deſpit, ore content,
Ore en vne, ore en autre ſorte,

Mais toufiours fidele & conftant
En l'amitié que ie te porte.

Peut eftre que tu fuys ainfi
Sans ceffe defpite & fauuage,
Pour ne veoir que fouz vn fourcy
Vn feul œil dedans mon vifage.
S'il eft vray, regarde comment
Le Soleil a Tethys fçait plaire,
Et fi n'a qu'vn œil feulement
Dequoy tout le monde il efclaire.

I'ai mille & mille autres taureaux
Qui paiffent emmy ces campaignes,
Et mille & mille autres troupeaux
Qui paiffent emmy ces montaignes.
De poulains encore à domter,
De bledz, de vins, d'huyle & de leine,
I'en ay tant, que de le conter
I'auroy trop de honte & de peine.

I'ay pour le froid, i'ay pour le chaut,
Toufiours ma demeure ordonnée,
Et de fruictz plus qu'il ne m'en faut
Toutes les faifons de l'année,
Et fi i'ay fi douce la voix,
Et la douceur tant allechante,
Qu'Echo ne dedaigne en ces boys
Refonner cela que ie chante.

I'ay cent fois dedans ces ruyſſeaux
Regardé quel eſt mon viſage,
Mais iamais les Nymfes des eaux
Ne deſdaignerent mon image.
Seule felonne tu t'en fuis,
Loin deuant mon ardente ſuyte,
Et d'autant que plus ie te ſuis
D'autant tu renforces ta fuyte.

Mais ſi c'eſt pour mes longs cheueux,
Que ie ſouffre tant de malaiſe,
Ie les couperay ſi tu veux,
Afin qu'apres mieux ie te plaiſe :
Deianire ne laiſſoit pas
Pour le poil heriſſé d'Hercule,
De le tenir entre ſes bras,
Eſtaignant le feu qui me bruſle.

I'appaſte deux fans tous les iours,
Rendant l'vn & l'autre facile,
Auecq vn pair de petitz ours,
Les plus beaux qui ſoyent en Sicile,
Comme bien toſt tu pourras veoir,
Pour autant que bien toſt i'eſpere
T'en faire vn don, pour t'eſmouuoir
D'auoir pitié de ma miſere.

Laiſſe doncq' tes eaux & ta mer,
Tant de tempeſte & tant d'orage,

Et fouffre que le dieu d'aymer
Te poigne pour moy le couraige,
Souz ces arbres tant odorans,
Loing du foupçon & de l'enuye,
Tous deux enfemble demourans
Menerons plus heureufe vie.

Icy tu verras mille prés,
Et mille argentines fonteines,
Mefmement mille antres fecretz
Pour cueillir le fruict de noz peines.
Aymeras tu doncq viure mieux
Parmy tant de fel et d'efcume,
Que d'vn fruict fi delicieux
Sauourer la douce amertume.

Si ie fcauoy fi bien nager
Qu'vn dauphin, aux ondes marines
I'iroy fans craindre nul danger,
Adorer tes beautez diuines,
Et fi tu tournois par dedain
Arriere ta face excellente,
Cent fois ie baiferay ta main
Au lieu de ta bouche odorante.

Au printems ie te donneroy
Des lys & des rofes plus belles,
En efté ie t'apporteroy
Vn plain paneret de groifelles,

L'automne ie t'iroy porter
Deux de noz moyſſines plus meures,
L'hyuer ie t'iroy preſenter
Vn cent de chaſtaignes meilleures.

Mais puis que mon aſtre malin
Ne veut que ce bon heur m'aduienne,
Vien ten à l'ombre de ce pin,
Adoucir la triſteſſe mienne,
Vien mon amour, vien mon treſor,
Que ie tiens plus cher que mes beſtes,
Et plus cher que mon œil encor,
Vien ten acomplir mes requeſtes.

Ore ſur ces tertres boſſus,
Ore dans ces baſſes valées,
Ore follaſtrant pardeſſus
Le bord des eaux plus reculées,
Tous deux égalément contens,
Menerons vne telle vie,
Que les Dieux de noz paſſetems
Auront poſſible quelque enuie.

Touſiours l'aſtre du chien felon
Ne tarit la ſource des fleuues,
Et touſiours le froid Aquilon
N'oſte aux foreſtz leurs robes neufues,
Touſiours le clair ſoleil auſſi
Ne dort au ſein de ſa nourrice,

Et toufiours tes fiertez ainfi
N'auront fur moy tant de malice.

Venus qui nafquit en tes flotz,
Venus l'amoureufe Déeffe,
Porte bien en fon cueur encloz
Le traict de l'Archer qui me bleffe:
Vien ten doncq, Nymfe, en ces paftiz,
Souz fes loix auecques moy viure,
Car moins que de fuyure Tethys,
Tu n'auras d'honneur de la fuyure.

Mais, Venus, qu'eft ce que ie veoy!
Que veoy ie fi pres de moy ore!
Ie voy ce femble auprés de moy
La rare beaulté que i'adore.
O Dieux quelz fantofmes nouueaux,
Cela que fi mal luy reffemble,
Ce font les verdiffans rameaux
Qui floriffent en ce beau tremble.

Hé qu'eft cecy! ie me deçoy
Sans ceffer en diuerfe guife,
Penfant que tout ce que ie veoy
Soit celle la qui me méprife,
Elle eft peut eftre ore bien loing,
Et de moy bien loing fe contente,
Sans auoir tant foit peu de foin
De l'amour qui tant me tourmente.

Le chef me deult de tant chanter,
Et mes piedz ſe laſſent encore
De touſiours dolent me porter,
Depuis le leuer de l'Aurore.
Ie ſens augmenter mon amour,
Et ſens empirer mon martire,
Attendant doncq le nouueau iour
Il vault mieux que ie me retire.

Voyla, DVTHIER, voyla comment
Ce grand Cyclope Polypheme,
Se complaignoit inceſſemment
Ore à s'amye, ore à ſoy meſme,
Et voyla quand il lamentoit
Allegeant ſa peine cuyſante,
Le ruſtique lay qu'il chantoit,
Qu'ore humblement ie te preſente.

Et bien que ce preſent ſi bas
D'vne baſſe Muſe te vienne,
Tu ne le dedaigneras pas
Encores qu'il ne te conuienne,
Car or' que de nuict & de iour
L'amour dans mon ame foiſonne,
Ie ne ſonne rien que d'amour,
Ny rien que d'amour ie ne donne.

SVR LA PRISE DE CALAYS

ODE.

Qvelle ſi belle nouuelle
Oy ie bruire en ce palais?
Quelle nouuelle ſi belle
Murmure lon de Calays?

Quelle nouuelle allegreſſe
Tient tout ce peuple ſurpris?
Quelle voix en ceſte preſſe
Crie que Calays eſt pris?

Ce Calays inexpugnable,
Ce vieil rampart des Angloys,
Qu'on diſoit tant imprenable,
Eſt il pris à ceſte fois?

Eſt il poſſible de croire
Qu'en ce temps iniurieux
Nous ayons eu la victoire
D'vn Calays ſi glorieux?

Vn Calays que l'on renforce
Depuis plus de deux cens ans,

S'eſt il peu prendre par force
En vn ſi petit de temts?

En vn ſi petit eſpace
A lon peu prendre le fort,
D'vne ſi guerriere place,
Les murailles & le port?

S'eſt il peu trouuer des ruzes,
Pour boucher & pour tarir
Ses mareſtz & ſes eſcluzes,
Afin de la conquerir?

Mon Dieu que ceſte merueille
Nous a de l'aiſe donné!
Plus ce bruit m'entre en l'oreille,
Plus i'en demeure eſtonné.

Mais d'où vient que ie me donne
Vn tel esbayſſement?
Plus ie veoy que ie m'eſtonne,
Moins i'en trouue d'argument.

Et plus mal ayſé ie treuue
Qu'on voye vn Calays domter,
Et plus, en fin, ie l'eſpreuue
Bien ayſé de ſurmonter.

Ne ſachant en fin comprendre

Comment il euſt ſceu durer,
Si du Roy qui la ſceu prendre
La force on veut meſurer.

Grande eſt certes l'entrepriſe
D'vne telle place auoir,
Mais du Roy qui l'a conquiſe
Plus grand eſt bien le pouuoir.

Du grand Roy qui la gaignée
D'vn bras ſi victorieux,
La fatale deſtinée
Veult que lon eſpere mieux.

Le Ciel qui ceſte conqueſte
Luy donne auecques tant d'heur,
Mille autres lauriers appreſte
A ſa Royale grandeur.

Et ia veoid on apparoiſtre
Son Croiſſant à double front,
Pour ne faire plus que croiſtre
Iuſqu'à tant qu'il ſoit tout rond.

Comme vn grand torrent qui noye,
Arrache, renuerſe & rompt
Tout ce quil trouue en la voye
Deſcendant de quelque mont:

Les campaignes il ſaccage
De ſon cours audacieux,
Et du bruict de ſon outrage
Il remplit l'air & les cieux.

Mais quand ceſte fiere audace
Par apres luy vient à cheoir,
Auecq ſa fierté ſe paſſe
Son dommageable pouuoir.

Si que ſa fureur haultaine
Pert ſon cours pernicieux,
Et on le paſſe en la plaine
A pied ſec, en mille lieux.

Ainſi fut Calays naguiere
Qui, ſuperbe qu'il eſtoit,
Penſoit d'vne audace fiere,
Qu'vn chacun le redoubtoit.

Il diſoit que comme vn liege
Le plomb iroit ſur les eaux,
Allors qu'on verroit le ſiege
Deuant ſes braues creneaux.

Et ainſi par tout le monde,
Où ſon nom bruyre on oyoit,
Feut ſur la terre ou ſur l'onde,
Vn chacun il effrayoit.

Mais ores que noſtre Prince,
Noſtre Roy l'honneur des Roys,
L'a reioinct à ſa prouince,
Le bridant deſſouz ſes loix.

Tout honteux la teſte il courbe,
Et les yeux de rage ardans,
Reçoit la guerriere tourbe
Des François qui vont dedans.

Si qu'en noz bandes ſi fortes
Il n'eſt ſi petit ſouldart,
Qui ne le poigne en cent ſortes
De quelque iuſte brocard.

Aprenez doncq Angleterre,
Aprenez doncques Anglois,
De mieux garder voſtre terre
De ceux du ſang des Valoys.

Car alors que vous vouluſtes
Calays deſſus eux gaigner,
Plus d'vnze moys vous y fuſtes,
Auant que de l'expugner.

Mais d'vne adreſſe plus forte
Sans craindre tous voz ſecours,
Noſtre Prince ores l'emporte
En moins de cinq ou ſix iours.

En moins que d'vne fepmaine
Ce Prince, ceft autre Mars,
Par les forces qu'il y meine
Y plante fes eftendars.

Comme quand le vent fe leue,
On veoid le frefle roufeau,
Baiffer fa tefte plus greue
Tout à coup au fond de l'eau.

Et comme aux champs qu'on moiffonne
On veoid le chaume allumé,
Si le vent à trauers donne,
Soubdain eftre confumé.

Ainfi fa tefte orgueilleufe
Baiffa Calays plein d'effroy,
Quand la force merueilleufe
Il veift de noftre grand Roy.

Et fa force acouftumée
Par tant d'ans fe renforçeant,
Soubdain on veid confumée,
Deuant ce Prince puiffant.

Qui dans leur antique place
Ses Liz faict ores femer,
Et les Lyepardz en chaffe,
Loing loing par delà la mer.

Voulant que l'Anglois en ſorte,
Deſarmé de teſte & flanc,
Sans qu'autre choſe il emporte
Qu'en ſa main vn baſton blanc.

O inſigne duc de Guiſe,
Qui ſi bien deffendis Metz,
Metz, & ceſte autre entrepriſe,
Te feront viure à iamais.

Mille Athenes, mille Rommes,
Ont en toy bel argument,
Pour te faire entre les hommes
Durer éternellement.

Cent mil hommes à ta face
Ceſar miſt pour Metz auoir,
Lors qu'abbaiſſant ſon audace
Tu le miz en deſeſpoir.

Mais ores de moins de forces,
Saige & vaillant conducteur,
Maugré luy Calays tu forces,
Compaignon d'vn plus grand heur.

Ayant ta vertu louable
Borné par ces deux endroitz,
D'vne borne perdurable
Le dommaine de noz Roys.

Va doncq' tes denrées vendre,
Va donc ailleurs les troquer,
Il te fault ailleurs qu'en Flandre,
Efpaigne, les trafiquer.

Et vous Flandre & Angleterre,
L'Efpaigne il vous fault lafcher,
Car le paffage on vous ferre
Par où vous l'allez chercher.

Vous penfiez pour la victoire
Qui vous vint à Sainct Quentin,
Qu'au naiftre de voftre gloire
La noftre deuft prendre fin.

Mais tu te trompois Efpaigne,
Flandre & Angleterre auffi,
L'heur qui mon Prince accompaigne
Ne perira pas ainfi.

Ains croiftra dez l'Hyperbore,
Iufqu'au More plus ardent,
Et des le lict de l'Aurore
Iufqu'au plus bas occident.

Dieu ce mal voulut permettre,
Non pour le veoir abbatu,
Mais afin de mieux cognoiftre
Sa magnanime vertu.

Dont il a veu la conſtance
Telle en ſon aduerſité,
Qu'il veoid ores ſa prudence,
En ceſte felicité.

A BERENGVIER PORTAL

Treſorier de France.

ODE.

Avant que mon liure achever,
Ie veux qu'on y puyſſe trouer
Portal deſcript en quelque page,
Afin que le ſiecle ſuyuant
De ce que ie l'ay veu viuant
Reçoyue quelque teſmoignage.

Mais que diray-ie, dis le moy?
Dy moy que ie diray de toy?
Enſeigne moy que doy ie dire,
Dy moy, ie te pry' rondement
Où ie doy prendre l'argument
Pour plus dignement te deſcrire.

Mais non, car ie viens de penſer
Ou ie doys cela commencer
Que dire de toy ie propoſe,
Penſé ie l'ay, & l'eſcriray,
Et en l'eſcriuant ne diray,
Mon Portal, qu'vne ſeule choſe.

Ie ne veux dire qu'vn ſeul poinct,
Qui toutesfois ne ſera point
Que d'vne importance notable,
Car il va iuſqu'à ton honneur,
Qui ioinct auecques ton bon heur
N'eſt qu'à ce ſeul poinct redeuable.

Es tu point quelque peu doubteux?
Es tu pas grandement honteux
De ce qu'il fault que ie te dye?
Auras tu bien pour m'eſcouter
Sans rougir & ſans t'irriter,
L'ame & la face aſſez hardie?

Celuy que celebrer on veult,
Et qu'on louë tant que lon peult,
S'il eſt preſent, il s'en offenſe:
Et s'offenſe encores celuy,
Qui oyt regecter deſſus luy
Quelque reproche en ſa preſence.

Mais ce que ie diray, Portal,

Tu ne receuras point à mal,
Ains le prendras comme il faut prendre
Ce qui vient d'vn fidele amy,
Qui ne dict iamais à demy
Tout ce qu'vn amy doit entendre.

Ce que te dire ie pretens
Ne ſe dict gueres en ce temps
A nulle perſonne qui viue,
Auſſi c'eſt vn ſi treſgrand cas,
Que pluſieurs nous ne voyons pas
Dignes que lon le leur eſcriue.

Or, Portal, pour plus ne te veoir
En travail d'eſprit, de ſcauoir
Ce que i'ay vouloir de t'eſcrire:
Portal, tu es homme de bien,
Homme de bien ne s'en fault rien,
Voylà ce que ie voulois dire.

Homme de bien certes es tu,
Qui aymes & ſuys la vertu,
Fuyant la fraude & la malice,
Car celluy ſeul eſt vertueux,
Lequel n'eſt point voluptueux,
Et lequel deteſte le vice.

A GVILLAVME BLANCHY.

ODE.

Ie ne conuoite point les trefors plantureux
Des Perfes, ny ceux la des Arabes heureux,
Ét fi ne cherche point les pierres qu'on va querre
Bien loin en la mer rouge & par mer & par terre.
Auffi ie ne demande pas
Les grans pompes, les grans eftatz
Du monde, & les grandes maiftrifes :
I'ay, l'efprit qui point ne fe paift,
Et qui point encor ne fe plaift
De telles vaines conuoitifes.

Ny le ciel, ny le fort fouz lefquelz ie fuis né,
Vn feul de tous ces biens ne m'ont point deftiné,
Et ne m'en donnent point, mais point ie ne m'eftonne,
Et ne me plains du fort de ce qu'il ne m'en donne.
Ie cerche fans plus de cognoiftre
Quel ie fuis, & quel ie doys eftre,
Et cerche en ce faifant le bien,
Le bien à qui tout autre cede,
Et qui iamais ne fe poffede
Par ceux la qui ne valent rien.

Ce bien duquel ie parle & que ie cerche tant,
Et que tout bon eſprit doit aller ſouhaitant,
C'eſt le ſouuerain bien, & la vertu s'apelle,
Vertu iamais vaincue & touſiours eternelle.
C'eſt elle ſeulement qui faict,
Que l'homme eſt homme tout parfaict,
C'eſt celle encor qui l'achemine,
Le faiſant compaignon des Dieux,
Et le guidant là haut aux cieux,
Lieu premier de ſon origine.

C'eſt pourquoy ie la cerche, & c'eſt encor com̃ent
En cerchant la vertu, ie cerche enſemblement
Des amys vertueux, comme toy qui embraſſes
Vn infiny treſor de vertus & de graces.
C'eſt vn cas commun que de veoir
Vn homme riche, pour auoir
Beaucoup de biens de la fortune:
Mais de veoir vn homme veſtu,
Et riche des biens de vertu,
Ce n'eſt vne choſe commune.

Ie t'ay cherché long tems & t'ay en fin trouué,
En te trouuant, Blanchi, i'ay en fin eſprouué
Qu'entre les grans treſors il n'en eſt ce me ſemble
Tel qu'vn treſor d'amys qui par vertu s'aſſemble.
Ia la Nature nous a mys
Au chemin d'eſtre faictz amys,
Faiſant noz corps d'vne meſure:

Que pleuſt aux Dieux que l'eſprit mien
Fuſt auſſi bien ſemblable au tien,
Que ſemblable eſt noſtre ſtature.

Il ne tiendra qu'à toy que pareilz tout ainſi
Que nous ſommes de corps, nous le ſoyons auſſi
De cueur & de vouloir, ſans que noſtre alliance
Tombe iamais au lac d'vne ingrate oubliance:
Deſia noſtre cueur eſt egal
En l'endroict de ton Cardinal,
Car ſi ſa grand vertu i'honnore,
Tu l'honnores ainſi que moy,
Et ſi ſon loz eſt dict par toy,
Par moy il ſera dict encore.

Iamais vn bon eſprit des amytiez ne quiert,
Que par les voluptez & preſentz on acquiert:
Pour autant que touſiours elles ſont peu durables,
Et ſont touſiours des fins qui ſont trop miſerables.
Car tant que les preſentz ſe baillent,
Et que les voluptez ne faillent,
L'amytié iamais ne perit,
Mais dez que les preſens periſſent,
Et que les voluptez tariſſent,
L'amytié ſoubdain ſe tarit.

Les amis comme on dict ce ſont images d'or:
Et pour cela iadis & Pollux & Caſtor,
Et Pylade & Oreſte, & Hercule & Theſée,

D'vn amour reciproque eurent l'ame embrafée.
De ceux cy l'vn iadis fuſt tel,
Qu'il partit ſon eſtre immortel
Pour eſtre a l'amy fauorable:
Et l'autre encore ayma ſi fort,
Qu'il s'offrit à ſouffrir la mort
Pour ſauver ſon amy coulpable.

Il faut bannir bien loing ces froides amytiez,
Tous ces offres ſi promptz, & ces vaines moytiez,
Dont on pipe & deguiſe, & dont on veult attraire,
Ayant touſiours le cueur à la bouche contraire.
Le vray debuoir ce m'eſt aduis
De ceux qui ſe diſent amis,
C'eſt d'auoir vne ame commune
Se conſeiller, ſe conforter,
Se ſecourir, ſe ſupporter,
En l'vne & en l'autre fortune.

Ie iure par les Dieux & par les elemens,
Ie iure par les cieux & par leurs mouuemens,
Apellant à teſmoings l'vne & l'autre Thalye,
Les verdz lauriers de Cyrrhe & l'eau de Caſtalie,
Que tant que viuant ie ſeray
Blanchi, ie te reuereray
De pure volunté non fainĉte,
Sans iamais enfraindre les loix,
En quelque fortune où tu ſois,
De noſtre amytie ſi treſſainĉte.

La doncq ouure ta main & la mienne reçoy,
Laquelle en te donnant ie te donne ma foy,
Et pour rendre à iamais cefte foy perdurable,
Redonne moy la tienne & me faiz le femblable.
L'ardeur de quoy nous nous aymons,
Naift de ce que nous eftimons,
Afcauoir de la vertu haulte:
La vertu ne fcauroit mourir,
N'ayons doncq peur de veoir perir
L'amytie que par noftre faulte.

A PIERRE GILBERT THOLOSAN.

ODE.

QVAND iamais ie n'euffe fçeu veoir
Les beaux vers qu'au luth tu compaffes,
Pourueu que i'euffe peu fçauoir
Le bon heur de tes autres graces,
I'euffe toufiours tenu bien cher
D'accorder ma lyre d'iuoire,
Pour deffus fes cordes toucher
L'vn des merites de ta gloire.

Celuy qui tafche à conquefter

Entre les doctes quelque eftime,
Par trop importun emprunter
De l'vn & l'autre quelque ryme,
S'enfle orgueilleux du vain honneur
Qu'il reçoit de l'œuure non fienne,
Attendant que tout ce bon heur
En vitupere luy reuienne.

Et foit loing chaffé d'entre nous,
Non toy, à qui les neuf Pucelles
Ont faict prefent d'vn luc fi doux,
Pour dire des chofes fi belles,
Et qui d'aucun vers eftranger
L'honneur faulcement ne fouhaites,
Pouuant autrement te renger
Dans le reng des meilleurs poëtes.

Le Soleil ne veid onq' des cieux
Icy bas chofe qu'il dedaigne,
Si fort que l'homme vicieux
Que l'ingratitude accompaigne:
Sifyphe en fon affliction
Trop ingrat fes fautes aduouë,
Et le miferable Ixion
L'efprouue encor deffus fa rouë.

Et c'eft pourquoy ces petitz vers,
Pour ne cheoir en femblable crime,
Ie contr'echange aux traictz diuers

De ta docte & coulante ryme,
T'aſſeurant que l'eſtroicte foy
De noſtre amitié commencée,
Ne ſera non plus que de toy
De par moy iamais offenſée.

CONTRE AVCVNS MALVEVILLANS

D'vn ſien grand amy.

ODE.

Si ceux qui voſtre hõneur ſouſtiennent en tous lieux
Sont ores offenſez, Muſes filles des Dieux,
Ne doy ie pas pour vous ſouſtenir leur querelle,
Comme ilz ont ſouſtenu voſtre gloire immortelle.
La doncq' vengeons le tort que lon faict à celluy
Que i'ayme plus que moy, qui m'ayme plus que luy,
Et qui de ſon ieune age au coupeau de Parnaſe
Vous fiſtes à longs traictz boire aux eaux de Pegaſe,
Mais fuyez, doctes Seurs, & me laiſſez icy
De la vengence auoir la peine & le foucy:
Car voſtre tendre cueur ſi vous m'eſcoutez dire
Vous feroit trop de mal en vomiſſant mon ire.

Sus ſus doncques mes vers, ſus doncques commençons,
Et filant noz propos, vne corde tiſſons
Pour en pendre quelcun, comme iadis l'Iämbe
D'Archiloc pendre feit le malheureux Lycambe.

L'amour & la vertu, l'honneur & la pitié
Sont conuertis en hayne, en vice, & mauuaiſtié,
Et maintenant, helas ! la damnable malice
Pourſuit impuniment l'equitable Iuſtice.
Vous le ſçavez, malins, qui d'vn iniuſte effort
Contre vn pauure innocent machinez vn grand tort.
Et quoy n'auous poinct peur dites race maudite,
Que le Roy Iupiter contre vous ſe deſpite,
Et que d'vn fouldre aigu ſur voz teſtes getté,
Il puniſſe bien toſt voſtre meſchanceté ?
Ie voy deia le ciel qui s'obſcurcit la face,
Ie le voy courroucé qui voz faultes menace,
Et de pluye & de greſle & de ventz fierement
Preſage voz deſſeins eſtre faictz vainement.
Deſia mes vers ſur vous ont quelque ſeigneurie,
Et deſia ie vous voy ſuyuiz d'vne Furie,
Qui d'vn fouet retors de ſerpens furieux
Bourrelle ſans repoz voz bouches & voz yeux.
Ie voy d'vn noir venin ia voz gorges mouillées,
Ie voy de ſang infaict voz poytrines ſouillées,
Ie voy dix mille ſoins & dix mille remordz
Vous livrer des tormentz pires que mille mortz.
Tous voz lictz deſormais ſeront ſemez d'eſpines,

Et auecq' voz defirs voz cautelles malignes
Retourneront fur vous, pour vous donner l'ennuy
Dequoy mefchantement vous pourfuyuiez autruy :
» Car les Dieux en tout tems vengent la iufte offenfe,
» Et s'ilz ont retardé quelque fois la vengence,
» Ilz la font à la fin tellement en courroux,
» Que l'exemple en demeure à iamais entre nous.

Ie ne fçaurois penfer qu'vne femme benigne
Vous ayt peu conceuoir dans fa douce poytrine :
Car voftre naturel ennemy de douceur,
Et vos traiftres defirs, me font maintenant feur,
Que quelque ourfe cruëlle enfle de felonnye
Vous enfanta iadis aux rochers d'Hyrcanye.
Vous ne vous peuftes oncq, malheureux, que de fiel,
Vous ne dreffaftes oncq voz yeux deuers le ciel,
Mais toufiours embourbez dans quelque fale ordure,
Vous faictes voz effetz telz que voftre nature.
Voyci la fage vierge ententiue à mes vœuz,
Qui vient de fa Gorgonne efpreindre les cheueux,
Et de l'infection qui par terre s'efcoule,
Pour voftre vray repas voftre gorge elle faoule,
Ie voy ia fes dragons qu'elle tient par la main,
Afin de tourmenter voftre cueur inhumain,
Ie les vois acharnez deffus vous ce me femble,
Ie les voy mutinés s'entrecombatre enfemble,
A qui fera premier à defchirer ce cueur,
Que vous auez fi plain de rage & de ranqueur.

Le mal que ſent Syſiphe, Ixion, ou Tantale
Pour ſon meſchant forfaict en la troupe infernale,
N'aproche point du mal qui vous eſt appreſté,
Pour punir iuſtement voſtre inhumanité.
Et qu'il ne ſoit ainſi, voſtre âme eſt ia ſayſie
Du tourment eternel de telle ialouſie,
Que ie ne ſcay, peruers, ſi ceux la des enfers
Ont de ſi griefz tourmentz pour leurs crimes ſouf-
fertz.
Mais c'eſt le moindre encor du tourment de voz
ames :
Car ceux la d'entre vous qui plus aymés voz femmes,
Verrés deuant vos yeux ſur voſtre front aſſeoir
Les branches de malheur qu'on porte ſans les veoir.
Et quand doreſnauant vous attendrés à table
Voz repas en repos, vne horreur effroyable,
D'vn eſtocq affillé ſur voz teſtes pendra,
Qui touſiours voſtre vie en ſuſpens vous tiendra,
Puis quand des preſentz metz dont le gouſt nous
cõuie,
Vous cuyderez menger & paſſer voſtre enuie,
Trois Harpyes ſoubdain du bec vous volleront
Voz morceaux, & pour vous touſiours ſe ſoulleront.
Ainſi de vous ſubgectz à telle deſtinée
Qu'elles tindrent ſubgect le malheureux Phynée
Elles rauiront tout & lairront le lieu plain
D'vne grand' puanteur & vous d'vne grand' fain
Qui deuiendra touſiours & plus grande & plus forte,
Iuſqu'à tant qu'il ſuruienne vn tourment d'autre sorte

Pour vous defaffamer, & lors vous mengerez
Encores quelque fois, & feruiz vous ferez
Du plat mefme & des metz dequoy l'enuie blefme
En fon obfcur manoir fe repaift elle mefme.
Et fi quand ces viures vous aurez acheuez
Quelque peu d'apetit encore vous vous trouuez,
Defireux de goufter de quelque autre viande
On vous la donnera encore plus friande.
Car ayant rempli d'eau voftre efthomac profond,
Vne Vipere en vie on rura dans le fond,
Qui s'enflant dans cefte eau d'vne defpiteufe ire,
En vous rechatouillant vous pourra faire rire.

Puis quand la noire nuict viendra chaffer le iour,
Vous trouuerez, mutins, à chafque carrefour
Vne Hecate à trois chefz, qui d'vne voix horrible
Vous mettra dedans l'ame vne crainte terrible,
De forte que fentant fa froideur au dedans,
Fremiffant des genoux, & craquetant des dentz,
Les cheueux heriffez, & le vifage blefme,
Vous vous en refuyrez d'vne frayeur extréme,
Et courant roidement vn tel fault tumberez
Que la moytié du teft vous vous en cafferez:
Puis eftant releuez, & fuyant de plus belle
Ferez de voftre fang vne trace nouuelle,
Et ne trouuerez chofe au deuant de voz piedz,
Qu'eftre vous ne penfez cela que vous fuyez:
Cõme vn troupeau de fans quãd ilz ont veu leur
mere

Occife entre les dentz d'vne fiere Panthere,
Qui ne trouuent aux boys, arbre, tronc, ny buyffon
Qui foubdain ne leur donne vne horrible friffon,
De forte qu'il leur femble à tous coups que la befte
Ait defia mis fa dent fur leur craintiue tefte.

Mais c'eft le moindre effroy que vous pourrez
auoir :
Car l'ombre de vous mefme en venant à la veoir
Vous en donnera tant, que plus froidz que du marbre,
Vous vous irez tapir fouz les branches d'vn arbre,
Afin d'euiter mieux à vous veoir de rechef:
Et foubdain vous orrez gronder fur voftre chef
Vn tonnerre des cieux , & tumber bas vn fouldre
Qui fans vous offenfer brifera l'arbre en pouldre,
De forte que tremblans plus que iamais de peur,
Vous vous en refuyrez, traiftres de mefchant cueur,
Sous un tombeau de mort en quelque cimitiere
Penfans plus feurement paffer la nuict entiere.
Mais vous ne vous ferez fi toft mis en ce creux,
Qu'un fantofme veftu d'vn linceul tout terreux
Monftrant au lieu des yeux vne grande ouuerture,
Et s'efleuant, hideux hors de fa fepulture
Vous en fera fortir, auecq plus de terreur,
Que vous n'aurez oncq eu de martire & d'horreur.

Enfin vous paruiendrez chacun en fa demeure,
Et vaincuz de trauail vous gecterez dez l'heure
Sur voz litz attendans, où laffez de gemir

Apres mille ſouſpirs vous pourrez endormir.
Mais vous n'aurez ſi toſt cloz l'œil ſouz la paupiere,
Que vous eſprouuerez vne peine plus fiere,
Songeant qu'un grand dragon vous vueille deuorer,
Et que plus vous vouldrez le ſecours implorer
D'aucuns hom̃es loingtains, de peur qu'il vous affolle,
Et tant moins vous aurez de voix & de parolle,
Puis eſtans eſueillez & le iour euident,
Vous le paſſerez tout comme le precedent,
Et filerez ainſi le cours de voſtre vie,
A mille pauuretez iuſtement aſſervie,
Iuſqu'à tant que la Mort vous enuoyra là bas
Paiſtre voz meſchans cueurs d'vn plus meſchāt repas.

AV PETIT ENFANT DE SA DAME.

ODE.

De quel vers digne de ton heur
Pourray ie chanter ton honneur,
Margarin, l'enfant de Madame,
Qui te paiz en l'œillet vermeil
Qui croiſt en ſa bouche de baſme,
Lors que pour t'induyre au ſommeil
Te baiſant d'aiſe elle ſe paſme :

Ie ne tiens ton heur des plus grans,
Margarin, pource que tu prens
Ton nom d'vne grand Marguerite,
Ny pour la race dont tu fors,
Quelque honneur qui dans elle habite
Ny pour les biens & les trefors
Dont ie voy que ton pere herite.

Mais heureux ie te dy cent fois,
Pour auoir repofé neuf moys
Aux flancz d'vne dame fi belle,
Qui femble defcendre des cieux
Comme vne Pandore nouuelle,
Et qui d'vn feul traict de fes yeux
Faict languir cent hommes pour elle.

Et ne penfe point que les biens
Qui doyuent vn iour eftre tiens,
Ny que ton heur plus defirable,
Coulaft en toy quand tu nafquis
De ton afcendant fauorable,
Car l'heur & le bien t'eft acquis
Par l'heur de ta mere admirable.

Quel Arabe auffi tant heureux,
Ou quel Indois fi plantureux,
De plus beaux prefentz nous ameine
Que l'or de fon poil annellé,
Que l'ambre gris de fon haleine,

Et que de ſon front eſtoilé
Les petitz arcz de noir hebene?

Nulle mer deux couraulx plus beaux
Ne cache au profond de ſes eaux
Que ceux de ſa bouche vermeille,
Ny nul gay printemps ne nous peint
En may, vne roze pareille,
A celle qui croit en ſon teinct
Plaine d'honneur & de merueille.

Du ſoleil l'ardente chaleur
Des œilletz fleſtriſt la couleur,
Et la bize quand l'hyuer dure
Seche les plaines & les boys:
Mais ny le chault ny la froidure
Par les chaultz ou froidureux moys,
A ſon teint ne peult faire iniure.

En tout temps, petit Margarin,
Le maſtic, & le romarin,
La lauande & la mariolaine,
Croiſſent de ſa bouche à l'entour,
Bouche de roſes toute plaine,
Et en tout temps l'enfant Amour
Armé de ſon arc s'y promeine.

Auſſi cettuy-la ne ſçait point
Comment ce petit Dieu nous poinct

D'vn traict plain d'aise & de martire,
Qui ne l'oit doucement parler,
Qui ne la veoid doucement rire,
Et ne la veoid par fois baller,
Ou ne l'oit quand elle souspire.

N'es tu doncq heureux de pouuoir
Quand tu veulx à ton aise veoir
Ce poil qui l'or mesme efface,
Ces yeux, deux celestes brandons,
Ces liz qui croissent en sa face,
Et ces beaux petitz Cupidons
Qui volent en sa bonne grace.

Voyla seulement ce qui faict,
Margarin, ton heur si parfaict,
Mais qui faict agrandir ta gloire:
C'est que tu prens le iour cent fois
Ces tetins qui semblent d'iuoyre,
Et les retastant de tes doigtz
Mignard leur demandes à boire.

Le nectar que l'on boit aux cieux,
Ne fut oncq si delicieux
Que la liqueur qu'elle te donne,
Et croy qu'à bon droict Iupiter,
Iupiter le grand Dieu qui tonne,
Lairroit pour en venir taster
Son sçeptre & sa grande couronne.

Garde doncq' bien, petit enfant,
Enfant de mon heur triumphant,
D'offenser ſa blanche poytrine,
De tes ongles par marriſſon,
Ou de ta genſiue pourprine,
Meſmes or' petit enfançon
Qu'elle eſt encore en ſa geſine.

Mais heureux va touſiours croiſſant,
Et quand ton printemps floriſſant
Viendra coutonner ton viſage,
D'vn petit poil d'or foleton,
Ne ſois, Margarin, ſi peu ſage
Qu'importun comme vn Phaëton,
Cerches toy meſmes ton dommage.

Ains t'acheminant à bon train,
Laiſſe touſiours guider le frain
De tes chaultz deſirs à ta mere,
Et ne ſois ſi fort effrené
Que celluy qui du libre Pere
Fut à ſa requeſte eſtrené
De tant d'or à ſon vitupere.

Et ſi i'ay de toy merité
Pour auoir ta gloire chanté,
Margarin, quelque recompenſe,
Ie te pry, mignon, donne luy,
Donne luy bien toſt cognoiſſance

De la langueur, & de l'ennuy
Que ie ſens ore en ſon abſence.

Et faiz, Margarin, ſi tu peulx
Qu'elle reçoiue encor les vœuz
Qu'humblement deuot ie luy dreſſe,
Et que l'aigreur de mon tourment
Elle change en douce allegreſſe,
Permetant que plus librement
Ie luy deſcouure ma deſtreſſe.

Qu'ainſi puiſſes tu plus heureux
Deuenir vn iour amoureux
De quelque dame auſſi diuine,
Et par vn ſemblable moyen
La trouuer plus douce & benigne
Pour en fin obtenir le bien
Qu'apprend l'amoureuſe Cyprine.

L'HYMNE DE BACCHVS.

A PIERRE RONSARD

Vandosmois.

ORES qu'en ce bãquet nous faiſons, chere troupe,
Courir de main en main cette vineuſe coupe,
Chantons pour acomplir ce myſtere diuin,
Quelque bel hymne au Dieu des coupes et du vin,
Afin qu'en ſes feſtins touſiours il nous rapelle.

O guerrier excellent, nay de race immortelle,
De qui les ſainctz autelz, la victoire & le nom,
Eſtans deſia preueuz, deſpiterent Iunon,
Tant qu'elle fiſt mourir par ſa caulte fineſſe,
D'vne trop dure mort ta mere en ſa groſſeſſe.
Le monde cogneuſt bien ce iour la que les Dieux
Vouloient faire deſcendre vn miracle des cieux:
Car Iupiter armé de fouldre & de tonnerre
(Ne pouuant autrement) deſcendit ſur la terre,
Et pleurant de regret vint ta mere acoller,
Et l'acollant luy vint ſa poytrine bruller.
A l'heure tu ſortis du ventre de ta mere
Tout noircy de fumée, & Iupiter ton pere
Pour acomplir le temps propre à l'enfantement,

Te cacha dans ſa cuyſſe auſſi ſoubdainement:
Et t'y tint ſi long temps, que la lune cornuë
Eſtoit preſque dix fois deuers nous reuenuë,
Auant que tout formé tu ſortiſſes au iour,
Veoir la clarté qui luyt en ce commun ſeiour.

Ainſi né par deux fois on te mit à nourrice,
Mais il faluſt bien toſt t'aller cacher à Nyſſe,
Car la fiere Iunon pour ſa rage guerir,
Te cerchoit en tous lieux pour te faire mourir.

Depuys, Pere ioyeux, croiſſant auecques l'age,
Te fiant orgueilleux en l'heur de ton lignaige,
Tu fiz ſentir au Perse, à l'Arabe, à l'Indois,
Au Bactre, & à l'Hircain, cela que tu pouuois.
Mais tes braues honneurs, tes forces & ta gloire,
N'euſſent point parанné de ton nom la memoire:
Et l'homme encor à peine euſt allumé des feuz
Sur tes ſacrez aultelz, decorés de ſes vœuz,
Ny ton vieillard Sylene, & tes folles Menades,
N'euſſent accompaigné tes vineuſes Thyades,
Et n'euſſent point chanté tous enſemble à la fois
Ta grandeur & ton nom d'vne ſi belle voix,
Ainçois t'euſſent laiſſé vaincu de ta victoire,
Si tu n'euſſes appris le premier à bien boire,
Et n'euſſes deſcouuert le premier ce beau fruict,
Qui faict le iour obſcur & luyſante la nuict,
Et pour cela ie croy ſi par bonne fortune
Tu fuſſes arriué quand Pallas, & Neptune,

Eſtoient en different d'Athenes baptiſer,
Qu'elle euſt voulu ſon nom du tien fauoriſer:
Si fort en le nommant les eſpritz il recrée,
Et ſi fort aux mortelz voire aux Dieux il agrée.

Mais qui feroit celuy qui pourroit dignement
Celebrer le bon vin, la vigne & le ferment,
Leur beaulté, leur honneur, leurs vertus infinies,
Et l'heur qui vient par eulx en toutes compaignies?
Sans la liqueur du vin, cette ſaincte liqueur,
L'homme cent fois le iour defauldroit de ſon cueur.
La nature reçoit du vin toute ſa force.
Le vin eſt aux eſpritz vne ſubtile amorce,
Qui les éleue au ciel ardemment éperduz
Pour faire des diſcours non iamais entenduz.

Quand le fleuue coulant eſt bridé de la glace,
Et que le champ demeure orphelin de ſa grace,
Et les boys d'alentour ſont des ventz abatuz,
Qui faict aller ioyeux par les champs deueſtuz,
Et qui deſaigrit plus du voyager la peine,
Que le bon vin qu'il porte en ſa bouteille pleine?
Puys quand l'aronde vient annonçer le printems,
Quel autre doux plaiſir faict noz cueurs plus contens,
Qu'eſtre au bord d'un ruyſſeau, & couchés plat à terre
Couronner d'vn bon vin ou la taſſe, ou le verre,
Et boyre l'vn à l'autre, aualant & le vin
Et tout ce que lon a de peine & de chagrin?

» Ceres ayme le vin, & Venus eſt glacée
» Si la liqueur du vin n'enflamme ſa penſée.
Et lors que l'auantchien eſchauſe noſtre iour,
Et qu'on n'oſe ſortir du familier ſeiour,
De peur que trop au vif le viſage il nous touche,
Quel plaiſir reçoit-on de s'arrozer la bouche
Auecq quelque bon vin meſlé parmy de l'eau,
Pour ſe deſalterant n'alterer le cerveau?

Et quand l'Autonne arriue, & qu'on veoid ſur la treille,
L'eſclat delicieux d'vne grappe vermeille,
Quel eſclat de rubis tant fuſt il de valeur,
Vouldroit en égaller à ſa belle couleur?

Quand le petit enfant, en ſa tendre ieuneſſe,
Sent dedans ſes eſpritz quelque lente foibleſſe
On le faict reuenir par le vin ſeulement.
Le vin ſert à l'enfant & de nourriſſement,
Et d'vn ſouſtien encor, qui les membres conforte,
Et qui croit la chaleur en ſon ame peu forte.
Auſſi quand l'homme arriue en ſon eage parfaict,
Il ne faict ſans le vin iamais vn bon effect,
Et ſeul le vin luy ſert de ſouſtien, & defenſe.
Et quand l'homme vieillard à radoter commence,
Et qu'il veoid ia la mort de pres le talonner
Que peult on que du vin pour confort luy donner?
La ſeule odeur du vin de la tombe le tire,
Et faict que decrepit il ayme encor à rire.

Bref en toutes ſaiſons il nourrit noſtre corps,
Il tient en paix dans nous les diſcordans acordz,
Il chaſſe noſtre crainte, & croiſt noſtre courage,
Il chaſſe la pareſſe, & fait bien dauantage,
Car d'vne ſaincte force il fait veoir à noz yeux
Les poles, les cerceaux, & les Aſtres des cieux,
Il faict veoir de Phebus la flambante carriere,
Il faict veoir de Phébé l'inconſtante lumiere,
Les douleurs d'Orion, l'extréme ardeur du chien,
Et les deux plains tonneaux & de mal & de bien.
Il nous conduict aux montz où les Muſes habitent,
Et où mille beaux vers par cueur elles recitent,
Il nous faict caroller avecq elles au ſon
Ou du luth de leur Frere, ou de quelque chanſon.

O vieil harpeur Gregeois! que ſept villes ap-prouuẽt
Pour leur cher nourriſſon, tant grand elles te trouuent,
Tu ſçaiz que vault le vin, car il t'acompagnoit,
Et ta carte & tes vers bien ſouuent il teignoit,
Quand tu faiſois rougir les vndes de Scamandre,
Du ſang des filz de Troye ains quelle fut en cendre,
Et quand rompant de nuict la beſoigne du iour,
Penelope attendoit d'Vlyſſe le retour.
Auſſi c'eſt la raiſon qui t'a faict, Pere libre,
De pampre & de l'yerre enuironner ſon liure,
Comme eſtant l'ornement de tes propres cheueux.

Ie te ſalue Pere, & te dreſſe mes vœuz,

Enfant que Iupiter euſt iadis de Semele,
Ie te faluë encor d'vne autre ardeur nouvelle
Euan, Iäch, Bacchus, Bromien, Lyéan,
Thyonée aux beaux yeux, Thebain, Victylean,
Et de ce verre plain, deuot en ton feruice,
Ie m'en vaiz commencer un nouueau facrifice,
Auecques mon Ronfard l'honneur du Vendofmois,
Pour ioindre à c'eſt honneur, l'honneur du Quercinois,
Fauorife nous doncq', & de pampre façonne
Pour chacun de nous deux vne belle coronne.

A BACCHVS ENCORE

Pour punir vn gourmant de raifins.

ODE.

TOY, qui iadis d'vn puiffant bras
Feiz fi bien tresbucher à bas
Les Geantz enfans de la terre,
Allors qu'en efchellant les cieux,
Ilz ofoient encontre les Dieux
Commancer de faire la guerre :

Toy diz ie pere Lempnien,
Enfant du grand Saturnien,
Qui d'vne puiffance indomtée
As fi bien vengé de ta main,
Le tort l'oultrage & le dedain
Que t'ont faict Lycurgue & Panthée :

Toy dis ie encore Dieu puyffant,
Toy Dieu vengeur & puniffant,
Qui as dompté l'Inde & le Gange,
Venge nous de ce vieil Breton,
Qui de iour & de nuict glouton
Hume toute noftre vendenge.

Car encore que les raifins
Ne foyent en ces couftaux voifins
De toutz.poinctz meurs, & que l'Automne
Ne les ait du tout colorez,
Le gourmand les a deuorez
Et fe rid quand on s'en eftonne.

Celenon, ny fes feurs auffi,
N'euft tel goufier que cettuy-cy,
Qui toutes noz vignes deuore :
Et quand l'Orque retourneroit
Qui tant de vierges deuoroit,
Tel goufier il n'auroit encore.

Efcarte doncq, Pere vengeur,

Ceſt inſatiable vendengeur,
Et nous deffendz de ſa grand gueule,
Car autrement ton fruict diuin
Nous ſera vain, & nous ſans vin
Ne boirons que l'eau toute ſeule.

VOEV A PAN.

NAGVERE cerchant dans ces boys
Vn cheureau que perdu i'auois,
Ie veiz vne biſche cachée
Dans vn buyſſon demy couchée:
Parquoy ie prins mon arc ſoubdain,
Et tirant vn traict inhumain,
La beſte i'ataignis de ſorte
Qu'auſſi toſt elle tomba morte.
Et lors ie m'encourus pour veoir
Le coup qui l'auoit faicte cheoir,
Et trouuay deux fans deſſouz elle,
Tenans chacun vne mammelle,
Et tous deux comme neige blancz,
Fors quilz auoient taſchez les flancz
D'vne petite taſche griſe,
Certain augure de ma priſe:
Car ie les mis le lendemain

Dans vn panier faict de ma main,
Et m'en allay auecq l'Aurore,
En faire vn present à ma Flore,
Le porte brandon de Cypris,
Pour aultant que d'vn filet gris
Et d'vn blanc elle entortillonne
Tous les bouquetz qu'elle me donne.
Depuys ayant faict efcorcher
Et faict rouftir toute la cher,
Auecq de bon vin que i'apprefte
A mes compaings i'en feiz la fefte.
Ore en ta faueur, ô Dieu Pan,
Sur cefte arbre esbranché i'appen'
Le chef & la peau de la befte,
Pour t'honnorer de ma conquefte.

VOEV A PALES.

POUR auoir en cefte prée,
A toy Pales confacrée,
Folaftré deux ou trois fois,
Deux ou trois iours de ce moys,
Auecq ma Nymphette gaye,
Tandis que fur cefte haye
Cent petitz oifeaux chantoient

L'aiſe auquel ilz nous ſentoient,
Ie te dreſſe, ma Déeſſe,
Ma Déeſſe, ie te dresse
Sur ces quatre gazons verdz,
De nouuelle herbe couuertz,
Vn petit autel de terre
Tapiſſé de verd lierre :
Et ces rozes & ces liz,
Que i'ay naguiere cueilliz,
Saincte Pales, ie te donne
Pour t'en faire vne coronne.

VOEV A BACCHVS.

IE te ſacre, fils de Semele,
En ces beaux vignobles pamprez,
Cette belle treille nouuelle
Couuerte de raiſins pourprez.

Afin ô Pere, que tu gardes
Ces autres ceps & ces raiſins :
Et non pas des cheures rongeardes,
Ny des vieux ſatires voiſins.

Non pas de la tempeſte encore,

Qui peult les vins endommager,
Mais du Breton qui les deuore
Ains qu'il ſoit temps de vendenger.

Car il peult faire du dommage
Plus en vn iour, qu'en vingt ſuyuans,
N'en feroient ne cheure ſauuage,
Satyre, ne greſle, ne ventz.

VOEV A MERCVRE.

O Dieu des Dieux le meſſager,
Dieu trucheman, Dieu voyager,
Qui l'eſprit des hommes eſueilles,
Et qui les endors à ton gré,
Faiſant de ton ſçeptre ſacré
Cent mille plus belles merueilles.

Si tu faiz qu'au partir d'icy
I'aille ſans cheoir iuſqu'en Quercy,
Et que de Quercy ie reuienne,
Sans cheoir & ſans me faire mal,
Ne montant iamais ſur cheual
Dont quelque dommage m'aduienne,

Si tu le faiz, ie te donray,
Desque de retour ie feray,
Mon fouet, & mon efcharpe grife,
Mon caban long jusqu'aux talons,
Mes bottes & mes efperons,
Mon coyffinet & ma valife.

VOEV A VENVS.

Si par toy, fille de la mer,
Mere du Dieu qui faict aymer,
Dééffe qu'en Cypre on adore,
Et Royne du tiers de noz cieux,
Qui es la volupté des Dieux,
Et celle des hommes encore :

Si par toy, Royne, ie puis veoir,
Veoir & auoir en mon pouoir,
Ma douce maiftreffe fi belle,
La baifant quand il me plaira,
Et lors que bon me femblera,
Couchant encore auecques elle :

Ie n'iray deffus ton autel
Honnorant ton nom immortel,

Aporter vn grand ſacrifice,
Ny ne m'amuſeray encor,
Sur de grandes colomnes d'or
Te baſtir vn grand edifice.

Mais bien i'iray à ton honneur,
Si par toy i'ay tant de bon heur,
T'apporter des rozes nouuelles,
Des œilletz freſchement cueilliz,
Des marguerites, & des lys
Auec vn pair de Colombelles.

A SA DEMEVRE DES CHAMPS.

ODE.

PETIT iardin, petite plaine,
Petit boys, petite fontaine,
Et petitz couſtaux d'alentour,
Qui voyez mon eſtre ſi libre,
Combien ſerois ie heureux de viure,
Et mourir en voſtre ſeiour!

Bien que voz fleurs, voz bledz, voz arbres,
Et voz eaux ne ſoyent pres des marbres,

Ny des palays audacieux,
Tel plaiſir pourtant i'y retire,
Que mon heur ſi ie l'oſe dire
Ie ne vouldroy quicter aux Dieux:

Car ou ſoit qu'vn liure ie tienne,
Ou qu'en reſuant il me ſouuienne
Des yeux qui m'enflamment le ſein,
Ou qu'en chantant ie me promeine,
Toute ſorte de dure peine,
Et d'ennuy me laiſſe ſoubdain.

Toutesfois il fault que ie parte,
Et fault qu'en partant ie m'eſcarte
De voz ſolitaires deſtours,
Pour aller en pays eſtrange,
Souz l'eſpoir de quelque louenge,
Malement trauailler mes iours.

O chaſte vierge Deliënne,
De ces montaignes gardiënne,
Si i'ay touſiours paré ton dos,
D'arc, de carquois & de ſagettes,
Couronnant ton chef de fleurettes,
Et ſonnant ſans ceſſe ton loz,

Fais que long temps ie ne ſeiourne,
Ainçois que bien toſt ie retourne
En ces lieux à toy dediez,

Reuoir de tes Nymphes la bande,
Afin qu'en ces autelz i'appende
Mille autres hymnes à tes piedz.

Mais ſoit qu'encore ie reuienne
Ou que bien loing on me retienne,
Il me reſouuiendra touſiour'
De ce iardin, de ceſte plaine,
De ce boys, de ceſte fontaine,
Et de ces couſteaux d'alentour.

A MICHEL DE MAGNY

Son père, mourant.

ODE.

Tv as veſcu, mon pere cher,
Sans qu'on te puyſſe reprocher
D'auoir eſté pauure, ni riche,
Ny d'auoir ton temps deſpendu,
Qu'aux lettres aſſez entendu,
Sans eſtre n'auare, ne chiche.

De nulle ambition ſurpris,

Sain du corps, & plus des eſpritz,
Pourueu d'vne charge honnorable,
Conſtant en ton aduerſité,
Modeſte en ta felicité,
Et touſiours aux tiens ſecourable.

Maintenant tu t'en vas aux cieux,
Gouſter l'heur que donnent les Dieux,
Va doncq', mon cher pere, y reuiure,
Et faiz pour ton filz garentir
Des trauaux qu'il pourroit ſentir,
Que bien toſt il t'y puyſſe ſuyure.

SVR LE TOMBEAV

DE MARGVERITE DE PARRA SA MERE.

ODE.

MVSES laiſſez voſtre coupeau,
Pour aſſiſter ſur ce tombeau,
A la complaincte trop amere
Que ie faiz de ma chere mere,
Ainſi qu'il vous pleuſt aſſiſter
Muſes, à ſa plaincte profonde,

Quand ſon heure vint d'enfanter,
Et que ie deuz entrer au monde.

Et ne dedaignez ceſte fois
D'accorder voz ſons à ma voix,
Comme elle viuante en ces places
N'a iamais dedaigné voz graces,
Car ſoubdain que ie ſceuz parler,
Elle pour plus heureux me rendre,
Me fit aux eſtudes aller,
Pour les douces lettres apprendre.

Et tant euſt de ſoing de me veoir
Profiter en voſtre ſçauoir,
Que mille fois en ſa preſence,
Pour auoir quelque cognoiſſance
De cella que i'auoys appris,
Elle me le faiſoit relire,
Ou, pour exercer mes eſpritz
Par cueur me le faiſoit redire.

Et tandiz qu'elle m'eſcoutoit,
De ſa pochette elle gettoit
Quelque poire ou quelque ceriſe,
Pour me nourrir en mignardiſe.
Puys à mon maiſtre deffendoit
Me faire nul traictement rude,
Et par ce moyen me rendoit
L'eſprit plus ardent à l'eſtude.

Maintenant pour recompençer
Le ſoin qu'elle euſt de m'auançer,
Et pour le regret que ie porte
De ce que ſi toſt elle eſt morte,
I'eſpens ſur ſa tombe ces fleurs,
Maint bel œillet, & mainte roze,
Et de ce laict, & de ces pleurs,
Teſmoins de mon dueil ie l'arroſe.

A FRANÇOIS PESLOE

Sur la mort d'vne ſienne ſœur.

ODE.

S'ON pouuoit par pleurs & par plainctes
Quand les perſonnes ſont eſtainctes,
Hors du tombeau les retirer,
Ranimant leur terreſtre maſſe,
Ie vouldrois quand quelcun treſpaſſe
Qu'on ne fiſt que plaindre & pleurer.

Mais puis que ſans eſgard la Parque
Nous gecte en l'infernale barque,
Pour paſſer le fleuue oublieux,

Sans eſpoir que plus on reuienne,
Il fault ſans plus qu'on ſe ſouuienne
Que les Dieux font tout pour le mieux.

La doncq', reſouldz toy & t'eſſuye
De cette larmoyante pluye,
N'eſtriuant encontre le ciel:
Et penſe que c'eſt la couſtume,
Que touſiours apres l'amertume
Plus doux on ſauoure le miel.

Ta ſœur acheuant fortunée
Tout le cours de ſa deſtinée,
S'en monte maintenant la hault,
Où de nulle angoiſſe ſuyuie,
Elle va commencer la vie
Dont le bien iamais ne deffault.

Nous auons le froid ſur la terre,
Et le chault qui nous faict la guerre,
Tantoſt la pluye, & le beau temps:
Mais aux lieux auſquelz à cette heure
Ta ſœur va faire ſa demeure,
On ne veoid iamais qu'vn printems.

Touſiours la ſaiſon y eſt vne,
Et touſiours le Soleil, la Lune,
Et les Aſtres y ſont tous vns:
Meſmes de fruictz & fleurs les plaines,

Y ſont touſiours largement pleines,
Et les biens y ſont tous communs.

Si doncq quand l'eſprit abandonne
Le pauure corps d'vne perſonne,
La perſonne abandonne auſſi
Toutes ces miſeres moleſtes,
Pour aller entre les celeſtes
Viure ſans peine & ſans foucy.

C'eſt mal fait, s'il aduient qu'on meure,
Que le mort on ſouſpire & pleure,
Quand il part d'vn ſi pauure lieu:
Viuons donc, & quoy qu'il aduienne,
Suyuons d'vne adreſſe creſtienne
La ſainɛte volunte de Dieu.

SVR LA MORT

DE MELLIN DE SAINCT GELAYS.

ODE.

CVPIDON de trop grand ennuy
En plourant ſon honneur deplore,

Et Venus plourant comme luy,
Comme luy ſe deplore encore.

Sans ceſſe ceſt ennuy ſentant,
Et plourant encore ſans ceſſe,
Meſmes ſans ceſſe lamentant
L'obgect de leur griefue triſteſſe.

De l'vn les brandons ſont eſteintz,
De l'autre le carquoys eſt vuyde,
Mais de meſme douleur ataincłz
Ilz ont de pleurs la face humide.

Soit que Phebus ſe leue aux cieux,
Ou ſoit qu'en la mer il ſe couche,
Mille pleurs ſortent de leurs yeux,
Et mille plainctes de leur bouche.

Le fiel leur ſemble ore eſtre doux,
Et le doux leur ſemble amertume,
La paix leur ſemble ore courroux,
Et glaçons ce qui nous alume.

Ilz n'ont repos ne iour ne nuict,
Et n'ont nul plaiſir qui leur plaiſe,
Que le deſplaiſir qui les ſuyt,
Pour les plonger en ce malaiſe.

Naguiere plourant leurs malheurs,

Pallas qui suruint d'auanture,
S'enquit qui leur causoit ces pleurs,
Et ceste complaincte si dure.

Cesse dict Amour de tenter,
Cesse de tenter Vierge sage,
Qui me meult de tant lamenter,
Et baigner de pleurs le visage.

Et te ressentant de l'esmoy,
Qui faict que iustement ie pleure,
Pleure Déésse, auecques moy,
Pleure iustement à ceste heure.

Et vous Muses, pleurez aussi,
Pleurez encor Graces si belles,
Et venez vous Nymfes d'icy,
Pleurer encore auecques elles.

Mellin vostre plus grand honneur,
Mellin nostre plus grande gloire,
Mellin nostre commun bon heur,
Est en bas sur la riue noyre.

De dire plus oultre son nom,
Et son sçauoir & son merite,
Et ses vertuz & son renom,
Ce seroit chose trop redicte.

DE LA CONDITION DE LA VIE DES HOMMES.

A IAN CASTIN.

ODE.

Mon Caftin, quand i'apperçois
Ces grans arbres dans ces boys,
Defpouillez de leur parure,
Ie rauaffe à la verdure
Qui ne dure que fix moys.

Puis ie penfe à noftre vie,
Si malement afferuie,
Quel' n'a prefque le loifir
De choifir quelque plaifir
Qu'elle ne nous foit rauie.

Nous femblons à l'arbre verd,
Qui demeure vn temps couuert
De mainte fueille nayfue,
Puis dez que l'hyuer arriue
Toutes fes fuëilles il perd.

Ce pendant que la ieuneffe
Nous refpand de fa richeffe,

Toufiours gays, nous floriffons
Mais foubdain nous fletriffons
Affailliz de la vieilleffe.

Car ce vieil faucheur, ce Temps,
Qui devore fes enfans,
Ayant aiflé noz années,
Les faict voler empannées
Pluftoft que les mefmes ventz.

Doncques tandis que nous fommes,
Mon Caftin, entre les hommes,
N'ayons que noftre aife cher,
Sans aller la hault cercher
Tant de feuz & tant d'atomes.

Quelque fois il fault mourir,
Et fi quelcun peult guerir
Quelque fois de quelque peine,
En fin fon attente vaine
Ne fcait plus où recourir.

L'efperance eft trop mauuaife,
Allons doncques fous la braize
Cacher ces marrons fi beaux,
Et de ces bons vins nouueaux
Appaifons noftre mefaife,

Aifant ainfi noftre cueur,

Le petit Archer vainqueur
Nous viendra dans la memoire,
» Car ſans le manger & boyre
» Son traict n'a poinct de vigueur.

Puys auecq'noz Nymphes gayes
Nous irons guerir les playes,
Qu'il nous fiſt dedans le flanc,
Lors qu'au bord de ceſt eſtang
Nous danſions en ces ſaulayes.

Quand d'aymer ie ceſſeray
Vieil & foible ie ſeray,
Et c'eſt pourquoy ie deſire
Que la mort d'icy me tire
Soubdain que i'enuieilliray.

Car ayant perdu la grace
Et portant creſpe la face,
On eſt dedaigné touſiours,
Et vault mieux finir ſes iours
Dez que la ieuneſſe paſſe.

A IAQVES GVYON.

ODE.

Ce iourduhy tandis que l'Aurore,
Tithon eſtant au liƈt encore,
Le ciel des Indes eſmailloit,
Et que ſouz le fraiz de ſes rozes,
Au ſouuenir de mille choſes
Mon eſprit vague trauailloit.

La promeſſe que ie t'ay faiƈte,
Se voulant deſcouurir parfaiƈte,
Ma renflammé d'vn doux deſir,
Et m'a faiƈt decrocher ma lyre,
Pour deſſus ſes cordes élire
Ces vers, compagnons du plaiſir.

Les biens, Guyon, & la richeſſe,
Qui font haulſer la petiteſſe,
Se peuuent auoir en tout temps,
Mais non pas vne amytié ferme,
Qui n'a borné d'vn prochain terme
Ses effeƈtz rares & conſtans.

Les rayons d'vne amytié ſainƈte,

Offufquent la perfonne feinte,
Et la font honteufe à iamais,
Toutesfois ie ne doy poinct craindre
Qu'ilz puyffent nullement eftaindre
L'amytié que ie te promectz.

Car elle eft fi clairement feure,
Qu'il n'eft poffible qu'elle meure,
Ny s'obfcurciffe tant foit peu,
Auffi le ciel la faicte naiftre
Et veult par tout faire apparoiftre
Les clartez de fon premier feu.

Reçoy la Guyon, & me paye
D'vne bien vueillance auffi vraye,
Qui n'ait peur des ans voyagers
Ny de la mort qui tout moiffonne,
Afin qu'vne Ode ie façonne
Pour la mander aux eftrangers.

Tandis puis que l'heure fubite
Ton deflogement precipite,
Adieu, Guyon, iufqu'au reuoir:
Tu t'en vas efloigné d'enuye,
Cerchant le repos de ta vie,
Cueillir les fruictz de ton efpoir.

Tu t'en vas heureux, & me laiffes
Au millieu de mille trifteffes,

Malheureuſement combatu,
Touſiours pinçé de la tenaille
De ceſte enuyeuſe canaille
Qui ne hait rien que la vertu.

SVR LA MORT D'VN PETIT CHIEN.

ODE.

MVSE du ciel, Muſe m'amye,
Muſe qui ſembles endormie,
N'oys tu poinćt le chant ſi diuin,
Le chant du diuin Angeuin,
De l'Angeuin que tant i'honnore,
Qui la mort de Ploton deplore,
Ploton ce petit chien poly,
Des petitz chiens le plus ioly!
La doncq', Muſe l'heur de ma vie,
Puys qu'à chanter il nous conuie,
Reueillons-nous, chaſſons l'ennuy,
Et plaignons Ploton auecq luy.

La main de la ſage nature
Meit iadis ſon art & ſa cure

Pour le faire beau de tout poinct,
Et d'vn graſſelet en bon poinct,
D'vn poil auſſi blanc qu'vne hermine,
Taché de noir deſſus l'eſchine,
D'vn nez dans le chef enfonſſé,
D'vn œil hors du chef repouſſé,
D'vne alaine douce & plaiſante,
D'vne dent auſſi reluyſante
Comme vne perle d'orient,
D'vn petit muſequin friand,
D'vne oreille pendante & baſſe,
Et d'vne fretillante grace,
Telles qu'on l'euſt ſçeu deſirer,
Elle le feit pour l'admirer.

Et ne voulant que ſon ouurage
Reçeut' çabas moins d'auantage
Qu'il en auoit reçeu des Dieux,
D'elle, des Aſtres, & des cieux,
Auſſi toſt qu'elle l'euſt faict naiſtre,
Il euſt vn grand ſeigneur pour maiſtre :
Si que Ploton fut en ſon temps
D'vn grand Seigneur le paſſetemps,
Et fut en ſa forme indicible
Le plus beau chien qu'il eſt poſſible.
» Mais quoy ? noſtre contentement
» Ne dure iamais longuement,
» Et volontiers la choſe exquiſe
» Par la mort eſt bien toſt conquiſe.

Ploton, & de nuict & de iour,
Eſtoit de ſon maiſtre àlentour,
Et iamais ne print plaiſir d'eſtre
Aupres d'vn autre que ſon maiſtre.
Et ſoit que ſon maiſtre veillaſt,
Qu'il repeuſt, ou qu'il ſommeillaſt,
Cette beſte de ſens pourueüe
Iamais ne le perdoit de veüe.
Et euſt bien le petit Ploton
En ſon viuant l'eſprit ſi bon,
Et plain de telle cognoiſſance,
Que ſi quelcun en ſa preſence
Parloit à ſon maiſtre pour bien,
Le petit chien ne diſoit rien :
Mais s'il luy trauailloit la teſte,
De quelque importune requeſte,
Ploton en aboyant alors
Le contraignoit d'aller dehors,
Et ſa guerre oncques n'eſtoit morte,
Qu'il ne l'euſt faict paſſer la porte.

Ploton couroit, Ploton ſaultoit,
Ploton iamais ne s'arreſtoit
Lors que ſon maiſtre eſtoit bien ayſe :
Mais s'vne nouuelle mauuaiſe,
Où ſi quelque autre empeſchement,
Luy occupoit l'entendement,
Ploton comme vne ſage beſte,
Iamais à nul ne faiſoit feſte :

Ainçois comme attainct d'vn grand ſoing,
S'alloit cacher en quelque coing,
Et là bellement ſans mot dire
Attendoit qu'il fut temps de rire,
Puys ſoubdain que venoit ce temps
Il redoubloit ſes paſſetemps.

Ploton en ſon amour extreme,
Aymoit Monſieur mieux que ſoy meſme,
Et Monſieur, Ploton aymoit mieux,
Qu'il ne faiſoit l'vn de ſes yeux,
Et ſi l'vn eſtimé doit eſtre
Heureux pour auoir vn tel maiſtre,
L'autre le doit eſtre auſſi bien
Pour auoir vn tel petit chien,
Qui vault qu'vne tombe on luy donne
Comme on fit au chien d'Hyppamone.

Ploton ne mangea iamais chér,
Ny n'en vouluſt iamais toucher
Ayant cognoyſſance certaine
Qu'aux chiens elle gaſte l'aleine :
Mais bien de mietes de pain
Qu'il prenoit de la ſeule main
De ſon maiſtre, & de belle eau claire,
Ploton faiſoit ſon ordinaire.

Ploton qui auoit ce bon heur
De dormir pres de ſon ſeigneur,
Comme faueur bien deſſeruie,

N'attendit iamais de ſa vie
Qu'il euſt la peine de crier
Pour faire leuer vn chambrier:
Car dez que l'aulbe eſtoit leuée,
La petite beſte priuée,
Pour le chambrier faire leuer,
S'en alloit au lict le treuuer,
Et là de ſa petite patte,
Et de ſa bouche delicate,
Grondoit ſi bien & fretilloit,
Que le chambrier s'en eſueilloit,
Et ſoubdain s'en alloit remettre
A faire ſeruice à ſon maiſtre.

Ploton ſi ſon maiſtre eſcriuoit,
Guettait quand quelcun arriuoit,
Qu'en faignant quelque choſe dire
Son eſcripture il ne vint lire.

Ploton comme vn oiſeau voloit,
Allors que ſon maiſtre vouloit
Que quelque choſe il allaſt prendre
Qu'il gettoit bas pour la luy rendre.

Ploton n'eſtoit poinct pareſſeux,
Ny ſorty de race de ceux
Qui iadis leur malheureux maiſtre
Firent mourir ſans le cognoiſtre.
Ploton eſtoit plain de douceur,
Mais Ploton n'eſtoit poinct chaſſeur,

Et ny par vaulx, ny par montaignes,
Ny par foreſtz, ny par campaignes,
Ne couroit pas fort voluntiers
Apres cerfz, lieures ou ſangliers.

Ploton auoit plus de notice
Que le chien qui cogneuſt Vlyſſe
Vingt ans apres le ſac Troyen.
Ploton n'eſtoit pas vn grand chien
Comme ces dogues d'Angleterre,
Car il ne faiſoit point la guerre,
Fumant de bouche & de naſeaux,
Deuant les Princes aux toreaux:
Mais de petite & belle taille
Ploton faiſoit vne bataille
Contre vne ſouriz, beaucoup mieux
Que le dogue plus furieux.

Ploton n'auoit point tant de ruze
Qu'en euſt la chienne d'Arethuſe,
Qui ſa maiſtreſſe delectoit
Quand ſon eſpoux abſent eſtoit.
Ploton de ſens ie parangonne,
Au chien qui iadis Erygone
Conduiſiſt au lieu ſeurement,
Auquel fut miſerablement
Par des gens champeſtres rauie
De ſon pere Icare la vie.

Ploton fut doux comme vn aigneau,

Ploton fut gay comme vn moyneau,
Simple comme vne Collombelle,
Loyal comme vne tourterelle,
Friand comme vn rat foleton,
Mignard comme vn petit chaton,
Bref Ploton fut plus agreable,
Plus fretillard, plus amyable,
Plus benin, plus obeyſſant,
Plus aduiſé, plus cognoiſſant,
Plus vigilant, & plus habille,
Et de nature plus gentille,
Et plus digne d'en dire bien,
Que ne fut iamais petit chien.
Mais quoy? cette parque felonne,
Qui iamais n'eſpargne perſonne,
Ialouſe de veoir noz esbatz
Nous l'a faict deſcendre là bas.
Cette lice, cette execrable,
Cette Parque tant miſerable,
Deſpite de nous veoir contens,
Nous a rauy noz paſſetemps.
Cette Parque, cette bourrelle,
Cette mort meſchante & cruëlle,
Miniſtre du prince Pluton,
A tué le petit Ploton:
Le petit Ploton delectable,
Le gentil Ploton ſouhaitable,
Le ioly Ploton qui n'auoit
Rien d'imparfaict quand il viuoit.

Comme vne bonne meſnagere,
Qui ſon fil d'vne main legere
Deuide de iour & de nuict,
Et tant ſon ouurage pourſuict
Que du ploton qu'elle deuide
En fin ſa main demeure vuide,
Et ſon ouurage tout entier,
Fors que d'vn petit de papier
Que dedans on entortillonne
Afin que mieux il ſe façonne:
Ainſi quand le fil de tes iours
Ploton a eu finy ton cours,
Et que ta vie ainſi guidée
A eſté toute deuidée,
Tu es mort, tu es mort, hélas!
Sans laiſſer rien à ton treſpas
Qu'un papier que Bellay traſſe ores,
Et cettuy que ie traſſe encores,
Que ie me promectz eſtre tel
Qu'il te pourra faire immortel.

Va doncq paſſer ame benigne,
Digne d'eſtre au ciel vn beau ſigne,
Va doncq ame de petit chien
Paſſer le fleuue Stygien:
Suyuant Mercure qui te guide
Aupres du perroquet d'Ouide,
Et du beau petit paſſereau
Dont Catulle a faict le tombeau.

Et ſi ces vers que ie compoſe
Meritent de toy quelque choſe,
Ie te ſupply que quand la mort
M'enuoyrra là bas ſur le port,
Pour ma derniere reſidence;
Ie te ſupply qu'en recompenſe
De ce que ie chante de toy,
Tu t'en viennes aupres de moy,
D'vne nompareille allegreſſe
Sautelant me faire careſſe:
Afin que l'ennuy qui me point
Là bas ne me tormente point,
Et que ta gaillardiſe viue
Garde que mon mal ne me fuyue,
Et que vif & mort langoureux
Ie ne ſoys touſiours malheureux.

A IAQVES DE TOVTEINS.

ODE.

AVTANT que de maulx on eſpreuue
Nous tourmentant diuerſement,
Autant de remedes on treuue
Pour nous donner allegement,

Ayant pour ſoy chaſcune nation
Remede propre à ſon affliction.

Celluy qui naiſt en Alemaigne
Enyure ſes plus grandz malheurs,
Et celluy qui naiſt en Eſpaigne
Pleure ſes plus grandes douleurs,
L'Italien tous ſes ennuys endort,
Et le Françoys chante ſon deſconfort.

Si vray donq eſt le commun dire,
Ie ſuis Tuſcan ou Allemant,
Par ce que touſiours mon martire
Ie paſſe en beuuant ou dormant.
Et quand ie dors, ou touſiours quand ie boy,
Tous mez ennuys ſen vollent loing de moy.

Que deſormais doncq on me loue
Ce peuple que ie tiens ſi cher,
Car d'eſtre des ſiens ie m'aduoue,
Quand ie me vouldray desfacher:
Et deſormais ſi tu m'en croys auſſi
Mon cher Touteins tu feras tout ainſi.

A GVILLAVME DV BVYS.

ODE.

Povr garder que le plaiſir
Qui nous vient ore ſayſir,
De long temps ne nous eſchappe,
Du Buys, fais porter la nappe,
Et dreſſer viſte à manger,
Tandis ie vaiz arranger
Deça & de la Catulle,
Properce, Ouide, & Tibulle,
Deſſus la table eſpendus,
Entre les lucz bien tendus,
Et les lucz entre les rozes,
Et les rozes my decloſes
Entre les œilletz fleuriz,
Les œilletz entre les liz,
Et les liz entre les taſſes,
Parmy les vaiſſelles graſſes.

La mort, peult eſtre, demain
Viendra prendre par la main
Le plus gay de ceſte trouppe,
Pour l'enleuer ſur ſa croupe

Luy disant à l'impourueu
Sus, gallant, cest, assez beu,
Il est temps de venir boire
Aux enfers de l'onde noire.

A NICOLAS DENISOT

Conte d'Alsinoys.

ODE.

Si le ciel borne le cours
De noz iours,
D'vne tombe si prochaine,
Vault il pas mieux viure ainsi
Sans soucy,
Chassant l'angoisse & la peine?

Le Soleil meurt bien aux cieux,
Et noz yeux
Priue au soir de sa lumiere,
Puys au matin ensuiuant,
Reuiuant,
Nous rend sa clarté premiere.

Mais dez qu'une fois là bas
Le trefpas
Nous a faict ombres defcendre,
De venir encor reueoir
Ce manoir,
Il ne nous fault plus actendre.

Car d'vn affeuré deftin
Tout prend fin,
Et rien ferme ne feiourne,
Mefmes le temps qui nous fuyt,
Quand il fuyt,
Iamais plus il ne retourne.

Ie ne parle mal appris,
Des efpritz
Dont immortelle eft l'effence,
D'vne fi mauldite erreur
Ma fureur
Ne cerche la cognoiffance.

Tel s'eft auançe la mort,
Peu acort,
Pour eftre d'ennuy deliure,
Qui mort ores n'eftant rien,
Vouldroit bien
Reuenir encore viure.

Mefmes Achille vouldroit,

A bon droict,
Pluftoft reuiure fans gloire,
Et n'eftre qu'vn laboureur,
Qu'empereur,
La bas fur la riue noire.

La donq' tandis que le cours
De noz iours
Hafte le train de noz vies,
Prenons garde qu'en nul temps,
Mal contens,
Elles ne nous foyent rauies.

Tout le bien & le bon heur,
Et l'honneur,
Que plus grand on doyue croire,
C'eft méprifant le trefpas
Qu'au repas
On n'ait foucy que le boyre.

Au printems oyons la voix,
Dans les boys
De la gaye Philomelle,
Puys donnons deffus le verd
Au couuert,
La cotte verte à la belle.

En efté fouz vn fapin,
Ou vn pin,

Au bord de quelque fontaine,
Folaſtrons & plaiſantons,
Et chantons,
Auecq la bouteille pleine.

Mais en ce temps gardons bien
Que le chien,
Qui l'extreme chault apporte,
Pour trop exceſſifz nous veoir,
Nous fit cheoir
Deuant l'infernalle porte.

Car noſtre cueur ne doit poinct
Eſtre eſpoinct
D'autre deſir que de viure,
Et viuant ne doit penſer,
Sans ceſſer,
Qu'à viure content & libre.

Quand l'Automne vient vers nous,
Le vin doux
Careſſons & la chaſtaigne:
Ayant apres auoir beu,
Pres du feu,
La belle & gaye compaigne.

Pour faire deſſus l'amour,
A ſon tour,
Quelque gaillarde ſaillie,

A fin que noz ieunes ans,
Soient exemptz
De toute melancolie.

Puis quand nous verrons l'hyuer
Arriuer,
Ayons la table couuerte,
D'inſtrumentz bien accordez,
Et de dez,
Pour ne faire pas grand' perte.

Et ne laiſſons le tablier
Oublier,
Ny la paulme quand il gelle,
Ny les plus diuins auteurs,
Deſcripteurs
De l'amour qui nous martelle.

Mais pour nous eſleuer mieulx
Dans les cieulx,
Par quelque choſe plus belle
Allons veoir de tes portraitz
Les beaux traictz,
Dignes d'vn ſecond Apelle :

Et voyons les traictz diuers
De tes vers,
Dignes du loz des antiques,
Meſmes ie te pry liſons,

Et diſons
Quelques vns de tes cantiques.

Par les œuures que tu faiz
Si parfaictz,
Sur la table & ſur le liure,
Tu t'es faict maugré la mort,
Aſſez fort
Pour eternellement viure.

Faiſant ce que ie diz or',
Et encor
Prenant le temps comme il paſſe,
Sans nous eſtonner de rien,
Mal, ou bien,
Tort, ou droict, que lon nous face.

Nous viurons heureuſement,
Longuement,
Sans ſoupçon & ſans enuie :
Puis quand en bas nous irons,
Nous ſerons
En vne meilleure vie.

DISCOVRS EN INCONSTANCE D'AMOVR.

A FRANÇOIS DE CHARBONIER.

I'AY grand defir de rire,
Sans vn cruel martire,
Qui dans mon cueur naiffant,
Comme vn loup rauiffant
M'a toufiours en fa gueule.
La Taulpe feule aueugle ne naift pas.
I'ai goufté les apaftz
Des hiftoires diuines,
Et grecques & latines :
Mais le fentier plus droict
Eft toufiours plus eftroict.
Dans mon fein croïft l'amitie d'vne dame,
Qui réchaufe mon ame
De l'ardeur d'vn beau feu.
I'en voy bien peu qui decouurẽt ma braife :
Dont ie fuys aife, & de ceft aife vain
I'emply mon fein fouz les raiz de la lune.
La nef court bien fortune
Sans trouuer des efcueilz.
Mille cercueilz on aprefte à ma vie :
Mais l'ignorante enuye

Ne ſe ſceut oncq ſouler
De la vertu ſouler.
Ie voys en l'air deſcendre bas vn fouldre,
Qui meƈt en pouldre vn grand mont à trois cheſz,
Tout couuert de meſcheſz,
Vengeant France & Itale
De ce Sardanapale,
Qui cinq ans tout de reng
A teint de ſang & de vice & de guerre
Tout le ſiege de Pierre.
Mais trop enquerre & trop dire & vouloir,
Nous faiƈt ſouuent douloir.
Le Loth, le Loir, & la Soſne, & la Seine,
Sçauent quelle eſt ma peine,
Et i'en ſcay mieux l'autheur,
L'eſpoir flatteur le bien & le mal trompe,
Parquoy la pompe efface la vertu
Et puys le mieux veſtu
Tient la meilleure place,
Qui faiƈt par ſon audace
Qu'il n'eſt iamais repris.
Ie voy Cypris, auecq Ceres la belle,
Et le filz de Semelle,
Qui peſle-meſle auecq l'oiſiueté,
Suyuent la volupté:
Dont tout gaſté le monde, & tout ſeduit,
Autre choſe ne ſuyt.
Et s'en enſuyt que la ſage Pallas,
Et le nepueu d'Athlas,

Sont en leurs laz tous preſtz à tresbucher.
Mais i'ay beau me faſcher,
Madame eſt touſiours fiere:
Bien que naguiere on m'ait donné le choix
De deux pauoys pour d'elle me defendre.
Laiſſons les Roys s'offendre:
Et laiſſons prendre le monde à toutes mains
On en veoid maintz plus hault qu'ilz ne deſſeruent,
Et ceux la qui ne ſeruent
Aux vices, abaiſſez.
On veoit aſſez que des Dieux la vengence
Attend la repentence:
Mais on ne veult pas veoir
Dans le miroir de ceſte vie humaine,
La mort certaine qui talonne noz pas.
Caſtor à ſon treſpas
A gaigné que ſa vie
N'eſt qu'à demy rauie.
Puis vn cheual a mis
Les Gregeois ennemis
Dans la ville de Troye:
Donnant en proye les gendarmes Troyens,
Et tous les citoyens,
Au Roy d'Ithaque Vlyſſe.
Rien que malice, erreur, ambition,
Seduction & tous vices en ſomme,
Ne ſe practique à Romme.
Celluy ſeul eſt heureux
Qui d'eſtatz plantureux

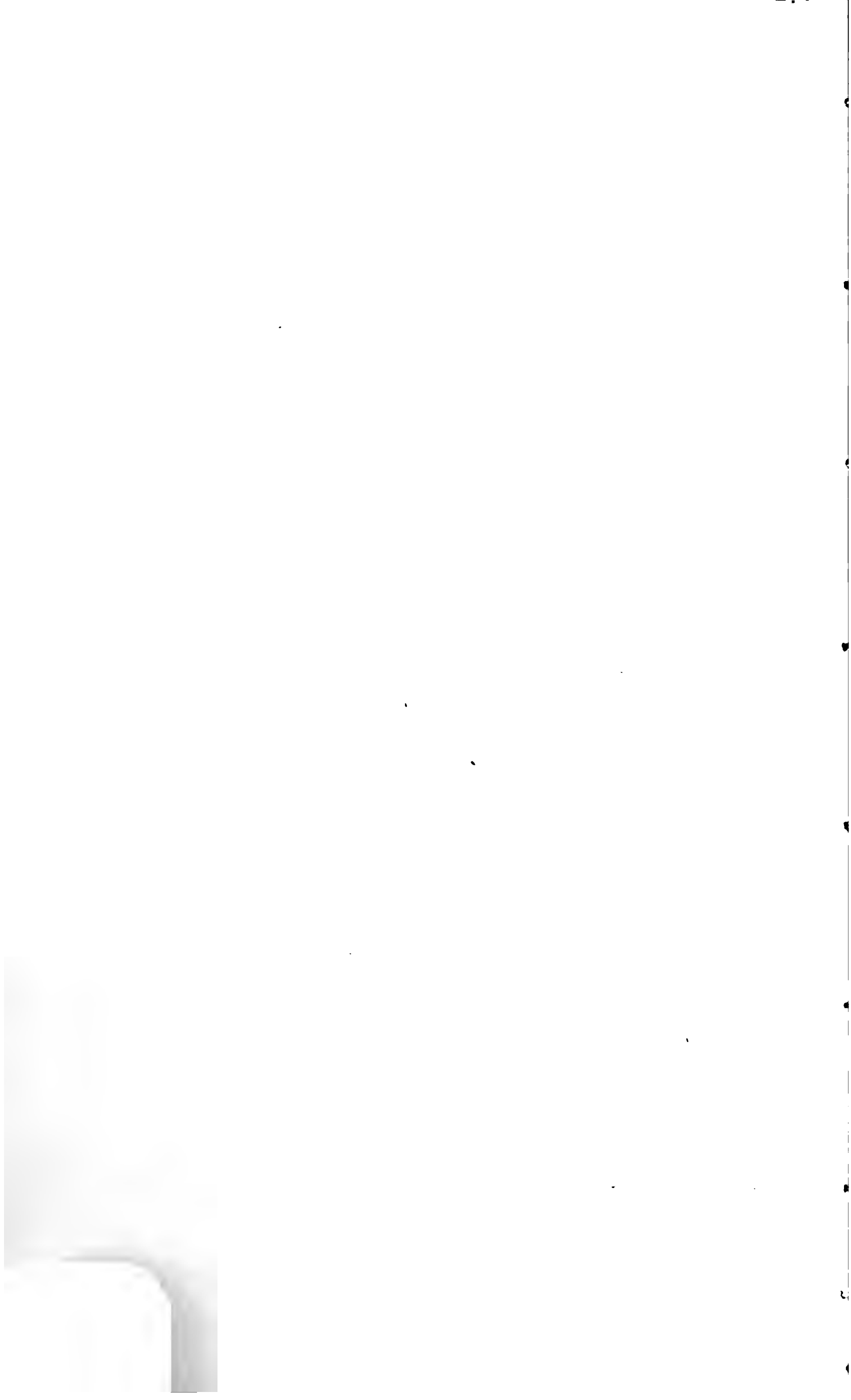
Eſt amoureux, ieune, diſpoſt & riche
Et qui non chiche acquiert par ſes preſens
Des courtiſans la faueur inconſtante :
Car s'il ne vente & qu'il face beau temps,
Ilz ſont contentz de le ſuyure à la trace.
Celluy n'eſt ſans fallace
Quand il dechaſſe vn cauteleux eſpoir
Qui le veult deçeuoir.
Ie vois Amour qui guide
Le iouuanceau d'Abyde,
Dans les flotz de la mer,
Pour s'abiſmer au pres de ſon eſpouſe.
Ie vois Iunon ialouſe,
Qui fait changer en vache
L'heritiere d'Inache :
Voire qui tache d'vn deſpit trop amer,
A transformer Calyſte en vne beſte.
Ie la vois en planette
Reluyre ores aux cieux,
Ie voy le Roy des Dieux,
Deſſouz forme incogneuë
Ores en nue, & ores en pucelle,
Et qui recelle maintenant en oiſeau,
Maintenant en Toreau,
En nourrice, en Satyre,
Plain d'amoureux martire,
Et en forme d'vn cygne
Sa mageſte diuine :
Ie l'aperçois encor

En pluye d'or. Mais le chien plus habille
Eſt vne beſte vile :.
Et l'homme encore plus
Dont ie concludz que la formis legere
Eſt bonne meſnagere.
Cette fougere eſt propre aux enchanteurs.
Et ces menteurs ſont touſiours bonne mine,
Puys on chemine à ſourcil deſcouuert.
Ceſt arbre verd aucun fruict ne rapporte :
Et cette buſche morte
Sert à faire du feu.
L'homme a bien peu s'il n'a ce qu'il merite.
La Marguerite eſt vne belle fleur.
Et la couleur qui plus fort me contente
Eſt la changeante, mais ie n'en puys auoir.
Le gris veult dire eſpoir,
Ou trauail ce me ſemble,
Mais tout eſt fol enſemble.
Dont vient qu'Amour ne mect
Cuyraſſe, ny armét,
Ny en dos, ny en teſte,
Pour faire vne conqueſte.
I'en voy tel mal appris qui fuyt,
Quand plus pour ſon bien on le ſuyt.
Tel reſpond à qui ne l'appelle,
Et tel d'vne glace eternelle
Se ſent la poytrine enflammer
Pour trop aymer. Puys le renard eſt fin,
Bien qu'il voye à la fin

Par ſon deſtin, maugré ſa longue queue,
Sa fineſſe vaincue.
Ie l'ay perdue ma pauure liberté,
Cette fiere beaulté,
Le flambeau de ma vie,
Me l'a rauie & me fait eſtre ainſi
Solitaire & tranſi.
Voyla, Charbonier, voyla comme
Ce pendant que ie ſuis à Romme,
Penſant en mes vieilles amours,
Ie faiz mille nouueaux diſcours,
En plus d'inconſtante ſouffrance
Qu'à l'heure que i'eſtois en France.
Ore diſant l'amour tout fiel,
Ore le maintenant tout miel,
Et diſant qu'il me menaſſe ores,
Et ſoubdain qu'il me flate encores,
Ores il m'ayde, ore il me nuyt,
Ore il me ſuyt, ore il me fuyt,
Ore il me bruſle, ore il m'englace,
Ore il m'appelle, ore il me chaſſe.
Ores il me promect du bien,
Ores il ne me promect rien,
Ore il s'en ſouuient & l'oublie,
Ores il m'eſtreint & deſlie,
Et faiſant mes deſſeins contens,
Me bleſſe & guerit en vn temps.
Ores en riz, ores en plainte,
Or' en aſſeurance, or' en crainte,

En mes tenebres efclercy,
Il me fait demander mercy.
Ores il fait qu'un autre i'ayme
Pour me vouloir mal à moy mefme,
Ore il me louë expertement,
Ore il me blafme accortement,
Ore il me haulffe, ore il m'abaiffe,
Ore il me dedaigne & careffe,
Et fait qu'en mon affliction
Tout ainfi qu'un autre Ixion,
Ie me fuys, me fuys & me tourne,
Et iamais content ne feiourne,
Ayant de rire vn grand vouloir
Sans le mal qui me fait douloir.

Fin du troifiefme Liure.





LE

QUATRIESME LIVRE

DES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LE QUATRIESME LIVRE

DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A LAVRENS D'AVANSON,

Seigneur de Vaulſerres.

ODE.


E ne ſuys point en peyne à qui donner ie doy
Ces nouuelles amours : Car ſi ie penſe à toy,
Qui as l'ame gentille, amoureuſe & bien née,
Mon œuure proprement eſt à toy deſtinée.

C'eſt à toy proprement à qui ie la debuois,
Qui ſcais tresbien iuger de tout ce que tu vois,

Ayant l'efprit appris en chacune fcience,
Et ayant de l'amour fait tant d'experience.

A ces graues Seigneurs, tous chargez de longs ans,
Il fault toufiours porter quelques graues prefens :
Mais à ceux comme toy qui ont gay le courage,
Il fault faire des dons conuenant à leur age.

Si dans mon cabinet i'auoys des lingots d'or
Ou quelque belle pierre, ou quelque autre trefor,
Ie t'en ferois prefent : mais quoy? ma barque eft frefle,
Et ne fe charge point de marchandife telle.

Tous les plus grans trefors que i'ay en mõ pouuoir,
Ce n'eft qu'un peu de vers, & vn peu de fçauoir,
Dont la Mufe m'honnore, & dont quand il m'ennuye,
Ie faiz le cler Soleil venir apres la pluye.

Quelquefois fur mon luth auecq vn plus hault fon
Ie diray à ton loz quelque belle chanfon,
Pour faire que ton nom à iamais puiffe viure,
Et tandiz ie t'apporte & te donne mon liure.

Et bien que tu fois ore au camp de noftre Roy,
Entre les gens de bien faifant preuue de toy,
Ne dedaigne pourtant ces amours & ces larmes,
Veu que Mars mefmes ayme & fi porte les armes.

Les armes & l'Amour, ainſi que dict quelcun,
Ont en tous leurs effectz vn naturel commun,
Et priſe lon touſiours d'vne braue vaillance
Celluy qui pour l'amour donne vn beau coup de lance.

DE SA NOVELLE AMOVR

A IEAN D'ILLIERS.

ODE.

I'AVOY conclud en mes eſpritz,
Que iamais l'enfant de Cypris
N'auroit plus ſur moy de puyſſance.
Et ia deſia ie cognoiſſoy,
En mille lieux ou ie paſſoy,
Combien valoit ma reſiſtance:

Mais ce Dieu deuenu moqueur
De la liberté de mon cueur,
Vint raillant me dire naguiere,
Qu'il me feroit bien toſt ſentir
Si ie me pouuoy garentir
Du coup de ſa fleche guerriere.

Et deſlors ce petit Archer
Va ſecretement ſe cacher
Dedans vn des yeux de Loyſe,
D'où traiſtre il déſcocha ſur moy
Le fier traict plain d'aiſe & d'eſmoy,
Qui rompt ſi bien mon entrepriſe.

A dieu doncq' pauure liberté:
Ceſt aueugle enfant irrité
Dequoy ie dedaignoy ſes armes,
Comblant ma poytrine d'amour,
Me liure de nuict & de iour
Sans repos mille autres alarmes.

DES QVALITEZ DE SON AMOVR

A SA DAME.

ODE.

TES beaux yeux cauſent mon amour,
Mon amour faict que ie deſire,
Le deſir m'ard & nuict & iour,
L'ardeur me donne vn grand martire,

Le martire faict que i'empire,
L'empirer me liure la mort,
Et toy qui ne faiz que t'en rire
Ne me daignes donner confort.

Soit que l'aulbe d'vn front vermeil
Des Indes le iour nous apporte,
Soit que le renaiſſant Soleil
Ameine vne clarté plus forte,
Ou que la claire lune ſorte
Pour venir de nuict luyre aux cieux;
Nulle clarté tant me conforte
Que la clarté de tes beaux yeux.

L'amour qui iadis enflammoit
Le diuin eſprit de Catulle,
Ny cil qui Properce allumoit,
Ny celluy qui brulloit Tibulle,
Ny celluy dont ardoit Marulle,
Ne fut oncq plus grand que celluy,
Qui ſans fin me poingt & me brulle,
M'empliſſant d'vn amer ennuy.

L'ardent deſir qu'euſt Menelas
De r'auoir ſon eſpouze Heleine,
Celluy dont le nepueu d'Athlas
Pour Herſe euſt la poytrine pleine,
Ny celluy qu'euſt le filz d'Alcmene
Au pourchas de l'amoureux bien,

Tant leur ayt il donné de peine,
Ne fut oncq plus grand que le mien.

Le feu qui iadis consuma
Le grand Herculle, ou la grand Troye,
Ny cil que Didon aluma
Se donnant aux vmbres en proye,
Ny celluy dont ore on guerroye
Pour mieux gaigner loy de veinqueur,
Ne feut tel que cil qui foudroye
La liberté dedans mon cueur.

Le tourment que souffre Ixion,
Là bas en la troupe infernale,
Ny la felonne affliction
Qu'endure le chetif Tantale
Ny cell' de Sysiphe n'egalle,
Le mal que de nuict & de iour
Triste, affamé, pensif & palle
Ie porte & souffre en ton amour.

Celluy qui chasque nuict passoit
Sans barque la mer pres d'Abyde,
Ny cettuy-la qui pourchassoit
Son vmbre dans l'onde liquide,
Ny cil qui d'vn fer homicide
Souz vn meurier s'occit d'esmoy,
N'ont suyui le Dieu qui nous guide
Là bas, plus voluntiers que moy.

Heureux donc l'amour, & les yeux,
Et le desir dont ie m'alume,
Heureux le feux tant precieux,
Et le tourment qui me consume,
Heureuse encores l'amertume
De la mort que souffrir ie doy,
Puys que ta cruaulté presume
Que c'est le guerdon de ma foy.

DES GRACES ET PERFECTIONS

de s'amye,

A IOACHIM DV BELLAY ANGEVIN.

ODE.

QVAND vn luth ma Nymfe manye,
La nouuelle & douce harmonie
Qu'elle esmeult d'vn doigt tresexpert,
Efface la gloire d'Albert.

Et quand la petite Brunette
Sur les marches d'vne espinette
Fait retentir ses nouueaux sons,
Iean du Gay cede à ses chansons.

Ou quand vne flufte elle touche
Diuinement elle l'embouche,
Et de fes paffages rauit
L'efcoutant, comme Iean Dauit.

S'elle de fon eftuy defferre
L'odorante & douce guyterre,
Aux longs fredons qu'ell' paffera
Bernardin fon ieu ceffera,

Ou fi d'vn archet elle accorde
Quelque beau chant deffus la corde
D'vn violon, auffi foubdain
Elle faict taire Iean Alain.

Mais oultre ces graces parfaictes
S'elle meft rien en chofes faictes,
Arcadelt ne peult refufer
Ce qu'il luy plaift de compofer.

S'elle accorde auecq fa voix douce,
Les doubles fredons de fon poulce,
Lambert bien qu'il hante les Roys,
Ne chante de plus belle voix.

Si d'aucune chofe elle parle,
Elle a le langage de Carle,
Si du tout non fi doctement,
Au moins auffi difertement.

Et s'il luy vient en fantasie
De faire de la poësie,
Saingelays bien qu'il soit parfaict,
Ne la fait point mieux qu'elle faict.

Ou bien si elle veult en prose
Discourir quelque belle chose,
Son discours elle faict si bien
Que Duthier l'aduouroit pour sien.

Et si sa prose elle desire,
Ou ses vers de sa main escrire,
Ell' passe escriuant de ses doigtz
La main du Conte d'Alsinois.

Si homme ou Dieu elle veult peindre,
De tant que Nature on peult feindre,
Si bien la Nature elle feint,
Que Ianet mieux qu'elle ne peint.

Et s'elle sur la toile fine,
Sur la gaze, ou sur l'estamine,
Tire vn ouurage ingenieux,
La Flamande ne le faict mieux.

Si parfois dedans vne salle
Elle auecq ses compagnes balle,
Virgille auecq' plus de compas
Ne dansa iamais les cinq pas.

Ainſi, Bellay, voy ſi la peine,
Que i'ay pour ma Maiſtreſſe pleine
De tant rares perfections,
N'a merité mes paſſions.

Et voy puis qu'elle ainſi ſurmonte,
Et qu'ell' fait tant d'honneſte honte
A tant & tant d'eſpritz diuers,
S'elle n'eſt digne de tes vers.

Mais ſi chacun qu'ell' parangonne
Merite vne belle coronne,
Toy qu'on ne peult parangonner
Merites de la coronner.

La doncques, Bellay, ne refuſe
Le ſacré trauail de ta Muſe
Aux raritez de ce ſubiect,
Dont ie t'apporte le progect :

Car ces honneurs ſainctz de la belle,
Dignes de ta gloire immortelle,
N'attendent rien plus de diuin
Que l'immortel luth Angeuin.

DE LA COGNOISSANCE DE SON AMOVR.

A REMY BELLEAV.

ODE.

Si ie n'ay dans le ſang humain
Souillé mon innocente main,
Et ſi ie n'euz onc en ma vie
Le cueur attainct d'aucune enuie,
Eſtant ialoux de l'heur d'autruy,
Pourquoy me faict on ceſt ennuy?

Si par hayne ou temerité,
Ie n'ay dict contre verité,
D'vne vengence furieuſe,
Parolle aucune iniurieuſe :
Pourquoy doncq ſupporte-ie ainſi
Tant de langueur & de ſoucy?

Si ie n'ay deſpité les cieux,
Si ie n'ay blaſphemé les Dieux,
Ny de leur maieſté diuine
Conſpiré iamais la ruyne,
Pourquoy doncq gecte lon ſur moy
Les traictz d'vn ſi cuyſant eſmoy?

Si la diffimulation,
Et fi l'auare ambition,
La gloire, l'orgueil, & l'audace
N'ont iamais en moy trouué place,
Pourquoy verfe lon fur mon chef
Vn fi miferable mefchef?

Si ie me profterne aux autelz,
Tous les iours, des Dieux immortelz,
Pour deuot y faire l'office
D'vn humble & iufte facrifice,
Pourquoy doncq' la peine & l'effort
Sans mourir fens ie de la mort?

Si ie ne fuz oncq apperçeu
Ingrat du bien que i'ay reçeu,
Que fi ie ne veulx apparoiftre
Pareffeux de le recognoiftre,
Pourquoy doncq' pour d'autruy iouyr,
Me faict on moymefmes hayr?

Si ie n'ay oncq rompu les loix,
Si ie n'ay oncq fraudé les droictz,
D'vne amytié bien commencée,
Soit de faict ou foit de penfée,
Pourquoy m'acablant de trauaulx
Me faict on fouffrir tant de maulx?

Si par vn courage oultrageux

Ie n'ay fouillé d'vn pied fangeux,
Parmy les plaines & les prées,
Les eaux & les herbes ſacrées,
Pourquoy porte ie inceſſemment
Vn ſi miſerable tourment?

Las! ie voy le mal qui me ſuit,
Et cognoy cella qui me nuyt,
C'eſt Amour, c'eſt Amour en ſomme,
Luy meſme en moy meſme ſe nomme,
Ie le voys & cognoys, c'eſt luy
Qui me donne tout ceſt ennuy.

C'eſt luy qui faict à Iupiter
Son troſne & ſon fouldre quicter,
Pour venir aſſeruir ſon ame
Aux beaultez d'vne ſimple femme,
C'eſt luy qui cauſe en moy auſſi
Tant de langueur & de ſoucy.

C'eſt luy qui auillit le cueur
D'Herculle des monſtres vainqueur,
Qui par luy ſes armes deſpouille
Pour s'agenſer d'vne quenoille:
C'eſt luy qui gecte auſſi ſur moy
Les traictz d'vn trop poignant eſmoy.

C'eſt luy qui l'eſprit de Rolland
Attainct d'vn traict ſi violent,

Et d'vne puyſſance ſi forte,
Que tout en tout il le tranſporte :
C'eſt luy qui verſe ſur mon chef
Vn ſi miſerable meſchef.

C'eſt luy qui Terée affolla,
Tant que ſa fœur il viola,
Et couppa la langue à la belle,
De peur d'eſtre accuſé par elle,
C'eſt luy qui la peine & l'effort
Me faict, vif, ſentir de la mort.

C'eſt luy par qui le beau Narciz,
Au bord d'vne fonteine aſſiz,
Où trop ſes beaultez il remire
Nous voyons ſoymeſmes s'occire :
C'eſt luy qui pour d'autruy iouyr
Me contrainct moy meſmes hayr.

C'eſt luy qui conduict en la mer
Le pauure Leandre abiſmer,
Le faiſant d'vn trop grand courage
Plonger ſoy meſme en ſon naufrage :
C'eſt luy m'acablant de trauaulx
Qui me faict ſouffrir tant de maulx.

C'eſt luy encor qui nous faict veoir
Iphis en ſi grand deſeſpoir,
Qu'il ſe pend luy meſme effroyable

Deuant ſa dame impitoyable,
C'eſt luy, c'eſt luy, pareillement
Qui me liure tant de tourment.

Bref c'eſt luy qui me donne ainſi
L'ennuy, la langueur, le ſoucy,
L'eſmoy, le meſchef, & la peine,
L'effort de la mort, & la haine,
Les trauaulx & maulx inhumains,
Et le tourment dont ie me plains.

CHANSON.

Ie ſers vne Maiſtreſſe,
Qui tient dedans ſes yeux
Les traictz dont Amour bleſſe
Les hommes & les Dieux,
Qui ne le veult ſçauoir,
Se garde de la veoir.

Mais celluy qui deſire
De ſe faire amoureux,
Et d'vn plaiſant martire
Se rendre bienheureux,
Vienne ſans retarder,
Vienne la regarder.

Du premier traict que donne
Son bel oeil tant humain,
Il blesse la personne,
Et la guerit soubdain,
Causant d'vn mesme effort
Et la vie & la mort.

Venus dans son oeil dextre
Se loge auecq' Amour,
Et Mars dans le senestre
A choisy son seiour,
Ce qui cause & qui fait
Vn si contraire effect.

De la vermeille Aurore
Son visage elle a pris,
Et si l'a pris encore
De la gaye Cypris,
Elle a pris de Iunon
Sa gloire & son renom.

Du sainct choeur de Parnasse
Elle a pris ses chansons,
D'vne gentile Grace
Ses honnestes façons,
De Dyane a esté
Sa blanche chasteté.

En elle la nature,

Et les diuins flambeaux,
Ayant fait ouuerture
De leurs trefors plus beaux,
Ont tout voulu femer
Pour plus la faire aymer.

C'eft pourquoy ie n'ay garde
De m'eftonner beaucoup,
Si cil qui la regarde
En meurt du premier coup :
Car mourir ce n'eft rien
S'on meurt pour eftre fien.

De moy qui l'ay fuyuie
Comme fatalement,
Ie n'ayme que ma vie
Pour elle feulement,
Et pour elle la mort
Me feroit vn confort.

S'il aduient que lon meure
De quelque beau mourir,
Vn renom nous demeure
Qui ne fçauroit perir,
Mourons donq' pour fes yeux
On ne peult mourir mieulx.

A LA COLOMBE DE IAN DE PARDEILLAN

Prothonotaire de Pangeas

ODE.

PETITE Colombe amoureuſe,
Gentile Colombelle heureuſe,
Qui ſoulois auant que les chantz
Des neuf ſœurs du Prince de Dele
Sonnaſſent ta gloire eternelle,
Eſtre ſeul delice des champs.

Maintenant mon Pangeas te vante,
D'vne voix ſi douce & ſçauante
Que les ſons en montent aux cieux,
Toy ſeruant aux tables plus grandes,
Parmy les plus douces viandes,
Du metz le plus delicieux.

Vy doncq' immortelle en ſon öeuure,
Car ſi l'aduenir ie deſqueuure,
Ie preuoy ton nom auſſi beau,
Que Catulle & qu' Ouide encore,
Font veoir en leurs vers que i'adore
Vn perroquet, vn paſſereau.

A S'AMYE.

ODE.

Quelle ardeur chaftement diuine
Sens ie alumer en ma poytrine!
Quelle fureur tient mes efpritz
Hors de moy chaftement efpris!
Seroit ce, Mufe mon merite,
La beaulté de ma Marguerite,
Qui me rauiffant de nouueau
Me renflammaft d'vn feu fi beau?
Ou Phebus de fa faincte flame
Rechaufe vainement mon ame,
Ou cette ardente nouueaulté
Sort des rayons de fa beaulté,
Difons donq', Mufe mon merite,
La beaulté de ma Marguerite,
Qui de nouueau me rauiffant
D'vn beau feu me va rempliffant.

Ne Pallas, ne la Cyprienne,
Ne la fille Saturnienne,
Seroient telles entre les Dieux,
Sans les efpritz ingenieux,
Qui chantant leurs graces plus belles,

Ont faict leurs beautez immortelles.
Que donrois-tu donq' à celluy
Qui te chanteroit auiourd'huy,
Et qui t'aquerroit vne gloire
Digne d'eternelle memoire?
Luy donrois-tu pas de tes yeux
Mille regardz delicieux?
Luy donrois-tu pas, mignonette,
Mille baisers de ta bouchette,
Et ceignant son flanc de tes bras
Ne le caresserois-tu pas?

Respons donc, petite friande,
Respons à ce que ie demande?
Tu respons que pour acquerir
Vn renom qui ne peult mourir,
Et pour gaigner que dans vn liure
Tu puysses à iamais reuiure,
Mille regardz tu donneras,
Mille baisers tu liureras,
Et feras cent mille caresses,
Et cent mille delicatesses,
A celluy qui pour te priser
Tachera de t'eterniser.

Ainsi donq' me soit fauorable,
Ainsi donq' me soit secourable
Le chef du choeur Aönien,
Afin que ie chante si bien

Le fubgect que i'ofe entreprendre,
Qu'vn iour la diuine Caffandre,
L'obgect du diuin Vandomois,
S'enialouze aux fons de ma voix,
Et qu'au ciel reluyre ie face
Les diuins honneurs de ta face.

Ca donq' donne moy de tes yeux
Mille regardz delicieux,
Et mille baifers m'apareille
De ta belle bouche vermeille,
Puys voultant tes bras rondz & blancz,
Serre m'en, Mignonne, les flancz,
Car c'eft moy qui veux faire dire
Tes beaultez aux nerfz de ma lyre,
C'eft moy qui te veux honnorer,
Qui veux ton honneur decorer,
Et par mes vers te rendre telle
Que ta beaulté foit immortelle,
Te donnant nom & renom tel
Que moy mefme en fois immortel.

A ELLE MESMES.

ODE.

Quand ie te vois au matin
Amaſſer en ce iardin
Les fleurs que l'aulbe nous donne,
Pour t'en faire vne coronne,
Ie deſire auſſi ſoubdain
Eſtre en forme d'vne abeille,
Dans quelque roze vermeille,
Qui doit cheoir dedans ta main.

Car tout coy ie me tiendrois,
Alors que tu t'en viendrois
La cueillir ſur les eſpines,
Entre ſes fueilles pourprines,
Sans murmurer nullement,
Ne battre l'vne ou l'autre æſle,
De peur qu'vne empriſe telle
Finit au commancement.

Puys quand ie me ſentiroy
En ta main, ie ſortiroy
Et m'en iroy prendre place
Sans te poindre ſur ta face :

Et là baisant mille fleurs
Qui sont autour de ta bouche,
Imitterois ceste mouche
Y suçant mille senteurs.

Et si lors tu te faschois
Me chassant de tes beaus doigtz,
Ie m'en irois aussi viste
Pour ne te veoir plus despite,
Mais premier autour de toy,
Ie diroy d'vn doux murmure,
Ce que pour t'aymer i'endure
Et de peines & d'esmoy.

Ou si par quelque bon heur
Tu voulois fleurer l'odeur
De la roze qu'aurois prise,
Ignorant mon entreprise,
Lors que tu la fleurerois,
Alors sortant, mignonette,
De mon embusche secrette
Ta bouche ie baiserois.

Voy donq' comment Cupidon
Rend l'ardeur de son brandon
En moy seuerement forte,
Qui ne veult qu'en cette sorte
Ie sois plain de sa poison,
Mais qui fait que ie souhaite

De changer en vne beſte
Ce peu que i'ay de raiſon.

C'eſt cét Archer, cét Amour,
Ce tiran qui nuict & iour
De ſes flammes trop cruëlles
Me deuore les mouëlles :
C'eſt luy, c'eſt luy voirement
Que quelque ourſe d'Hyrcanie,
De ſa fiere felonnie
Allaicta premierement.

DE SON AMOVR ENVERS DEVX DAMES.

ODE.

COMMENT Amour conſens tu que ie porte
Pour deux obiectz vne angoiſſe ſi forte,
Et qu'vn ſeul traict de ton arc belliqueur
Deux telz effortz face dedans vn cueur ?

Ie ſuys à toy quand l'Aurore s'eſueille,
Et quand Phebus dans les ondes ſommeille
e ſuys à toy, & tant à toy ie ſuys,
Qu'eſtre d'autruy ie ne veux & ne puys.

Ie ne fuz onq' que diſpoſt à te ſuyure
Ie ne fuz onq' diſpoſé que de viure
(Teſmoins en ſont & mon luth & mes vers)
Deſſoubz ton ioug au nombre de tes ſerfz.

Ouure tes yeux, aueugle en mon remede,
Ie ne ſuys point ce guerrier Dyomede,
Qui deuant Troye aſſaillant les Troyens
Bleſſa ta mere entre les Phrygiens.

Ie ne ſuys point ce Phebus qui dedaigne
Ton arc, tes traictz, ta trouſſe & ton enſeigne,
Ny cette la qui d'vn trop chaſte vœu
Pucelle fuyt les ardeurs de ton feu.

Cerche entre nous vne ame plus rebelle
Pour l'offenſer d'vne naureure telle,
Et laiſſe moy, qui ne ſuis aſſez fort
Pour ſupporter doublement ceſte mort.

Ah dure loy ! ah rigueur trop extreme !
Dedans les cueurs de deux Dames que i'ayme
Ton arc Amour & ton brandon eſt vain,
Et ie ſens bien deux flammes en mon ſein !

O durs ennuys ! ô dolentes deſtreſſes !
O grans beaultez de deux belles maiſtreſſes !
Pourray-ie bien ſouffrir tant de treſpas
Sans qu'à la fin ie deſcende la bas?

L'vne me dict qu'aux cordes de ma lyre
Rien que fon loz ie ne face redire,
L'aultre me flatte & mignarde me dit
Qu'ell' veult auoir vn femblable credit.

Mais ie me deulx de quoy ie ne fuis digne
De celebrer leur louange diuine,
Car d'vn Ronfard bien qu'il chante les Roys
Toutes des deux ont merité la voix.

Ie voudroy bien fi ie pouuoy me taire
Sans les louer, mais ie ne le puis faire :
Car cettuy la qui m'a le cueur atteint
Veult que par moy leur honneur foit depeint.

La donq', garfon, d'vne main diligente
Porte ma lyre, afin que ie les chante,
Et l'vne & l'autre & chacune à fon tour
Par ma chanfon i'entremefle à l'amour.

Couple amoureufe en laquelle fe mire
Le ciel courbe, qui voz graces admire,
A tresbon droict le Roy de tous les Dieux
Lairroit pour vous fon tonnerre & fes cieux,

Et transformant fa figure immortelle
En cigne, en beuf, en Satyre, en pucelle,
Ou bien en or pour mieux vous affaillir,
Viendroit ça bas voftre roze cueillir.

Qui vouldra veoir ce que peult la nature
Verſer de beau ſur vne creature,
La decorant de mille nouueaultez
S'en vienne heureux contempler voz beaultez.

Et s'il ne ſçait comment Amour entame,
Et comme encore il englace & enflamme
Les cueurs de ceux qui ſont en liberté,
Voye ſans plus de voz yeux la clarté.

Il verra lors les brandons & les leſſes,
Les doux appaſtz, les embuſches traitreſſes,
Et les glaçons dont l'enfant de Cypris
Ard, bleſſe, prend, & gelle noz eſpritz.

Ie vous admire & l'vne & l'autre enſemble,
Et voſtre teint qui les rozes reſemble,
Alume en moy de ſes rayons vermeilz,
Deux feuz d'amour ardentement pareilz.

Mais ie ne ſçay la beaulté de laquelle
Plus ardemment à vous ſeruir m'appelle :
Car l'vne & l'autre en vous me faites veoir
Tout le plus beau qu'on peult du ciel auoir.

Puys tout au coup en vne meſme place
Ie fuz rauy de l'vne & l'autre face,
Et tout au coup en meſme place eſtreint
Ie me ſenty de l'vne & l'autre atteint.

Voyez Amantz comme ce Dieu qui vole
Mon cueur ardant de deux beaultez affolle,
Et comme il faict plus plaisant mon ennuy,
Entremeslant du plaisir aveq' luy.

Si l'vne veoit que trop de peine i'aye,
Elle s'en vient pour adoucir ma playe :
Si l'autre veoit que ie sois au mourir
Elle s'en vient afin de me guerir.

Si l'vne entend l'estat de ma souffrance,
Elle me paist d'vne bonne esperance :
Si l'autre m'oit au prez d'elle douloir,
Elle me paist doucement d'vn espoir.

Voila comment ie porte dans mon ame
Le vif portrait de l'vne & l'autre Dame,
Et dans le sein double amoureux esmoy,
Viuant aillieurs pour trespasser en moy.

Or ie les aime, & si n'ay poinct enuye
Tandis qu'icy ie fileray ma vie,
D'autre beaulté iamais me renflammer,
Ains toutes deux ensemble les aymer.

Me faisant fort sur leur propre asseurance,
Qu'en peu de temps i'auray la recompense
De tous les maulx qu'en aymant ie reçois,
De l'vne ou l'autre, ou des deux à la fois.

Tandis mon luth leurs merites entonne,
Si haultement que le ciel en resonne,
Et que du bord où s'espanist le iour
Iusques à l'autre on saiche mon amour.

D'AYMER EN PLVSIEVRS LIEVX.

A GVILLAVME AVBERT.

ODE.

POVRCE qu'en ceste Amour diuersement escripte
Ie parle ore auec Anne, ore auec Marguerite,
Magdaleine, & Loyse, on me pourroit blasmer
D'aymer en trop de lieux pour bien me faire aymer.

A cella ie respons, que selon les destresses
Que i'ay long tẽps souffert pour ces quatre maistresses,
Et selon que i'ay eu d'elles bon traictement,
Ie l'ay voulu descrire ainsi naifuement.

Mais de n'en aymer qu'vne, & pour elle ma vie
Veoir à mille tourmentz pour iamais asseruie,

Ie ne le sçaurois faire, aymant mieux dire adieu
Pour aller cercher mieux en quelque autre bon lieu.

La Nature m'a faict, & la Nature est belle
Pour la diuersité que nous voions en elle:
Ie suis donq' naturel, & ma felicité
En matiere d'amour c'est la diuersité.

L'hõme ieune est bien sot & digne qu'on le chasse
Qui ne loge son cueur qu'en vne seule place,
Et aux ongles du chat le rat doit tresbucher,
Qui ne sçait qu'vn seul trou pour se pouuoir cacher.

Il fault de port en port cercher son auanture,
Aller par cy, par la, pour changer de pasture :
Et quand quelque faueur receuoir on n'a sceu,
Aller en autre endroict pour estre mieux receu.

Par les diuers pays, & les diuers voyages,
Par les hommes diuers, & les diuers langages,
L'homme se faict plus rare & s'acquiert le renom
D'vn homme bien expert & d'vn homme de nom.

Ces marmiteux Amãtz qui nuict et iour souspirẽt,
Pour vn amour auquel vainement ilz aspirent,
Perdent (comme l'on dict) & repos, & repas,
Et souffrent tous en vie vng millier de trespas.

Ie m'en riz & m'en moque, & leur amour si forte

Ce n'eſt pas vng amour qui les ames tranſporte,
Ains ceſt vne fureur qui les transforme tous,
Et qui faict qu'en la rue on les appelle foulz.

Aymons donques par tout, & ces ſottes conſtances
Chaſſons de noz amours & de noz alliances,
Aymãt quãd on nous ayme, & nous gardãt touſiours
La liberté d'entrer en nouuelles amours.

A S'AMYE.

ODE.

PVIS que la ſaiſon du printemps
Faict trop plus les hommes contens,
Lors que la terre elle colore,
Que l'eſté, ne l'hyuer encore,
Il nous fault cultiuer le fruict
Que le gay printemps nous produict.
La donq' petite Magdaleine,
Puis que le vent de ton aleine
Semble vng Zephire doucereux,
Anime vng baiſer ſauoureux,
Et ſouffle dedans ma poytrine
Ta delicateſſe diuine.

Baiſe moy tout beau bellement,
Baiſe moy colombellement,
Ma belle petite Dione,
Ma belle petite Mignonne,
Mignonne que i'ayme trop mieux
Que la lumiere de mes yeux,
Tant & tant de tes mignotiſes,
De tes mignotes mignardiſes,
Cupidon l'Archerot volant
Me va nuict & iour affollant.

Baiſe moy donq' & ne differe
Pour crainte des yeux de ton pere,
Nous regardant il ſe ſoubzrit,
Se ſoubzriant il ſe nourrit,
Si fort & doucement eſt forte
La douce amytié qu'il nous porte.
Rien n'eſt plus doux que l'amytié
Viuans l'vne en l'autre moytié,
Et menans vne douce guerre,
C'eſt vn vray paradis en terre,
La donq' puys que ie viz en toy,
Viz ie te pry, mignonne, en moy,
Et viuans ainſi peſle meſle,
Dreſſons vne douce querelle.
Tu dõnras du doz de ta main
Mille doux coups deſſus mon ſein,
Et ie me defendray follaſtre
Iuſqu'à te veoir laſſe de battre,

Puys t'enlevant entre mes bras,
Ie ne me contenteray pas
De cent baifers pris d'vne pille,
Mais en prendray plus de cent mille,
Saoulant à mefme mon defir,
Et te laiffant à ton plaifir,
Tu t'en fuiras comme mutine,
Par derriere quelque courtine,
Et là me defpitant plus fort
Dedaigneras tout mon effort,
Iufqu'à tant que ie te rebaife,
A celle fin que ie t'apaife,
Et afin que i'apaife auffi
Le doux tourment de mon fouci.

PLAINCTE D'AMOVR A VENVS.

A IAQVES BIZET.

ODE.

Amovr, Bizet, en plourant
S'en vint naguere courant
Vers la Royne de Cythere,
Et luy dict, ma douce mere,

Voy ie te pry dans ma main
Cette naureure inhumaine,
Que m'a faict dans cette plaine
Vn oiselet inhumain.

C'est cét oiselet qui bruyt
Vn murmure, quand la nuict
Cede à la clarté nouuelle,
Que le villageois appelle
Ce me semble mouche à miel,
Et qui suçe aux prez encore
Au reueiller de l'Aurore
L'humeur qui tumbe du ciel.

Il est comme vn papillon,
Mais il porte vn aiguillon,
Qui m'a faict de sa pointure
Dans la main cette ouuerture:
Gueris donques ma douleur,
Et fay que de cette offense
Ie puisse auoir la vengence
Par vn contraire malheur.

Souffre dit ell' ce mesfaict
Mauuais garson, qui m'as fait
Bien qu'aux flancz porté ie t'aye
Vne plus amere playe,
Et qui faiz au Roy des Dieux
De ton traict tant de nuysance,

Que pour guerir ſa ſouffrance
Souuent il quicte les cieux.

Ce qui peult armer le corps
Eſt tout vain en tes esfortz,
Et le plaſtron ny la maille
Ne vault rien en ta bataille :
Auſſi le Dieu des ſouldars,
Bien qu'il ait touſiours ſes armes,
Ne ſçeuſt onq en tes alarmes
Se garentir de tes dardz.

Et ſi quelcun mal appris
Met tes fléches à meſpris,
Tu luy faiz à toute oultrance
Sentir qu'elle eſt ta puyſſance :
O Phebus tu le ſçeuz bien,
Apres auoir eu la gloire
De ta premiere victoire
Sur le champ Theſſalien.

Ton traict remply de poiſon
Enforcelle la raiſon :
Tu l'eſprouvas bien Alcide,
Des vieux monſtres homicide,
Allors que des meſmes doigtz
Qui la terre dépeuplerent
Des ſerpentz qu'ilz eſtranglerent,
Serf d'Omphalé tu filois.

Tu n'es point tant oultragé
Qu'il te faille eſtre vengé,
Souffre donq ce qui te greue,
La douleur en ſera breue,
Et ceſſe de tant ferir,
Meſmes nous qui des Dieux ſommes :
Car la Mort guerit les hommes,
Mais ell' ne nous peult guerir.

D'VNE DEVISE QVE LVY DONNA S'AMYE

Dans vn anneau,

IE MEVRS DE IOVR, ET BRVSLE DE NVICT.

ODE.

Tv te meurs de iour,
Et de nuyct encore,
Vn brazier d'amour
Ton ame deuore,
Et ſi ne veux pas
Eſteindre ta flamme,
Ny de ce treſpas
Garentir ton ame.

I'ars ainſi de nuyꝺ,
Et de iour deffine,
Pour n'auoir le fruiꝺ
Qu'aprend la Ciprine,
Et toy qui me peulx
Bien heureux me rendre,
Retiue à mes vœuz
Ny daignes entendre.

Bien que ſeure fois
Que ma peine ardante,
Et ma mort, ainçois
Ma douleur mordante,
Viennent de ton œil,
Qui mon cueur embraize,
Me faiſant en dueil
Mourir de meſaiſe.

La donq' oſte toy
De ta peine dure,
Et m'oſte l'eſmoy
Que pour toy i'endure :
Par ainſi ton cueur,
Et mon ame heurée,
Viuront ſans langueur
En ioye aſſeurée.

A S'AMYE EN LVY DISANT ADIEV.

ODE.

ENCOR qu'vn autre que moy
Soit le mieulx aymé de toy,
Et qu'efperance ie n'aye,
Que tu fois pour me guerir,
Pour me garder de mourir
De mon amoureufe playe.

Ie ne lairray toutesfois
Par les chams ou ie m'en vois,
Entre les peuples eftranges,
De chanter & de vanter,
De vanter & de chanter,
Tes immortelles louenges.

Tandis partant de ce lieu
Ie te viens dire vn adieu,
Vn adieu qui me fend l'ame,
Oferay-ie l'annoncer,
L'oferay-ie prononcer,
Adieu las, adieu madame.

Garde ie te pry mon cueur,

Que ie te laiſſe en langueur
Pour te ſuyure en mon abſence:
Et garde encore qu'abſent
Il ſente le mal qu'il ſent
Maintenant en ta preſence.

A ELLE ENCORE

Sur ce meſme propos.

ODE.

QVAND ie pris hyer congé de vous,
D'vn baiſer ſi long & ſi doux
Vous feiſtes contente mon ame,
Que la friande s'eſcoula
Deſſus ma bouche & s'en volla
Dans la voſtre plaine de baſme.

Et depuis cette heure, depuis
Sans ame, maiſtreſſe, ie ſuys,
Sentant bien ma force rauie,
Si vous piteuſe à mon torment,
Ne la renuoyez promptement
Afin de renforcer ma vie.

Ienuoye mon cueur meſſager
Deuers vous, pour contr'eſchanger
Auecq' mon ame de demeure.
N'uſez donq' vers luy de rigueur,
Car ſi ie ſuys guiere ſans cueur
Il fauldra du tout que ie meure.

Et ſi pour vous ie treſpaſſois,
Vous en ſentiriez quelque fois
La bas vne peine cruelle:
» Car les Dieux n'ont point de pitié
» D'vn qui reçoit vne amitié,
» Et n'en rend point de mutuelle.

DE L'ABSENCE DE S'AMYE.

A MAVRICE SEVE LIONNOIS.

ODE.

APRES que ſur le bord du Roſne,
Et que ſur celluy de la Soſne
I'ay plaint longuement ma douleur,
Ie viens aux riuages d'Iſere,
Rempli d'amoureuſe chaleur,

Lamenter ma vieille misere
S'empirant d'vn nouueau malheur.

Car plus en moy mesme ie pense
D'amoindrir mon mal par l'absence,
Ou par l'esloignement des lieux,
Et plus il croit dedans mon ame,
Pour ne veoir plus les deux beaux yeux,
Ny les beaux cheueux de ma dame,
Qui peuuent captiuer les Dieux.

L'amour me faict hair moy mesme,
Le bien me fait vn mal extreme,
Et le feu trop chault me pallit,
Le repos helas! me trauaille,
Le veiller m'est somme, & le lict
M'est vn camp de dure bataille,
Où viuant on m'enseuelit.

Le pleurer me plaist, & le rire
M'apreste vn contraire martire,
Le repos m'est venin & fiel,
Au lieu de paix i'ay tousiours guerre,
Ie voy sans yeux, & volle au ciel,
Sans iamais départir de terre,
Où ieune ie semble estre vieil.

I'espere & crain d'vn seul courage,
Mon profit m'aporte dommage,

Et le iour plus ſerain qui luyt
Ne m'eſt que tenebre mortelle,
Bref, i'ay ſans fin ſoit iour ou nuict
D'vn vieil deſir peine nouuelle,
En ſuyuant cella qui me fuyt.

O beaux yeux bruns de ma maiſtreſſe,
O bouche, ô front, ſourcil, & treſſe,
O riz, ô port, ô chant & voix,
Et vous ô graces que i'adore,
Pourray-ie bien quelque autre-fois
Vous veoir & vous ouyr encore
Comme ie feiz en l'autre mois!

Riuages, montz, arbres, & pleines,
Riuieres, rochers & fonteines,
Antres, foreſtz, herbes, & prez,
Voiſins du ſeiour de la belle,
Et vous petitz iardins ſecretz,
Ie me meurs pour l'abſence d'elle,
Et vous vous égayez auprez.

ÉLÉGIE A SA DAME.

Avant qu'Amour me naurast de ses armes,
Et me liurast tant d'assaux et d'alarmes,
Ie ne sçauoy quel heur il apportoit,
Ou quel malheur à ceux qu'il combatoit.
Ny ne sçauoy comment de ses sagettes
Il faict ainsi noz voluntez subgettes
Ayant tousiours en franchise vescu
Sans vaincre aucun, & sans estre veincu.

Mais depuys l'heure heureusement venuë
Que i'euz au cueur vostre image receuë,
I'ay faict l'essay par tant de diuers coups
De ce qu'il peult sur les Dieux & sur nous,
Que librement à present ie confesse
Qu'on ne sent point de plus douce tristesse.
Et sans le mal dont mon cueur se ressent
Estant de vous si longuement absent,
Ie me tiendrois le plus heureux des hommes
Qui furent onc en ce monde où nous sommes:
Car ô bons Dieux conter ie ne scaurois
Sur ce papier, le bien qui tant de fois
M'est auenu regardant vostre face,
Ou contemplant vostre courtoise grace,

Et receuant de voz yeux amoureux
Mille doux traictz dans mon cueur langoureux.

Il eſt bien vray qu'en fortune ſi douce
I'ay quelquefois eſprouvé la ſecouſſe
Du traict amer, que cét Archer vainqueur
Sans y penſer tire dedans vn cueur,
Mais auſſi toſt ie cognoiſſoy voiſine
Pour me guerir l'heureuſe medecine:
Car ayant l'heur, dame, de vous reuoir
Ie delaiſſoy ſoubdain à me douloir,
Et par voz yeux, ma fatale lumiere,
Ie recouuroy ma fortune premiere.

Ores ſans aiſe & ſans repos auſſi,
Plus que iamais i'eſpreuue ce ſoucy,
Tant pour l'ennuy que i'ay de mon abſence,
Que du deſir d'eſtre en voſtre preſence,
Vous aſſeurant que ſi l'occaſion
Vouloit reſpondre à mon affection,
I'iroy bien toſt recompenſer l'uſure
Des durs trauaux qu'en abſence i'endure.
Mais attendant le bon heur de vous veoir,
Ie vy touſiours en quelque peu d'eſpoir,
Me faiſant fort que ceſte abſence noſtre
N'eſloignera mon cueur d'auecq le voſtre,
Et ne fera que ferme en voſtre foy
Vous ne daigniez vous ſouuenir de moy.
En ce pendant ie porte en ma poitrine

Inceſſement voſtre image diuine,
Sans craindre rien qui la puyſſe effacer,
Et ces beaux motz m'amuſe à repenſer :
» L'homme ne ſçait tant qu'il vit ſur la terre
» Que vault la paix s'il n'a ſenty la guerre,
» Et ne ſçait point que vault la liberté,
» S'il ne fut onc en priſon arreſté.

DE L'EXTREMITÉ DE SES PASSIONS.

A GABRIEL DV FAVSSARD.

ODE.

S'IL eſt ainſi, comme tu diz,
Que les amitiez de iadis
Ne ſont rien au pres de la tienne,
Pour correſpondance à la mienne,
Oy ie te ſupply par pityé
Ce que me cauſe vne amytié.

Soit que l'aulbe d'vn teinct vermeil
Annonce le nouveau ſoleil,
Ou ſoit que le ſoleil au monde

Face veoir ſa perruque blonde,
Ou ſoit ou ſerain de la nuict,
Allors que la Lune reluyt,

Touſiours vne fiere langueur
Me va geinant mon pauure cueur,
Et touſiours vne angoiſſe extreme,
Et vne miſere de meſme,
Seichant mes veines & mes os,
M'oſtent & repas & repos:

Ie me conſume peu à peu
Comme la cire aupres du feu,
Ou comme la fleur delaiſſée,
Aux champs d'vn coultre renuerſée,
Ou comme au ſoleil ſur vn mont
La glace ou la neige ſe fond.

Helas! auoys-ie merité
Qu'auec tant de ſeuerité,
Vne miſere ſi mortelle
Me cauſaſt vne angoiſſe telle,
Et me feiſt pour me ſecourir
Vouloir & ne pouuoir mourir?

Ie porte touſiours dans mes yeulx
Ce qui m'eſt tant pernicieux,
Et touſiours ie loge en ma teſte
Ce qui me faict tant de tempeſte,

Par ainſi portant & logeant
Ce qui me va tant oultrageant.

Ie ne puys iamais approcher
De montaigne, ny de rocher,
D'antre, de foreſt, ny de pleine,
De fleur, de pré, ny de fonteine,
Que peint il ne m'y ſemble veoir
L'obgect qui tant me faict douloir.

Amour ce petit Dieu vollant,
Ce petit Dieu ſi violent,
Qui le ciel & la terre enflamme,
Se faiſant maiſtre de mon ame,
Et m'ayant tout à ſoy rauy,
Tout à ſoy me tient aſſeruy.

C'eſt luy qui tant me faict gemir,
Qui tant me garde de dormir,
Et qui tant mes eſpritz affolle :
C'eſt luy qui m'oſte la parole,
La franchiſe & le ſentiment,
Sans trouuer nul allegement.

Bref c'eſt luy qui tient ma raiſon,
Et mon eſprit en ſa priſon,
C'eſt luy qui tant de maulx me liure,
Et qui me faict en aultruy viure,
Mourant cent fois le iour en moy,
Par trop d'eſperance & de foy.

Comme ſouuent on veoid le vent
Foible & petit en ſe leuant,
Renforcer apres ſon aleine,
Croullant les arbres en la plaine,
Et faiſant en tournant voler
Vne obſcure pouſſiere en l'air.

Il faict les ondes de la mer
Par grandes vagues eſcumer,
Des grans montz il abat le feſte,
Et porte vne telle tempeſte,
Que le beſtail au boys caché
En meurt ſoubz le boys arraché :

Ainſi naſquiſt Amour petit,
Quand premier il me combatit,
Puys apres redoublant ſes forces,
Il me feit mille & mille entorces,
M'arrachant d'vne grand fierte
Mon eſprit & ma liberté.

Plus ie voys le repos cerchant,
Plus le trauail me va faſchant,
Et plus ie quiers ou paix ou treſue,
Et plus la guerre on me faict greue,
Croiſſant touſiours ma grand ardeur
A l'enuy d'vne grand froideur.

I'ay eſſayé tant que i'ay peu

De pouuoir eſteindre ce feu,
Et encor ſans ceſſe i'eſſaye
De guerir ceſte amere playe,
Mais en vain, car le mal encloz
A penetré iuſques à l'os.

Ainſi qu'vn malade qui boult
D'vne ſoif qui l'enflamme tout,
Et qui s'endort ſur ceſte enuye
De veoir ceſte ſoif aſſouuie,
Ne ſonge en dormant qu'à des eaux,
Des fonteines & des ruyſſeaux.

Tout ainſi quand i'ay bien veillé,
Et que iay long temps trauaillé
Pour l'amour qui tout me transforme,
S'il aduient qu'allors ie m'endorme,
Ie ne faiz que ſonger touſiours
A la beaulté de mes amours.

Ore il me ſemble que ie voy
La belle qui vient deuers moy,
D'aultant plus douce & plus priuée
Que ie l'ay plus fiere trouuée,
Me promettant allegement
A mon miſerable tourment.

Et tout ſoubdain ce m'eſt aduis
Me trouuant d'elle viz à viz,

Ie la voy fiere qui me tance,
Blaſmant ma grand aultrecuidance,
Et monſtrant ſon cueur endurci
Pour n'auoir aucune mercy.

Comme le ſoleil nous voyons
Endurcir d'vn de ſes rayons
L'argille ſur laquelle il tire,
Et quant & quant mollir la cire,
Cauſant tout en vn meſme temps
Deux effectz ſi fort differentz.

Ainſi la Dame que ie ſers
Cauſe en moy deux effectz diuers,
Me faiſant d'vne ſeulle œillade
Tout en vn temps ſain & malade,
Ore de feu tout enflammé,
Ore de glace tout paſmé.

Mais quoy? Fauſſard, c'eſt à bon droict
Qu'on me trauaille en ceſt endroict:
Car ma Dame tant elle eſt belle
Porte vn paradis auecq' elle,
Et moy pour ſes perfections
Porte vn enfer de paſſions.

A S'AMYE.

ODE.

Elle eſt à vous, douce maiſtreſſe
Ceſte belle & dorée treſſe,
Qui feroit honte au meſmes or,
Et ce front qui d'iuoire ſemble,
Et ces yeux deux aſtres enſemble,
Maiſtreſſe, ſont à vous encor.

A vous eſt ce beau teinct de rozes,
Et ces deux belles leures cloſes,
Qui ſemblent deux brins de coral:
Et ces dentz par où ſe repouſſe
Le muſc de voſtre aleine douce,
Qui ſemblent perles ou criſtal.

Bref à vous eſt la belle face,
Le bon eſprit, la bonne grace,
Qu'on veoid en vous & l'entretien:
Seulle eſt à moy la peine dure,
Et tous les trauaulx que i'endure
Pour vous aymer & vouloir bien.

SVR VN DESPIT

Qu'il print auecques s'amye.

ODE.

C'est ores vrayment que ie ſuis
Allegé de tous les ennuys
Qui m'ont fait ſi long temps oppreſſe
Ayant recouuré ma clarté,
Mon eſprit & ma liberté
Des mains d'vne ingrate maiſtreſſe.

Amour voyant ma loyaulté
Digne de plus grande beaulté,
Eſt venu ſe rendre coulpable,
Et s'eſt excuſé de m'auoir
Faict à tort ſentir ſon pouuoir
Pour vne dame impitoyable.

Il m'a rendu l'entendement,
Et la raiſon pareillement,
Qu'il m'a ſi long temps detenuë:
Il m'a d'amour le cueur laué,
Et m'a des yeux encore leué
Le bandeau qui bandoit ma veuë.

Si bien que ie veoy clairement
Ce qui m'a tenu longuement
Afferuy d'vne erreur ſi folle:
Et veoy combien mon oeil troublé
Eſtoit follement aueuglé
D'adorer vne telle idole.

Comme vn priſonnier attaché
S'eſiouyſt eſtant relaſché,
Ou comme apres vn grand oraige,
Le nocher qui cerche le port
S'eſiouyſt quand il eſt à bord,
Eſchappé de quelque naufrage.

Ainſi apres que i'ay eſté
Eſclaue long temps arreſté
D'vne ame ſi ſourde & ſi fiere,
I'eſprouue vn indicible bien,
Or' que ie retourne eſtre mien
Auec ma liberté premiere.

Ie veoy ces caduques beautez,
Et ces fragilles nouueaultez,
Qui ſouloyent enflammer mon ame,
Ie veoy l'ardeur de ma fureur,
Et la fureur de mon erreur,
D'où ne peult proceder que blaſme.

Ainſi iadiz au deſloger

Apparuſt Alcine à Roger,
Apres qu'en deſpit d'Erifile,
Il euſt de ſon amour iouy,
Ayant ouuert l'oeil esblouy
Pour retourner à Logiſtille.

Or ie iure atteſte, & promectz
De ne ſuyure plus deſormais
L'amour qui tant m'a faict d'oppreſſe,
Ou ie promectz ſi ie la ſuis,
Que ie la ſuiuray ſi ie puis
Seruant quelque douce maiſtreſſe.

Car lors ie ne regreteray
Les ennuys que ie porteray
Attainct de l'amoureuſe flamme :
Pour ce que ie tiens à grand heur
Ce qu'on ſouffre eſtant ſeruiteur
D'vne belle & courtoiſe dame.

PALINODIE.

MON eſprit trop enflammé d'ire
Me fit hier contre vous eſcrire,
Mais ores que noſtre courroux

Se paſſe, & s'eſloigne de nous,
Maiſtreſſe, ie me veux deſdire.

Ie me deſdiz donc, & confeſſe
Qu'en ayant beaucoup de deſtreſſe
Pour vous, ce m'eſt vn plus grand heur,
Que de deuenir ſeruiteur
Iouyſſant d'vne autre maiſtreſſe.

Pardonnez moy donc ie vous prie,
Et puis que mercy ie vous crie
Mon offenſe remectez moy,
Receuant de nouueau ma foy,
Sans eſpoir que plus ie varie.

Les petites noiſes qu'on ſeme
Allors qu'ardentemment on s'ayme,
N'eſteignent pas vne amytié,
Ains la font eſtre la moitié
Plus forte encor & plus extreme.

DE SES DESIRS,

A s'amye.

ODE.

PAR trop d'aise ou par trop d'ennuy,
Nous voyons plusieurs auiourd'huy
Desirer changer de semblance,
Et viure en cest ardent desir,
Pour durer plus en leur plaisir,
Ou pour moins sentir de souffrance.

Quant à moy qui sens nuict & iour
Le fiel & le miel de l'amour,
Ie vouldrois estre la dorure,
Que sur vostre chef vous portez,
Pour mieulx contempler les beaultez
De vostre blonde cheuelure.

Ie vouldrois estre d'abondant,
La perle que ie voy pendant
Au bout de vostre belle oreille :
Pour plus commodement pouuoir
Vous faire le secret sçauoir
De mon amytié nompareille.

Ie vouldrois eſtre le colet,
Qui ſur voſtre ſein graſſelet
Couure ces deux tetons d'iuoire:
Pour auoir l'heur de les toucher,
Et pour pouuoir mieulx empeſcher
Qu'autre n'euſt part en ceſte gloire.

Voluntiers ie ferois encor,
Ceſte belle ceinture d'or
Qui les flancz vous ceint & vous lye:
Pour eſtroictement vous lyer,
Et pour garder de m'oublier
Non plus que ie ne vous oublye.

Ie vouldrois eſtre vn oreiller,
Afin de vous veoir ſommeiller:
Et ſi vouldrois eſtre vne mouche,
Quand en eſté vous ſommeillez,
Pour mieulx baiſer les beaux œilletz
Qui ſont autour de voſtre bouche.

Ie vouldrois eſtre transformé
En quelque beau gand perfumé,
Pour baiſer ſouuent à mon aiſe,
De voſtre main les doigtz poliz,
Les doigtz molz & blancz comme liz,
Qui me font Dieu quand ie les baiſe.

Ie vouldrois eſtre ce liuret,

Si bien couuert & ſi propret,
Qui vous pend à voſtre ceinture:
Afin que quand vous l'ouuririez
De mon cueur que vous y verriez,
Vous fiſſiez auſſi l'ouuerture.

Ie vouldrois eſtre le miroir,
Où vous vous esbatez à veoir
Les beaultez de voſtre viſage:
Afin que ie iouyſſe mieulx
Des doux regardz de voz beaux yeux,
Dont vous m'enflammez le courage.

Voluntiers ie ferois auſſi,
Le buſt que vous portez ainſi
Que ſur l'eſthomac on les porte:
Afin que ie fuſſe en ce poinct
Attaché tout le iour, & ioinct
Auecq'vous d'vne amytié forte.

Ie vouldrois puis que Dieu vouluſt
Que ie deuinſſe voſtre luth,
Voſtre ciſtre, ou voſtre eſpinette:
Afin quand vous vouldriez ſonner,
Que vous m'ouyſſiez reſonner
Qu'allegez moy plaiſant brunette.

En fin ie vouldrois deuenir
Vne puce, pour me tenir

Toute la nuict dans voſtre couche:
Afin de librement tenter
Si vous me vouldriez contenter,
Sans m'eſtre iamais plus farouche.

DES CONTRAIRES EFFECTZ DE SON AMOVR.

A IEHAN DE IEHAN.

ODE.

AVOIR peu de repos en beaucoup de deſtreſſe,
Ne veoir point d'aſſeurãce en vn doute cogneu,
Veoir la douceur couuerte & l'amertume à nu,
En cueur vuide de foy & remply de fineſſe.

Ne rire que par fois & larmoyer ſans ceſſe,
Se veoir pour vn grand bien en grand mal detenu,
Se veoir à mille mortz en viuant paruenu,
Auecq' trop gaye perte au gaing d'vne triſteſſe.

Chercher touſiours vng heur ſãs le pouuoir trouuer,
Au plus chault de l'eſté cent hyuers eſprouuer,
Eſtre ſans ceſſe oyſif & ſans ceſſer en peine,

Se fascher du plaisir, se plaire de l'esmoy,
C'est ce qui faict, Amy, tousiours auecques moy
L'esperance doubteuse & la douleur certaine.

DE LA DIVERSITÉ DE SON AMOVR.

A IEAN DE FAVRE.

ODE.

NOVS sommes en vn mesme temps,
Tous deux diuersement contens
En nostre amoureuse poursuyte,
Et tous deux en nombres diuers,
Escriuons mille amoureux vers
Qui des ans deuancent la fuyte.

Toy d'vn cueur ardemment espris
Des sainctes flammes de Cypris,
Aymes vne vierge gaillarde :
Et moy enflammé du brandon
Du petit Archer Cupidon,
Adore vne femme songearde.

L'vne a desia ployé le col
Dessous le ioug doulcement mol

Que donne aux Nopces Hymenée:
L'autre encor ceinte du ceston,
Garde le flouriſſant bouton
De ſa chaſteté fortunée.

L'vne vouldroit d'vn cueur marry,
N'auoir poinct encor de mary,
Tant le ſien luy faict de martire:
Et l'autre auoir vn en vouldroit,
Pourueu que ce fuſt en lendroit
Qu'ardentement elle deſire.

L'vne de ſon amy bien loing,
N'a point au chef de plus grand ſoing
Que ſon amour conſtante & forte:
L'autre plus pres de ſon amy,
N'a iamais l'eſprit endormy
En l'amitié qu'elle luy porte.

L'vne à ſon amoureux eſcrit,
Qu'elle ſupporte en ſon eſprit
Pour l'abſence vne angoiſſe vaine:
L'autre à ſon amy va contant
Qu'en amour elle endure autant
Comme luy d'inutile peine.

L'vne d'vn poil iaulne doré,
Et d'vn œil de vert coloré,
Doucement te prend & t'enflamme:

L'autre de ſon poil noirciſſant,
Et de ſon bel œil bruniſſant,
Enflamme & captiue mon ame.

L'vne peult à l'amy de nuict
Faire gouſter l'amoureux fruict,
Maulgré ſon eſpoux & ſa garde:
Et l'autre s'elle veult de iour
Peult ſatisfaire à ſon amour,
Maulgré ſa parenté bauarde.

Et voyla la diuerſité,
Faure, de la felicité
De noſtre amour encommençée,
Qui lieu ne trouuera iamais
(Par les Dieux ie te les promectz)
En noſtre commune penſée.

Car tant que le ſoleil luyra,
Et que la Lune conduyra
De nuict ſa clarté renaiſſante,
Ie vouldray ce que tu vouldras,
Et feray ce que tu feras,
D'vne amytié non periſſante.

A SES SOVSPIRS AMOVREVX.

ODE.

Tristes Soufpirs qui me laiffez
Demy mort fans nulle efperance,
Contez tous mes trauaux paffez,
Qui m'ont mys en tant de fouffrance,
A celle qui me veoid mourir
Sans qu'ell' me daigne fecourir.

Dites luy doucement ainfi,
Belle que tout le monde admire,
Ne donne plus tant de foucy
A celluy qui tant te defire,
Ains autant qu'il a de tourment
Donne luy de contentement.

Et fi vous voiez fa rigueur
Toufiours enuers moy fe pourfuyure,
Sans qu'elle amolliffe fon cueur,
Ny qu'elle ayt foing de me veoir viure,
Soufpirs, ne venez plus vers moy:
Car foubdain ie mourray d'efmoy.

Mais s'elle ne veult par pitié
Que fouffreteuz ainfi ie meure,

Sans guerdonner mon amytié,
Reuenez vers moy tout à l'heure:
Car ie ne vouldrois pas mourir
S'elle me daignoit fecourir.

A SES PENSERS.

ODE.

PENSERS de mon cueur foucieux,
Doux allegement de mon ame,
Qui montez fi fouuent aux cieux,
Chargez du beau nom de madame,
Allez fur le bord verdiffant
De mon Loth lentement gliffant,
Et là volez à main feneftre
Aux lieux où madame doibt eftre.

Penfers, c'eft elle en qui les Dieux
Ont mis comme en vne Pandore,
Tous les trefors plus precieux
Dequoy leur deité s'honore:
Dittes luy donc, Si Dieu vous gard,
Belle, nous venons de la part

D'vn que vous tenez en feruage
Exprez, pour vous faire vn meffage.

Il vous mande que fi allors
Qu'il eftoit en voftre préfence,
Il fentoit pour vous les effortz
De l'amour & de fa puyffance,
Que maintenant qu'il eft abfent,
Plus de langueur pour vous il fent,
Plus de mal & plus de martire,
Mille fois qu'on ne fçauroit dire.

Soit à mynuict, foit en plain iour,
Soit qu'il fe leue, ou qu'il fe couche,
Il ne fonge qu'en voftre amour,
Et n'a que vous dedans fa bouche :
Et bien que fon corps my tranfy
Soit maintenant bien loing d'icy,
Si eft ce pourtant qu'à toute heure
Son âme auprez de vous demeure.

Nous fommes comme vous voiez
Les penfers naiz dans fa poitrine,
Qu'il a deuers vous enuoyez
Comme obgect de noftre origine,
Afin que vous faichiez combien
Il vous veult d'amour & de bien,
Et combien nuict & iour il penfe
A voftre commune alliance.

Au printemps les fleurs des iardins,
En eſté les grains des campaignes,
En automne tous les raiſins,
En hyuer la neige aux montaignes,
Ceulx la qui cella nombreront,
Ceulx la les penſers conteront,
Que iour & nuict nous voyons naiſtre
Pour vous au cueur de noſtre maiſtre.

Faictes ainſi donq enuers luy,
Et gardez vous d'eſtre ſi rude,
Et ſi fiere qu'il ayt ennuy
Par vous, ou voſtre ingratitude:
Ains penſez en luy ſans ceſſer,
Comme il ne ceſſe de penſer,
Et comme extremement il ayme
Aymez le d'vne amour extreme.

CHANSON.

AMOVR qui ſçaiz quelle eſt ma foy,
Et qui veois quel eſt mon martire,
Vaten dire vn Adieu pour moy,
Puis qu'vn Adieu ie n'ay ſceu dire.

Vaten dire tout le tourment,
Et toute l'angoiffe fi dure,
Que depuis ce dur partement
Nuict & iour il fault que i'endure,

Mais fur tout ie te prie Amour,
Amour mon Seigneur, ie te prie,
De dire comme nuict & iour
Nuict & iour il fault que ie crie :

Qui vouldra fans monter aux cieux,
Veoir des cieux toute la richeffe,
Vienne contempler les beaux yeux
Et le beau front de ma maiftreffe.

Et qui vouldra veoir la douleur
Qu'aux enfers fouffre vne pauure ame,
Vienne contempler mon malheur,
Mon malheur, ma peine & ma flamme.

Vn ennuy n'eft point affez fort
Pour faire qu'vn homme fe meure,
Car s'vn ennuy caufoit la mort
D'ennuy ie mourrois à cefte heure.

Voire quand ma vie deburoit
D'vne autre vie eftre fuyuie,
Mon ennuy point ne fe perdroit,
Qu'en perdant l'vne & l'autre vie.

Auſſi tant & tant d'animaulx
La mer dans ſes vndes n'enſerre,
Comme d'angoiſſes & de maulx
Iour & nuict me meinent la guerre.

Et le ſoleil ne ſçauroit veoir
Soit au matin quand il ſe leue,
Ou ſoit quand il ſe couche au ſoir,
Vne autre triſteſſe plus grefue.

Toutesfois le temps dompte tout,
Et rien ne ſe veoid qu'il ne müe,
C'eſt pourquoy i'eſpere qu'à bout
Il mectra le mal qui me tue.

Chanſon, à ce cueur endurcy,
Qui loge en madame inhumaine,
Va crier que mort, ou mercy
Soit bien toſt la fin de ma peine.

A S'AMYE.

ODE.

Anne, ma maiſtreſſe, m'amye,
Qui tenez ma mort & ma vie,
Pour me donner de voz beaux yeux
Celle que vous aymez le mieux :
Anne, ma petite maiſtreſſe,
Voulez-vous qu'en vne deſtreſſe,
Et qu'en vn ſoucy tant amer
Ie ſois touſiours pour vous aymer?
I'aymerois mieux mourir, que faire
Vn acte qui vous peult deſplaire,
Voire pluſtoſt ie me turois
Que ie ne vous offencerois.
Pourquoy donc, petite inhumaine,
Me tuez vous de tant de peine,
Et pourquoy de tant de tourment
Me tuez vous inceſſemment?
Pourquoy voulez vous que ie ſente,
Dedans ma poitrine innocente,
Vne ſi cruelle langueur
Tuer touſiours mon pauure cueur?
» Touſiours la mer n'eſt pas eſmeüe,
» Et touſiours vne obſcure nüe,

» Ramenant le temps pluuieux,
» Ne trouble la clarté des cieux :
Toutesfois voz grandes rudeſſes,
Et les miſerables triſteſſes,
Qui me font ſi palle & chagrin,
Ne peuuent iamais prendre fin.

Si l'hiuer de greſle & de pluye,
Et de froid les hommes ennuye,
Nous auons apres le printemps,
Qui nous rameine le beau temps.

Si le laboureur en la plaine,
Tous les iours a beaucoup de peine,
Il a pour paſſer ſes ennuys,
Le repos de toutes les nuictz.
» Toutes choſes ont quelque treue,
Si ce n'eſt l'angoiſſe ſi greue,
Par qui n'ayant plus que les os
Ie pers & repas & repos.

Vous dictes bien que ſi ie porte
Pour vous vne angoiſſe trop forte,
Que vous portez auſſi pour moy
Le faix d'vn trop peſant eſmoy.
Vous dictes bien ſi ie vous ayme
D'vne conſtante amour extreme,
Que vous m'aymez d'vne amytié
Plus forte & ferme la moytié.

Vous dictes bien ſi ie deſire
De veoir finir noſtre martire,
Que comme moy vous deſirez
De ne nous veoir plus martirez.
Voſtre dire eſt bon, mais le faire
Au dire touſiours eſt contraire,
Et tant plus vous me promectez,
Et tant plus vous vous dementez.

Il eſt vray qu'il eſt raiſonnable
Que pour auoir vn bien ſemblable
A celluy que tant ie pourſuis,
On endure quelques ennuys:
» Car c'eſt vne choſe certaine
» Qu'on n'a iamais du bien ſans peine.
Mais d'auoir vn mal ſi cruel,
Et de l'auoir continuel,
Ie ne ſaiche eſchine ſi large,
Qui ne ployaſt deſſouz la charge.

Ie ſuis petit, & le tourment
Si eſtrange & ſi vehement,
Que pour vous, maiſtreſſe, i'endure,
Eſt touſiours grand oultre meſure.
Si donques iamais la pityé
Trouua lieu dans voſtre amytié,
Et ſi vous auez le courage,
Comme vous auez le viſage,
Ie vous pry faictes mon eſmoy

Deformais petit comme moy:
Ou ainfi que vous eftez grande,
Et grand le bien que ie demande,
Faictes que ce bien rencontrant,
Ie puiffe deuenir plus grand,
Afin que mieux porter ie puiffe
Ces grans maulx en voftre feruice.

A ELLE MESME.

ODE.

Foible, pafle, fans cueur, fans raifon, fans aleine,
Anne mon cher fupport, maugré moy ie me trayne,
Maugré moy ie me trayne, Anne mon cher fupport,
Malheureux & chetif n'attendant que la mort,
N'attendant que la mort, qui m'eft iuftement deüe,
Ayant perdu ma vie, en vous ayant perduë.

Las ie vous ay perdue! & fans fçauoir comment
Il fault que nuict & iour ie fupporte vn tourment,
Il fault que nuict & iour vn tourment ie fupporte,
Qui me rompt tout l'efprit d'vne rigueur fi forte,
Que me feichant l'humeur des veines & des os,
I'en pers (comme l'on dict) & repas, & repos.

Tout ainſi qu'vn oyſeau aymant la nuict obſcure,
Ie vays par lieux obſcurs, tandiz que le iour dure:
Puis quand le ſoir arriue, & que l'humide nuict
En vn ſilence coy toutes choſes reduict,
En vn ſilence coy tout animal ſommeille,
Mais pour me lamenter alors ie me reſueille.

Ie me reſueille alors, & les champs & les boys
Ie vays en lamentant eſſourdir de ma voix,
Si bien qu'on ne voit arbre, antre, roc, ny fontaine,
Qui n'entende mes cris, mon amour & ma peine,
Reſonnant apres moy mon ennuy nompareil,
Qui pourroit arreſter de pityé le ſoleil.

Deux fleuues de mes yeux ſortent abondemment,
Vn grand brazier au ſein ie porte inceſſemment,
Ayant touſiours chez moy l'vn & l'autre contraire,
Preſt d'ardre & de noyer ſans me pouuoir retraire,
Sans me pouuoir retraire, & ſans encor auoir
Tant ſoit peu de deſir d'en auoir le pouuoir.

Si ie neſcriz de vous ma plume ſe repoſe,
Si ne parle de vous ma bouche eſt touſiours cloſe,
Si vers vous ie ne vays mes piedz ſont ocieux,
Et ſi ie ne vous voy, ie ſens mes pauures yeux
Perdre toute leur force, & touſiours ie les ſerre,
Ou ie les tiens ouuertz pour regarder la terre.

Quãd il fait chault ce n'eſt que de ma grãd ardeur,

Quand il faict froid ce n'eſt que de voſtre froideur,
Quand il pleut ceſt des pleurs que de mes yeux ie tire,
Quand il vente ce n'eſt que ce que ie ſouſpire,
Quād il fait mauuais tēps ceſt quād l'ennuy vous tiēt,
Et quand il fait beau temps ceſt quād l'aiſe vous viēt.

Que diray dauentage! en vous ſeulle i'adore
Les plus beaux dons des Dieux cōme en vne Pandore,
Cognoiſſez donc en vous ces graces & beaultez,
Et ne les ſouillez poinct de tant de cruaultez,
Ains en me rappellant de ce piteux orage,
Preſeruez moy pour Dieu de ne faire naufrage.

Ayant l'œil larmoyant, le genoil abaiſſé,
Ayant ioinctes les mains, l'eſprit à vous dreſſé,
Ainſi que ſi i'eſtois ore en voſtre preſence,
Ie vous requiers pardon ſi i'ai faict quelque offenſe.
Et vous pry par le traict qui de vous m'a feru
Que ie ne meure poinct ſans eſtre ſecouru.

DEVIS RVSTIQVE.

OLIVET, IANOT.

OLIVET.

FVYEZ mon cher troupeau, fuyez ceſte herbe verte,
De mes larmes couuerte,
Car dedans ces paſtiz les herbes & les fleurs
Que i'attain de mes pleurs,
S'enueniment ſoudain, tant ceſte humeur trop vaine
Eſt d'amertume plaine.
Allez mon cher troupeau, allez tout ſeul pour Dieu
Paiſtre en quelque autre lieu:
Car ſongeant à mon mal il conuient à toute heure
Que ie ſouſpire & pleure:
Vous trouuerez ailleurs paruanture les eaux
Plus cleres aux ruiſſeaux,
Et les prez plus herbus, & les foreſtz ſauuages
Plus plaines de fueillages.
Quant à moy ie ne puis qu'à mon mal ſans ceſſer
Penſer & repenſer,
Reduict en tel eſtat par quelque deſtinée
Deſpuis vne iournée,
En laquelle mes yeux, peu caultz, oſerent veoir
Ce qui me faict douloir,

Cefte fiere beaulté, dont la figure empraincte
　　I'ay dans mon ame attaincte,
Voire fi viuement, que l'vn et l'autre effort
　　Du temps & de la mort,
Ne feront qu'à iamais, elle ne fe foit trouuée
　　Dans mon ame engrauée.

IANOT.

Quel homme entens ie plaindre, à cofté de ce boys
　　D'vne fi trifte voix,
Faifant tous ces rochers d'vne force contraincte
　　Retentir de fa plaincte,
Et blafmant le deftin, la nature, les Dieux,
　　Et la terre & les cieux.
Le deftin pour auoir à cent maulx afferuie
　　Sa miferable vie,
La Nature d'auoir infuz tant de beaulté
　　Dans vne cruaulté,
Les Dieux pour n'auoir poinct de pitie de fa peine,
　　De fa peine inhumaine:
La terre pour fouffrir fur fon dos plantureux
　　Vn faiz fi malheureux,
Et le ciel pour auoir trop efpargné fa tefte
　　Du traict de fa tempefte.
Si ie ne me decoy, c'eft l'amoureux foucy
　　Qui le faict plaindre ainfi,
Mais il fe deult en vain, s'il s'efforce d'acquerre
　　En l'amoureufe guerre,

Le tiltre par ſon plainct, de chetif langoureux
Sur tous les amoureux.
Car le Soleil ne veoid, ny veid onc creature,
Qui ſente la pointure
Et la force d'amour, plus que moy ſans repos
Iuſqu'au fond de mes os.
Et qu'il ne ſoit ainſi, iamais la belle Aurore,
Ny le Soleil encore,
Soit qu'il ſorte au matin des vndes de la mer,
Pour le iour allumer,
Ou qu'il ſe couche au ſoir, laiſſant la terre ſombre
Plaine d'vne obſcure vmbre,
Ne m'ont peu iamais veoir ſans plaindre amerement
Mon amoureux tourment.
Ie veux bien toutesfois plus clairement cognoiſtre
Qui l'a mis en tel eſtre:
Car i'auray grand confort en mon mal, ſi ie veoy
Qu'il en ait plus que moy.
La donq' petit troupeau, que de luy l'on s'aproche
Le long de ceſte roche,
Il ſera conſolé en ſon dolent ennuy,
Si i'en ay plus que luy.
Mais ſi ie n'ay perdu raiſon & veüe enſemble
Par amour, il me ſemble
Que c'eſt cet Oliuet, de qui le bon Guylois
M'a parlé quelquefois.
Las! c'eſt luy voirement, c'eſt luy qu'en ces montaignes,
Et parmy ces campaignes,

I'ay veu beaucoup de fois follaſtrant & chantant
Heureuſement content.
Maintenant ie le voy penſif & ſolitaire
Loing de nous ſe retraire,
Laiſſant tout ſon beſtail errer de luy bien loing,
Sans guyde ne ſans ſoing,
Touſiours la larme à l'œil, & dans l'ame ſans-ceſſe
Langoiſſeuſe triſteſſe.
Mon compaing Oliuet, le Dieu des Amoureux
Te face bienheureux,
Et te donne bien toſt finiſſant ton martire
Ce que ton cueur deſire.
Ie te prie dy moy, dy moy à quelle fin
Du ſoir iuſqu'au matin,
Et du matin au ſoir tu ne faiz que te plaindre,
Et ces rochers contraindre
A ſe rompre de dueil qu'ilz ne peuuent porter
T'eſcoutant lamenter,
Toy qui menois naguere vne ſi gaye vie,
Qu'on y portoit enuye.

OLIVET.

Fuy, Ianot, ie te pry, les pitoyables ſons
De mes triſtes chanſons.
Fuy, ſans plus t'enquerir, fuy t'en ſi tu n'as chere
Ma damnable miſere:
Car la terre n'a poinct de ſerpent, qu'à me veoir
Ie ne face douloir.

IANOT.

Fuy toy mesme, Oliuet, si tu n'as agreable
Mon estat miserable :
Car ie me faiz bien seur qu'en oyant le discours
De toutes mes amours,
Tu me confesseras que les angoisses miennes
Ont surpassé les tiennes.
Aussi i'ay veu cent fois le Soleil s'arrester
Pour ma plaincte escouter,
D'vne douce pitié sentant son âme attaincte,
Tant triste estoit ma plaincte.

OLIVET.

Ie n'ay pas iamais veu le Soleil s'arrester,
Pour ma plaincte escouter,
Mais i'ay veu mille fois, quand ie venois à dire
L'estat de mon martire,
Les plus pesans rochers, faschez de mon esmoy
S'escarter loing de moy,
Ne pouuant plus souffrir ceste complaincte vaine,
Qui descouuroit ma peine.
Vne beaulté trop grande (afin de t'exprimer
Mon ennuy trop amer)
Vne beaulté trop grande, en trop fiere tigresse,
Tient mon cueur en destresse ;
Et fait que sans esprit, sans âme & sans raison,
I'erre en toute saison,

Par ces coustaulx desertz menant ainsi ma vie,
Qui me fust ia rauie,
Sans vn destin qui faict, par vn contraire effort
Que ie viz de ma mort.

IANOT.

Tu es vrayement heureux, en plaignant ta souffrance
D'auoir tant de puissance,
Car t'amye ne peult si dur auoir le cueur,
Qu'à la fin de ton pleur
Tu ne le rendes mol, veu que celluy d'vn arbre
Voire le mesme marbre
Se rompt auec le temps par les goutes de l'eau
Comme auec vn marteau:
Mais moy chetif helas! que fault il que i'espere
Qu'eternelle misere
Puis que ie crains si fort à descouurir l'amour
Qui m'ard & nuict & iour,
Et que d'aultant que plus ie suis pres de la belle
D'aultant plus ie le celle.

OLIVET.

Comment compaing Ianot, est ce l'ocasion
Qui croist ta passion,
Et qui te faict ainsi maintenir que la tienne
Est aultre que la mienne?
Tu vois ta pastorelle, & reuois quand tu veulx,

Tu luy vois ſes cheueux,
Tu luy vois ſes beaux yeux, & ſon front & ſa face,
Tu contemples ſa grace,
Tu l'eſcoutes parler, tu l'eſcoutes chanter,
Et te peulx contenter
Par cent mille moyens ayant de ſa preſence
Ainſi la iouiſſance.
Mais moy chetif helas! de quoy peulx-ie iouyr
Qui me puiſſe eſiouir?
Dequoy me paiz-ie helas ſi ceſte Marguerite
Dedans mon cueur eſcrite,
Celle qui tient la clef de mon cueur en ſa main,
S'enfuit auſſi ſoubdain,
Qu'elle me veoid pres d'elle? à celle fin peult eſtre
De luy faire cognoiſtre
Qu'elle eſt la forte ardeur de ma forte amytié
Pour l'induire à pitié,
N'ayant non plus de ſoing de mon amour certaine
Que de ma dure peine.

IANOT.

Que me ſert de gouſter vne telle douceur,
S'amour ne me faiƈt ſeur
Que de contentement qu'en la voyant ie ſente
Elle reſte contente?
Le veoir eſt vn plaiſir qui ſuruient ainſi doux
Communement à tous,
Court, & vain, toutesfois, ſi le cueur de la dame

Ne ſent pareille flamme:
Mais toy qui ſçais au vray, que ta belle maiſtreſſe
Se paiſt de ta deſtreſſe,
Tu te doibs reſiouyr, & dreſſant l'œil aux cieux,
Rendre graces aux Dieux,
De la voir en tel poinct, & ſe plaire, & ſe rire
De ton triſte martire.

OLIVET.

Elle ne fiſt onc cas non plus de mon eſmoy
Qu'elle en a faict de moy,
Et quand bien elle auroit dans ſon cueur imployable
Mon tourment agreable,
Ce ſeroit vn confort, doublement malheureux
A mon cueur amoureux.
Car le ſeruice eſt aſpre & par trop inhumain
Lequel ſe faict en vain,
Mais toy qui trop à tort blaſmes de ta naiſſance
L'eſtoile & l'influence,
Tu as pour luy conter tous les maulx que tu ſens
Et les lieux & le temps,
Et peulx quand il te plaiſt la prier à ton aiſe
Que ton mal elle appaiſe.

IANOT.

Celluy ne ſçait pas bien, ſon amour pourſuyuant
Comme on meurt en viuant,
Ny ne ſçait pas encor, quel enfer ont les hommes

En la terre où nous fommes,
S'il n'a fenti premier combien deux penfemens
Aportent de tourmentz
En vne ame amoureufe, ores d'efpoir attaincte,
Et maintenant de craincte.
Ie l'efpreuue, Oliuet, trop miferablement,
Et te diray comment,
Ores l'efpoir me dict qu'à ma dame ie dye
Qu'elle eft ma maladie,
Et tandis il me flatte & me va promettant
De me rendre content:
Mais ie fens tout foubdain & mes os & mes veines
De glaçons toutes plaines,
Et veoy l'œil qui m'eftoit auparauant fi cler
Tout foubdain fe troubler,
Me menaffant, helas! pour l'efpoir que i'embraffe
D'eternelle difgrace.
Voila comment ie cours en ioye & defconfort
De la vie à la mort,
Et comme à meilleur droict plus que toy deplorable
Ie fuis plus miferable.
Car tu fçaiz que celluy qui fon mal va contant,
Ne peult endurer tant,
Qu'vn autre qui recelle en fon cueur le martire
Qu'il n'ofe iamais dire.
Quel autre allegement peut on trouuer auffi
En l'amoureux foucy,
Plus doux que de fe plaindre, en contant à fa dame
Son amoureufe flamme?

OLIVET.

Ne penſe poinćt, Ianot, que les champs & les boys
l'eſſourde de ma voix,
Et ces couſtaulx voiſins, en faiſant ma complainćte:
Car ie tremble de crainćte
Que les Dieux courroucez oyant ceſte rigueur
Qui tourmente mon cueur,
Ne vouluſſent venger ceſte fierté cruelle
Quant & quant deſſus elle.
Et i'ayme mieux cent fois à la mort m'auancer,
Que de luy pourchaſſer
Le moindre deſplaiſir, dont ſa ſeulle penſée
Pourroit eſtre offenſée.
Voyla comment ie celle en plus d'ennuy que toy
Mon amoureux eſmoy,
Eſperant qu'à la fin mon feu trouuera place
Pour rompre ceſte glace,
Et fera veoir encor ſa dure cruaulté
Comme ma loyaulté.

IANOT.

Le mal & le malheur ont ſemblé touſiours moindre
Quand on ne s'en veult plaindre,
Mais ie te tiens heureux de taire ta langueur
En ſi triſte longueur,
Puis qu'en fin tu t'attendz veoir ta maiſtreſſe aymée
Comme toy enflammée.

OLIVET.

La trompeuſe eſperance eſt le premier recours,
Et le dernier ſecours,
Des triſtes affligez, toutesfois ie la laiſſe
Comme ingrate traiſtreſſe.

IANOT.

Celluy ne deſſert poinct des fruictz d'amour auoir
Qui vit en deſeſpoir.

OLIVET.

Cettuy la n'ayme poinct qui ne ſçait à toute heure
Ou ſa dame demeure,
Et qui ne faict ſi bien qu'elle entende touſiours
Qu'elles ſont ſes amours,
Ce qu'il ſouffre pour elle, & qu'il faict, & qu'il penſe,
Et qu'il dict en abſence.
Et c'eſt pourquoy ie croys qu'amour de ſon beau feu
Te renflamme bien peu :
Car ſi tu ſçauois bien qu'elle eſt l'ardente flamme
Qui rechauffe mon ame,
Et qu'elle euſt viuement epoinçonné ton ſein,
Tu t'en irois ſoubdain
Impatient d'ardeur vers ta Nymphete tendre
Pour le luy faire entendre.

IANOT.

Si ce beau feu d'amour ne me confumoit pas,
Ie feroy peu de cas
Du defdain de madame, & m'en irois fans craincte
Luy faire ma complaincte.
Mais par ce que ie l'ayme, & que ie fuis certain,
Tant i'ay le cueur haultain,
Qu'on ne peult efgaller autre amour ancienne
A l'ardeur de la mienne,
Ie veux pluftoft mourir mon amour recelant,
Que fi la reuelant,
I'aperceuois helas! cette face excellente
Tant foit peu mal contente.
Voila pourquoy ie penfe auoir les efpritz miens
Plus attainctz que les tiens,
Et comme à meilleur droict plus que toy deplorable
Ie fuis plus miferable.
Et pour te le monftrer, fi tu l'aymois aultant
Que tu va racontant,
Il ne te feroit grief fouffrir toufiours pour elle
Quelque angoiffe nouuelle.
Mefmes or' que tu fçais que quand elle t'entend
Pres d'elle lamentant,
Elle fuyant foubdain, encontre toy s'irrite
Comme toute dépite,
Tu ne deburois iamais, fi tu l'aymes bien fort,
Luy faire vng fi grand tort,

Ains te mirer en moy qui ne sçaurois mieulx faire
Que d'aymer & me taire.

OLIVET.

Par ce que mon amour paſſe ton amytié
De plus de la moitié,
Voire, Ianot, ainſi que faict ce prochain cheſne,
Ou ce pin, ou ce frèſne,
Tous ces petitz buiſſons & ces menus ciprez
Que tu vois icy pres.
Ie ne ſçaurois durer ſans deſcouurir ma peine
A ma douce inhumaine,
Me ſemblant trop faſcheux à viure longuement
En tel aſpre tourment,
Sans auoir quelque fois apres tant de ſouffrance
Vn peu de recompenſe.

IANOT.

Maint a gaigné ſouuent le tiltre d'importun,
En requerant quelcun
Trop ſouuent, de donner quelque choſe qu'il ayme,
Et garde pour ſoy meſme.

OLIVET.

Ceſtuy la qui requiert & qui porte la peur
Trop empraincte en ſon cueur,

Se garde que ſa craincte indigne ne le rende
D'auoir ce qu'il demande.
Car moy qui des long temps ay deſſeruy les biens
Qu'amour ordonne aux ſiens,
Ie cerche ſans repos aupres de ma maiſtreſſe
La fin de ma deſtreſſe.
Et trauaille ſans fin pour ſauourer les fruictz
De mes triſtes ennuyz :
De façon que ie croy que pour payer l'uſure
Du tourment que i'endure,
Elle viendra bien toſt toute ſeulle vers moy
Adoucir mon eſmoy,
Et cent fois plus de bien & de plaiſir me rendre
Que ie n'en puis attendre.
Mais toy qui ne comprens meriter que bien peu
D'allegence à ton feu,
Qui t'eſt pour l'aduenir vng certain teſmoinage
De n'auoir dauantaige,
Tu deburois auoir honte à tant parler ainſi
De ce don de mercy.
Confeſſe donq', qu'Amour de ſa gentile flamme
Eſchaufe plus mon ame,
Et qu'il poinct mon eſprit & eſt de moy vaincueur
Plus qu'il n'eſt de ton cueur.

IANOT.

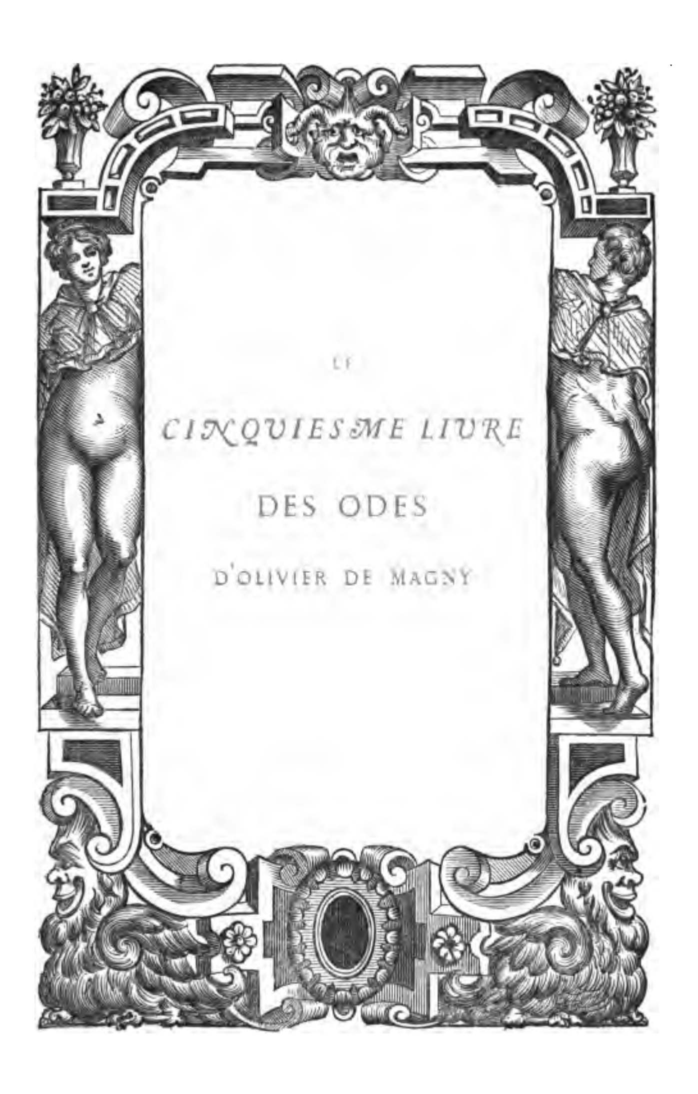
Ie voy dedans ce val l'angelique viſage
Qui me tient en ſeruage,

Qui ſes troupeaux repeuz au village conduict,
Voyant venir la nuict.
Ie m'en vaiz luy conter la triſteſſe mortelle,
Que ie ſouffre pour elle,
Puis que tu blaſmes tant dequoy ie cele ainſi
Mon amoureux ſoucy.

OLIVET.

Allez donques tous deux heureuſement enſemble,
Car il fault que i'aſſemble
Mes troupeaux eſpenduz par ces champs à l'entour
Ce pendant qu'il eſt iour,
De peur que quelque loup fauoriſé de l'ombre
N'amoindriſſe le nombre :
Tu me diras demain, venant à nous reueoir,
Que t'aduiendra ce ſoir,
Et ie te conteray ſi touſiours la rudeſſe
Loge dans ma maiſtreſſe.

Fin du quatrieſme liure.



LE

CINQUIESME LIVRE

DES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LE CINQVIESME LIVRE

DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A PIERRE DE CHEVERRY,

General de Tholouſe.

ODE.



OVS les vers que loing du vulgaire
Ie trafferois doreſnauant,
N'auroyent plus la force de plaire
Comme ilz ſouloient au parauant,
Et l'ardeur dont Phebus m'enflamme
Deuiendroit lente dans mon ame,
Et la Muſe auroit à meſpris

Mon archet, mes chantz & ma lyre,
Et lors que ie vouldrois eſcrire
S'en iroit loing de mes eſcritz.

Bref ie penſerois eſtre indigne
De porter iamais le laurier,
Qui eſt la recompenſe inſigne
Du ſçauant homme, & du guerrier,
Si ayant telle cognoiſſance
Que ie l'ay de ta ſuffiſance,
Enſemble de la rarité,
De l'eſprit qui dans toy repoſe,
Ie n'en teſmoignois quelque choſe
A ceux de la poſterité.

» La louenge eſt touſiours aymable,
» Et pourueu que l'homme loué
» Soit loué d'vn homme louable,
» Le loz eſt touſiours aduoué.
Non pourtant ſi fort ie preſume,
Que les ouurages de ma plume
Soyent dignes d'vn grand argument,
Mais louant ta vertu ſi belle,
Ie penſe ma Muſe eſtre telle
Qu'elle le fera dignement.

Soit en exerçant ton office
Nul ne faict vn meilleur debuoir,
Ou ſoit en quelque autre exercice

Nul n'eſt plain de plus de ſçauoir:
Les Muſes t'ayment & honnorent,
Les Graces t'ayment & decorent,
Et les artz te doiuent treſtous,
Meſmes les beaux dons qui deſcendent
Des aſtres, tous en toy ſe rendent
Pour eſtre vn Phenix entre nous.

» C'eſt vne choſe peu commune
» De veoir vn homme en ce temps cy,
» Riche des biens de la fortune,
» Et riche de vertuz auſſi.
Toutesfois la nature aſſemble
Dedans toy tous les deux enſemble,
Et nous faict cognoiſtre par toy,
Comment en ta charge il fault eſtre
Riche, vertueux & adextre,
Pour ſeruir dignement vn Roy.

Apollon eſt vrayment ton pere,
Et en ayant vn pere tel,
Et Calliope ayant pour mere,
Tu ne peulx eſtre qu'immortel.
Quant à moy qui merque les traces
De tes vertuz & de tes graces,
Ie t'admire tant que ie puis,
Et ces vers à ton loz ie ſonne,
Tandiz qu'aux amours ie m'adonne
Remply de mille doux ennuys.

Toufiours Phebus enflammé d'ire,
La pefte aux Grecz ne va iectant,
Ains quelque fois prenant la lyre
L'honneur des Dieux il va chantant :
Auffi à traicter les affaires,
Qui nous furuiennent ordinaires,
Il ne fault toufiours s'employer,
Ains parmy les foins & les peines
Dequoy les affaires font plaines,
Il fault quelque fois s'efgayer.

Ceft pourquoy ores ie t'adreffe,
Ce petit liuret que voicy,
Plain des faueurs de ma maiftreffe,
Pour en adoulcir ton foucy :
Pren le donq', & prens fa defenfe
Contre l'enuieufe ignorance,
Comme pour vn de mes enfans,
Qui armé du nom que tu portes,
Ne craint les menaces plus fortes
Ny de la Parque, ny des ans.

DV IOVR NATAL DE S'AMYE.

ODE.

DESSVS la verdoyante riue
D'vn cler ruyſſelet argentin,
Vn paſteur ceint de blanche oliue
Chantoit naguieres au matin,
L'œil attentif ſur ſon troupeau,
Et ſes doigs ſur ſon chalumeau.

Maint oyſeau qui par le bouſcage
De branche en branche voletoit,
Deſgoiſant vn plaiſant ramage,
Reſpondoit à ce qu'il chantoit,
Et s'accordans en meſme ſon
Diſoient ainſi ceſte chanſon.

O Dieu qui le monde illumines,
Apollon apparois aux cieux,
Et faiz de tes clartez diuines
Iouyr les hommes & les Dieux,
Vien ſerener ce mauuais temps,
Et nous admeine vn doux printemps.

Faiz que la grand mere Nature,

Liberale de ſon treſor,
Tapiſſe les champs de verdure,
Pour nous & noz beſtes encor:
Car ſi bien tu t'en ramentois
Paſteur on t'a veu quelque fois.

Sommetz des prochaines montaignes,
Et vous deſtours plus reculez,
Vous antres, foreſtz & campaignes,
Et ruyſſeaux qui par cy coulez,
Grandz ciprez, & petitz buyſſons,
Preſtez l'oreille à mes chanſons.

L'aigneau deſormais en la pleine
Ne craigne la gueule des loups,
Et la terre aporte ſans peine
Ce qui fera beſoing à tous,
L'age d'or en ſes iours tardifz
Reuienne comme il feut iadis.

De rozes vermeilles & blanches
Soyent ſemez tous ces champs voiſins,
Et ſoyent les plus ſauuages branches
Pleines de grapes de raiſins,
Des cheſnes diſtille le miel,
Et la manne tumbe du ciel.

Vienne d'vne eternelle ſource
Le laict tout pur dans ces ruiſſeaux,

Et d'vne autre abondante courſe
Le nectar vienne au lieu des eaux,
Et de mille & mille couleurs
Nayſſent mille & mille autres fleurs.

Les fieres beſtes plus cruelles
Gectent bien loing leurs aſpretez,
Et les perſonnes plus rebelles
Gectent à part leurs duretez,
Vn chacun viue libre & ſeur,
Et tout par tout ſoit la douceur.

Des petitz Amours la grand' bande,
Vienne ſans arc & ſans brandons,
Et que plus nul d'eulx ne desbende
Les traictz & feuz dont nous ardons,
Ains s'accordant aueq' le temps
Nous facent heureux & contentz.

Les Nymphes de leurs voix ſacrées,
Chantans viennent danſer en rond,
Et cueillir des fleurs en ces prées
Afin d'en coronner leur front,
Et s'esgayant à qui mieulx mieulx
Esgayent la terre & les cieux.

Qu'il ny ayt Syluain qui ne rye,
Ny Faune, ny Satyre aucun,
Qu'il ny ayt herbe en la prerie

Qui ne ſoit belle à tout chacun,
Et rien ne ſe voye auiourd'huy
Qui nous puiſſe donner ennuy.

Car en ceſte heureuſe iournée
Naſquit la diuine beaulté,
Par qui çabas eſt retournée
La prudence & la chaſteté,
Et les vertuz en ce beau iour
Aquirent vn nouueau ſeiour.

Pour ceſte cy deſſus l'eſcorce
De tous ces arbres d'alentour,
I'eſcriz & graue à toute force
Les complainctes de mon amour,
Et pour ceſte cy dans ces boys
Nuict & iour on n'oyt que ma voix.

Il n'y a plus herbe ny plante
Qui ne ſoit peinte de ſon nom,
Ny nul oiſeau qui ne la chante,
Et qui ne la mecte en renom,
Teſmoignant que c'eſt ſans nul ſi
La perle de ce ſiecle cy.

C'eſt celle la qui peult tant faire
Qu'amer au gouſt me ſoit le miel,
Et qui peult encore au contraire
Me faire doux trouuer le fiel,

C'eſt celle la qui meƈt en moy,
Comme elle veult aiſe, ou eſmoy.

Tant que par ces haultes montaignes
Les animaulx iront errant,
Et que par ces larges campaignes
Les eaux en mer iront courant,
Et qu'aux vignes les lymaſſons,
Et qu'aux eaux viuront les poiſſons :

Tant qu'entre la flamme & la glace
Viuront les amantz deſpourueuz,
I'honnoreray touſiours la face,
Les yeux, le front & les cheueulx,
De celle qui m'eſt vie & mort,
Guerre & paix, tourment & confort.

Chanſon, tu feras ta priere
A Phebus paſteur ſouuerain,
Qu'à tout iamais de ſa lumiere
Il rende ce iour cy ſerain,
Afin que le ſiecle auenir
Ayt mieux dequoy s'en ſouuenir.

SVR LE RETOVR DE S'AMYE.

ODE.

En fin, Anne ma douce fœur,
Anne ma plus chere douceur,
En fin ie vous voy reuenüe,
Et apres voftre long feiour,
En fin auec voftre retour,
Ie me voy mon ame rendüe.

Comme vn petit fan alteré,
Long temps de fa mere efgaré,
S'efiouift quand il la retreuue,
Comme vn œillet qui perd fon teinct,
Des rayons du foleil attainct,
Se reffaict aduenant qu'il pleuue.

Ne plus ne moins, Anne mon bien,
Anne fans qui ie ne puis rien,
Ne plus ne moins ie me confole,
Ie me confole & m'efiouyz,
Or' que de voz yeux ie iouys,
Et de voftre douce parole.

Ores, Anne, que ie vous voy,

Ores belle que ie vous oy,
I'efpreuue vne telle allegreffe
Que pour en fin la receuoir
Ie me tiens trop heureux d'auoir
Enduré fi grande deftreffe.

Sans vous, Anne mon cher confort,
I'ay eu plus griefue que la mort
La vie que i'ay demenée.
Et fans vous encores les iours,
Tant fuffent ilz plaifans & courtz,
M'ont femblé plus longs qu'vne année.

Sans vous l'aife & le bien auffi,
M'eftoyent toufiours mal & foucy,
Le repos m'eftoit toufiours peine,
Toufiours amer m'eftoit le miel,
Obfcur toufiours m'eftoit le ciel,
Et toufiours ma doubte certaine.

Soit que le Soleil fe leuaft,
Ou foit qu'au foir il fe trouuaft
Sur le poinct de fa decadence,
Toufiours on me trouuoit pleurant,
Pleurant toufiours & foufpirant
Pour le regret de voftre abfence.

Me plaignant du mal que i'auoys,
I'oyois plaindre auec moy les boys,

Les boys & les belles préries,
Et plaignant ſi ie larmoyois,
De l'eau de mes pleurs ie noyois
Les belles campaignes fleuries.

Les iardins de fleurs eſmaillez,
Se ſont tous de fleurs deſpouillez,
Quand ilz n'ont plus veu voſtre face:
Et les beaux lieux où vous hantiez,
Anne, quand icy vous eſtiez,
Ont laiſſé cheoir toute leur grace.

Mais ores que vous reuenez,
Auec vous vous nous ramenez
Tout bon heur & toute eſperance:
Vous nous ramenez les plaiſirs,
Et de noz plus ardans deſirs
Nous promectez la iouyſſance.

Voyez ces arbres d'alentour,
S'eſgayans de voſtre retour,
Qui ſoubz leur ombre vous actendent:
Et voyez ces petitz ruyſſeaux,
Et oyez ces petitz oiſeaux,
Qui mille paſſetemps vous rendent.

Les œilletz, les fleurs & les fruictz,
Qui ſe ſentant de noz ennuys
Auoyent leur couleur toute blanche,

Voyant paſſer noſtre douleur,
Reprennent auſſi leur couleur,
Et pour vous pendent à leur branche.

Maintenant ce bon heur i'auray,
Que mon cueur ie contenteray
Contemplant voſtre bonne grace:
Et ſi pour le contenter mieulx,
Ie pourray contenter mes yeux,
Contemplant voſtre belle face:

Toute ma peine & mon malheur,
Et ma maigreur & ma palleur,
Ores loing de moy ſe retire,
Et mille ieux & paſſetemps,
Pour tous deux nous rendre contentz,
Viennent chaſſer noſtre martire.

I'auois touſiours bien attendu,
Qu'vn grand bien me ſeroit rendu
Apres vn ennuy tant extreme?
Mais ie l'ay encores plus grand,
Pour autant qu'en vous recouurant,
Ie me ſuis recouuré moymeſme.

DE LA CONSTANCE DE SON AMOVR,

A sa Dame.

ODE.

Me monſtre Amour, ou douceur, ou fierté,
Et hault, ou bas, en honneur ie demeure,
Tel que ie ſuis, & tel que i'ay eſté,
Tel iè ſeray iuſqu'à tant que ie meure.

Ie ſuis le rocher imployable
De foy non iamais variable,
Des ventz & des flotz tempeſté,
Et face tourmente ou bonnaſſe,
Iamais ie ne change de place,
Perdurable en ma fermeté.

Pluſtoſt les eaux pervertirõt leur cours,
Et le Soleil eſteindra ſa lumiere,
Que mes penſers à toy n'aillent touſiours
Par le chemin de mon amour premiere.

Voire pluſtoſt vn ſtatuaire,
Pourra ſes medailles parfaire
D'vn burin de plomb ou de boys,

Que nulle occurrence importune,
De l'amour, ou de la fortune,
Changent la foy que ie te dois.

Ie t'ay donné tout pouuoir deſſus moy,
Et t'ay ma foy ſi fermement iurée,
Qu'en nul ſubiect nulle meilleure foy
Plus fermement ne fut onq' aſſeurée.

Et ne fault deſormais, Maiſtreſſe,
Faire ny foſſé, ny fortreſſe,
Muraille, ne tour, ne rempart,
Pour garder qu'ell' ne ſoit ſurpriſe,
Car Amour l'a ſi bien conquiſe,
Qu'autre n'y ſauroit auoir part.

Les vains honneurs, les bobances & l'or
Peuuent les yeuz esbloyr du vulgaire,
Mais ny cella ny plus grand choſe encor
Ne me ſçauroient de ton amour diſtraire.

Et fuſt ce vne Venus dorée,
Qui vint de l'iſle Cytherée
Vne amour durable m'offrir,
Ie ne lairray iamais pour elle
Mon amour vers toy ſi fidelle,
Quoy que tu me faces ſouffrir.

CHANSON.

Si par les champs folaſtrant
Ie ſuis auec ma mignonne,
Quoy que i'aille rencontrant,
Iamais ie ne m'en eſtonne :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

S'il me fault aller de nuict
Vers elle à l'heure promiſe,
Ny gueſt, ny volleurs, ny bruict,
N'empeſchent mon entrepriſe :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

Si ſon mary deſpité
Par amour de moy la tence,
Ie ſuis touſiours appreſté
De venger ſon innocence :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

Auſſi lors que ie reçois
Quelque tort pour l'amour d'elle,
Quelque petit que ie ſois,
I'en venge bien la querelle :

Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

Si par quelque endroict il fault
Monter où la belle couche,
Tant soit le lieu droict & hault,
Iamais ie ne m'éfarouche:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

I'en voy plusieurs pourchassans
Le bien que d'amour ie tire,
Par despit me menassans,
Mais ie ne m'en faiz que rire:
Car ie porte dans mon cueur
Le feu qui brusle la peur.

Et bien qu'ilz soient à les veoir
Guerriers & grans de corsage,
Si n'ont ilz poinct le pouoir
De m'abaisser le courage:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

Les desseins auantureux,
Et les difficiles choses,
Et les lieux plus dangereux,
Enuers moy ne sont que rozes:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

A S'AMYE.

ODE.

Et quoy, Anne, ma mignonne,
Ma Dione,
Doy-ie donc partir d'icy,
Sans que ie baiſe et rebaiſe
A mon aiſe
Ta bouche & tes yeux auſſi?
Veulx-tu que d'icy ie parte,
Que i'eſcarte
Mon œil du tien rauiſſeur
Sans alleger la deſtreſſe
Qui m'opreſſe,
De ta flateuſe douceur.
Puis que tu ſçaiz, ô friande,
La viande
Qui peult mon âme ſouler,
Vien auecques moy t'esbatre,
Vien follaſtre,
Me baiſer & m'acoller.
Demy viue, demy morte,
Faiz en ſorte
Que i'eſpreuue gayement,
Que ſoubz vn gentil viſage,

Le courage
Eſt gentil également.
Ie veulx que ta belle bouche
Ne rebouche
Pour ſix baiſers adouciz,
Ains que ta leuure en ſouſtienne
De la mienne
Six fois ſix des mieulx aſſiz.
Ie veulx que ta langue douce
Se courrouſſe,
Si bien que vireuoltant
Elle ouure ma bouche cloſe
Et l'arroſe
D'vne manne doux ſentant.
Ah petite tu me baiſes,
Et apaiſes
La guerre de tous mes maulx:
Ie ſens bien ta douce aleine
De muſc plaine
Adoucir tous mes trauaulx!
Ie ſens tes leures vermeilles
Nompareilles,
Ie touche ces liz bruniz,
Et quand ton œil me regarde
Il me darde
Cent mille aiſes infiniz.
Encore vn coup ie ſuis riche,
Ne ſois chiche
De ces dons delicieux,

Si tu me rebaiſes folle
Ie m'en volle
Rauy d'aiſe entre les Dieux,
Eſtant guindé deſſus l'aeſle,
Rare & belle
De ta faueur teincte en miel,
Ie ſens mon cueur & mon ame,
Qui ſe paſme,
Ia deſia montez au ciel,
Que de Dieux! que de Deéſſes!
De lieſſes!
De dances & paſſetemps
Nul en ceſte troupe gaye
Ne s'eſmaye,
Tous ſont heureux & contens.
Soit deça, nul ie ne treuue
Qui n'eſpreuue
Du plaiſir parfaictement,
Soit delà, nul ſe preſente
Qui ne ſente
Du parfaict contentement.
Mais ſans toy ie n'y puis viure,
Vien t'en ſuyure
Ma triſte ame & mes eſpritz,
Vien, vien t'en à ma priere
Ma guerriere,
Vien me voir en ce pourpris.
Et quoy, belle, tu dedaignes
Ces campaignes,

Riche demeure des Dieux,
Tu feras donc à ma honte
    Plus de conte
De la terre que des cieux.
Adieu donc troupe diuine,
    Ie chemine
Droict en bas pour la reuoir,
Aymant mieux sa douce guerre
    Sur la terre,
Que paix icy receuoir.
Ie ne puis estre sans elle,
    La rebelle
M'a tellement enchanté,
Que sans la veoir vn quart d'heure
    Ie demeure
Trop aigrement tourmenté.
Ie la reuoy la sucrée,
    Qui recrée
Mes espritz trop combatuz:
C'est l'ornement de mon œuure,
    Qui descœuure
Ses beaultez & ses vertuz.
Dieu te gard ma mignonette,
    Ie regrette
Le temps qu'ay perdu la hault:
Puisse Amour en ta poitrine
    Iuoirine
Darder son feu le plus chault.
Redressons les escarmouches

De noz bouches,
De noz bras, & de noz yeux,
En baiſers, en acolades,
En œillades,
Mutinez à qui mieux mieux.
Mais c'eſt aſſez, i'oy la mere,
Trop amere,
Qui deffend tout lentement:
Fuyons la faſcheuſe noiſe
Quell' degoiſe,
Eſcartons nous viſtement.
Voy deſia comme elle eſpie
L'acroupie,
Vielle horrible aux plus hideux,
Elle couue dans ſon ame
Quelque blaſme,
Pour l'eſclorre entre nous deux.
Voy encor la groſſe beſte
Qui s'arreſte
Pour vomir quelque courroux:
Ie voy preſque qu'elle creue
Tant eſt greue
L'enuye qu'elle a ſur nous.
» Le bon heur vient à grand peine
» S'il n'ameine
» Vn deſaſtre auecques luy:
» On n'a poinct de ioye vraye,
» La plus gaye
» Traine touſiours vn ennuy.

A ANNE POVR BAISER

ODE.

ANNE, ie vous ſupplie à baiſer aprennez,
A baiſer aprennez, Anne, ie vous ſupplie:
Car parmy les plaiſirs qu'en amour on publie
Les baiſers ſont diuins quand ilz ſont bien donnez.

Ie ſuis, & comme moy pluſieurs ſont eſtonnez
Ayant ainſi la bouche en beaultez acomplie,
Et de ſi bonne odeur l'ayant ainſi remplye,
Qu'à baiſer vn peu mieux vous ne vous adonnez.

Ce n'eſt pas tout que d'eſtre enſemble bec à bec,
Les leures ſe preſſant d'vn baiſer touſiours ſec,
Il fault que l'vne langue auec l'autre s'aſſemble,

Ores à ſon amy doulcement la donnant,
Ores de ſon amy doulcement la prenant,
La ſuççant, eſtreignant, & mordant tout enſemble.

A ELLE ENCORE.

ODE.

Et quoy belle en vous apaiſant,
En vous baiſant & rebaiſant,
Vous m'auez la langue mordüe,
La langue qui vous a rendüe
Dedans mes vers en mille lieux,
Immortelle comme les Dieux?
Et quoy petite, & quoy deſpite,
Eſt ce le guerdon que merite
Celluy qui pour vous en ennuy,
Vous tient trop plus chere que luy?
Celluy qui chante voſtre grace,
Celluy qui vante voſtre face,
Et qui n'eſt poinct ou peu contant
Qu'en vous vantant ou vous chantant.

Sus ſus apreſtez vous ingrate,
A celle fin que ie m'esbatte,
Que ie m'esbatte ſans pityé
A punir voſtre mauuaiſtié.

Ah vous vous derrobez fuyarde,
Ah vous voulez fuyr mignarde,

Non non ne bougez, auſſi bien
Auſſi bien vous ne gaignez rien,
Car ie vous aurois auſſi viſte,
Tant fuſt voſtre courſe ſubite.
Ah ie vous tiens, auous poinct peur ?
Auous encore en voſtre cueur
Contre moy aultant d'amertume
Comme vous auiez de couſtume ?
M'aimerez vous pas deſormais ?
Me tiendrez vous pas à iamais
Dans voſtre ſein voſtre cher hoſte,
Sans qu'autre que la mort m'en oſte ?
Si benigne vous le iurez,
Si douce vous m'en aſſeurez,
Ie vous lairray, petite fiere,
En voſtre liberté premiere.
Mais ſi vous ne le conſentez,
Perſeuerant en voz fiertez,
Maintenant, petite farouche,
I'importuneray voſtre bouche,
De la baiſer & tant & tant
Que ie vous iray deſpitant,
Plus fort que, petite affetée,
Vous ne fuſtes onc deſpitée.

A SIRE AYMON.

ODE.

Si ie voulois par quelque effort
Pourchaffer la perte, ou la mort
Du fire Aymon, & i'euffe enuye
Que fa femme luy fut rauie,
Ou qu'il entraft en quelque ennuy,
Ie ferois ingrat enuers luy.

Car alors que ie m'en vois veoir
La beaulté qui d'vn doux pouuoir
Le cueur fi doucement me brulle,
Le bon fire Aymon fe reculle,
Trop plus ententif au long tour
De fes cordes, qu'à mon amour.

Ores donq' il fault que fon heur,
Et fa conftance & fon honneur
Sur mon luth viuement i'accorde,
Pinfetant largentine corde
Du luc de madame parfaict,
Non celle que fon mary faict.

Cet Aymon de qui quatre filz
Eurent tant de gloire iadis,

N'euſt en ſa fortune ancienne
Fortune qui ſemble à la tienne,
Sire Aymon, car ſans ſes enfans
Il n'euſt poinct ſurmonté les ans.

Mais toy ſans en auoir onq' eu,
As en viuant ſi bien vaincu
L'effort de ce Faucheur auare,
Que quand ta memoire ſi rare
Entre les hommes perira,
Le Soleil plus ne reluira.

O combien ie t'eſtime heureux!
Qui vois les treſors plantureux
De ton eſpouze ma maiſtreſſe,
Qui vois l'or de ſa blonde treſſe,
Et les attraictz delicieux
Qu'Amour deſcoche de ſes yeux.

Qui vois quand tu veulx ces ſourciz,
Sourciz en hebeine noirciz,
Qui vois les beaultez de ſa face,
Qui vois & contemples ſa grace,
Qui la vois ſi ſouuent baler,
Et qui l'ois ſi ſouuent parler.

Et qui vois ſi ſouuent encor
Entre ces perles & cet or,
Vn rubis qui luyt en ſa bouche,

Pour adoucir le plus farouche,
Mais vn rubiz qui ſçait trop bien
La rendre à ſoy ſans eſtre ſien.

Ce n'eſt des rubiz qu'vn marchant
Auare aux Indes va cerchant,
Mais vn rubiz qu'elle decore
Plus que le rubiz ne l'honnore,
Fuyant ingrat à ſa beaulté
Les apaſtz de ſa priuaulté.

Heureux encor qui ſans nul ſoin
Luy vois des armes dans le poing,
Et brandir d'vne force adextre,
Ores à gauche, ores à dextre,
Les piques & les braquemars
En faiſant honte au meſme Mars.

Mais pour bien ta gloire chanter
Ie ne ſçay que ie doys vanter
Ou ton heur en telle abondance,
Ou la grandeur de ta conſtance,
Qui franc de ſes beaultez iouyr
N'as que l'heur de t'en reſiouyr.

Tu peulx bien cent fois en vn iour
Veoir ceſte bouche où niche amour,
Mais de fleurer iamais l'aleine,
Et lambre gris dont elle eſt pleine

Alleché de ſa douce voix,
En vn an ce n'eſt qu'vne fois.

Tu peulx bien cent fois en vn iour
Veoir ceſte cuyſſe faicte au tour,
Tu peux bien veoir encor ce ventre,
Et ce petit amoureux antre
Ou Venus cache ſon brandon,
Mais tu n'as poinct d'autre guerdon.

Puiſſes tu veoir ſouuent ainſi
Les beaultez & graces auſſi
Soit de ſon corps, ſoit de ſa face,
Et puiſſe-ie prendre en ta place
Les doux plaiſirs & les esbatz
Qu'on prend aux amoureux combatz.

Et touſiours en toute ſaiſon,
Puiſſes tu veoir en ta maiſon
Maint & maint braue capitaine,
Que ſa beaulté chez toy ameine,
Et touſiours, ſire Aymon, y veoir
Maint & maint homme de ſçauoir.

Et lors qu'auec ton tablier gras,
Et ta quenoille entre les bras,
Au bruict de ton tour tu t'eſgayes,
Puiſſe elle touſiours de mes playes,
Que i'ay pour elle dans le cueur,
Apaiſer la douce langueur.

CONTRE VN MEDISANT DE S'AMYE.

ODE.

QVICONQVE fois menteur, qui blafmes
D'vn langaige malicieux,
La belle qui luyt fur les Dames,
Comme la Lune dans les cieux,
La belle diz-ie, que ie porte,
D'vne amytié conftante & forte,
Toufiours empraînte dans mes yeux.

Si defia la courbe vieilleffe
N'a faict ton vifage rider,
Puiffe elle pronte en fa foibleffe
Te venir bien toft aborder,
Et traynant la pauureté dure
Te face de ta faulce iniure
La faulte à iamais recorder.

Tes hyuers, mefchant, puiffent eftre
Toufiours longuement ennuyeux,
Et le iour venant apparoiftre
Soit toufiours nuict deuant tes yeux,
Mefmes eftant perfé de pluye,
N'ayes tu iamais qui t'effuye
Qu'vn vent qui te fuyue en tous lieux.

Puis ayant en cefte fouffrance
Vefcu quelque temps pauurement,
Pour iufte guerdon de l'offence
Faicte par toy mefchantement,
Puiffes tu venir vers la belle,
Et t'agenoillant deuant elle,
Requerir perdon vainement.

Et tandis qu'en cefte requefte
Tu t'amuferas à parler,
Puiffe vn tourbillon de tempefte
T'enleuer cent braffes en l'air,
Puis te laiffant tumber en terre,
Puiffe ta tefte comme vn verre
En mille pieces s'en aller.

DESCRIPTION D'VNE NVICT AMOVREVSE.

ODE.

O douce auantureufe nuict,
Plus clere que le iour qui luyt,
Et dautant plus douce rendue
Qu'elle eftoit lors moins attendue!

O aſtres aux cieux allumez,
Qui de voz raiz acouſtumez
Feiſtes la lumiere plus brune,
Pour fauoriſer ma fortune !

O ſifflet & ſon bien heureux !
O chanſon de luth amoureux
De qui le bruict & l'harmonie
Eſueilla le cueur de m'amye !

O porte müette où i'entray
Quand la belle ie rencontray,
Porte ſi doucement deſcloſe
Que nul n'en ſceuſt aucune choſe !

O eſprit vague qui doubtoit
Du bon heur qui ſe preſentoit,
Et qui preſque encor ne veult croire
D'auoir eu ſi belle victoire !

Main qui me tiras apres toy !
Pied qui t'en allas deuant moy !
Et toy belle odorante chambre
Remplie d'eau de Naffe & d'ambre !

O bras doucement acouplez !
O embraſſemens redoublez,
Plus eſtroictement que l'hyerre
Vn vieil edifice n'enferre !

Belle bouche d'ou ſort ce ris
Qui fait aiſes les plus marris!
Douce langue qui reſſaſies
Mille eſpritz de mille Ambroſies!

Aleine ſi douce à ſentir,
Que ie ne ſçaurois conſentir
Que l'Inde ou la Sabée apporte
Vne douceur de telle ſorte!

O lict teſmoing de mes plaiſirs,
Qui as contenté mes deſirs
D'vne felicité ſi belle
Qu'il n'en ſera iamais de telle!

O lict qui mes trauaux paſſez
As dignement recompenſez,
Changeant en ſoulas la deſtreſſe
Que i'endurois pour ma maiſtreſſe!

Quantesfois ceſte nuict ſoubz nous,
En noz paſſetemps ſi treſdoux,
Criquetant d'vn plaiſant murmure
Teſmoignas-tu mon auanture.

Iamais ne ſoit qu'en mes chanſons
La nuict, les aſtres & les ſons,
La porte & les eſpritz encore,
Les mains & les piedz ie n'honnore.

Et iamais ne puiſſe aduenir
Que i'oſte de mon ſouuenir
La bouche, la langue & l'aleine,
Qui ont recompenſé ma peine.

Mais ſur tout ie n'aille au tombeau
Sans auoir vanté le flambeau,
Qui de ſa clàrté fauorable
Feit ceſte nuict tant agreable.

Permectant que de ces beautez,
De ces diuines nouueautez,
Dequoy ma maiſtreſſe eſt pourueue,
Ie peuſſe contenter ma veüe.

O flambeau digne & precieux,
Flambeau digne de luire aux cieux,
Mieux que celluy qui fut la guide
Du pauure iouuenceau d'Abyde!

C'eſt toy qui bien heureuſement
Redoublas mon contentement,
Ne ceſſant toute nuict de luire,
Pour mieux aider à me conduire.

Les biens d'Amour en telz effectz
Ne ſe peuuent dire parfaictz,
Et n'en eſt poinct la ioye entiere,
Les prenant de nuict ſans lumiere.

Et combien alors vault il mieux
De pouuoir contempler les yeux,
Les ſourciz, le front & la bouche
De la dame auec qui lon couche?

En mordant ces beaux cheueux d'or,
En ſuççant ces rozes encor
Deſſus ces leures coralines,
Sans peur d'y trouuer des eſpines.

Veoir apres ces membres poliz
Parſemez d'oilletz & de liz,
Et iuger en la voyant telle
Que c'eſt quelque choſe immortelle.

Ores en chatouillant ce flanc
Et ores ce beau coul ſi blanc,
Et taſtant ceſte cuyſſe ronde
Prendre tous les plaiſirs du monde.

Bref alors il ne fault laiſſer
Choſe que lon puiſſe penſer
Quelque doux paſſetemps nous rendre,
Sans le trouuer & ſans le prendre.

Mais pourquoy les fruictz amoureux
Sont ilz ſi courtz & ſauoureux?
Et pourquoy encores ſe paſſe
Ce plaiſir en ſi peu d'eſpace?

» O Dieu toute chofe a fon tour,
» La nuict fuit par ordre le iour,
» Le plaifir la douleur ameine,
» Et le repos traine la peine.

» Nul iamais a peu viure tant
» Qu'il ayt efté toufiours content,
» Et qu'il n'ayt apres la lieffe
» Senti quelque peu de trifteffe.

Mais ialouze Aurore pourquoy
Te defpites-tu contre moy?
Pourquoy de ta clarté nouuelle
Me fais-tu partir de la belle?

As-tu fi toft affez dormy,
Ie n'ay pas encor à demy
Sauouré le fruict qu'amour donne,
Et tu veux que ie l'abandonne.

Alors que mon efprit conçoit,
Seulement le fruict qu'il reçoit,
Dont il n'a goufté que l'efcorce,
Lors tu me fais leuer par force.

Si Titon t'a voulu fafcher,
Si tu dedaignes de coucher
Auec fa vieilleffe peu gaye,
Fault il que l'vfure i'en paye?

Si Cephal qui pour sa Procris
Remplit le ciel de tant de cris,
Ne t'ayme d'amour asses forte
Fault il que la peine i'en porte?

Si le vaillant Thessalien
Occit ton filz au camp Troyen,
Est ce la raison que i'endure
Pour toy telle malauenture?

Sors donc Nymphe indigne d'aymer,
Sors donc ingrate de la mer,
Si tu veux sortir en la sorte
Et le iour nouueau nous apporte.

Tu n'es pas digne de nous veoir
Telz contentemens receuoir,
Et ne merites ce me semble
De veoir deux telz amys ensemble.

Puisses tu desormais trouuer
Quand tu viendras à te leuer,
Tousiours quelque nouuelle nue
Qui t'obscurcisse à ta venue.

Cephal encor te soit tousiours
Froid & retif en tes amours:
Et Tithon beaucoup mieux te plaise
Puis que i'ay pour toy ce malaise.

Car on ne peult penſer combien
Tu as faict de mal à mon bien,
Ayant ma lieſſe empéchée
Pour t'eſtre ſi toſt d'eſcouchée.

SVR CE MESME PROPOS.

ODE.

QVAND ie ſens dedans vn lict mol
Ma mignonne pendre à mon col,
Et de ſa langue & de ſa bouche
D'vn feu qui iuſqu'au cueur me touche,
Dedans ma poytrine enflammer,
Mille appetitz du ieu d'aymer,
Alors fretillant ie me gliſſe
Deſſus l'albaſtre de ſa cuyſſe,
Et folaſtrant en mille tours
l'eſtein ce nouueau feu d'amours.
Mais ſi par fois elle ſe paſme
Du plaiſir qu'elle a dans ſon ame,
Et que ie tienne ſouz les draps
Son corps mourant entre mes bras,
Lors, d'vne douce mignardiſe,
Dedans ſa poytrine i'atiſe

Ie ne ſçay quel feu, qui la faict
Reuiure en ſon aiſe parfaict.
Auſſi quand mourant ie me treuue
Par le grand plaiſir que i'eſpreuue,
Et qu'elle tient deſſouz les draps
Mon corps mourant entre ſes bras,
Lors d'vne mignardiſe douce
Dedans ma poitrine elle pouſſe
Ie ne ſçay quel feu, qui me faict
Reuiure en mon aiſe parfaict.

Et voila comme ma mignonne
Mes ſens égarez me redonne,
Et comme ie rendz en vigueur
Toutes les forces de ſon cueur,
Alors que ſon ame tranſie,
Alors que la mienne ſaiſie
D'vn plaiſir ſi grand & ſi doux
S'en vollent ce ſemble de nous.

Puis quand noſtre amour embraſée
Eſt ſi doucement apaiſée,
Adonc pour refolaſtrer mieux
Ie baiſe & rebaiſe ſes yeux,
Ie baiſe ſa bouche vermeille,
Sa gorge à l'iuoire pareille,
Et ſur ſa poitrine de laict
Ce petit tetin rondelet.
Tandis la petite folaſtre,

De ſa petite main d'albaſtre
Me pinſe le flanc doucement,
Me chatouille mignardement,
Et pour mignardement s'esbatre
Se prend doucement à me batre,
Or' doucement ſe courrouſſant,
Ores doucement repouſſant
Ma folle main, quand moins modeſte
Ie taſtonne & pinſe le reſte.

Et par fois alors que ie tens
A quelque plus doux paſſetemps,
Cette mignonne pour me rendre
Plus ardent encor d'y pretendre,
D'vn petit atrayant refus
S'efforce à me rendre confuz,
Et de ſa parole atrayante,
Et de ſa langue begueyante,
Retiue à ces plaiſans combatz,
Me paiſt de mille autres appaſtz,
Si bien que moy qui reſſaſie
Mon cueur d'vne telle ambroſie
A peu pres ie me treuue aultant
De l'vn que de l'autre contant.

Ce temps pendant ſi la petite
Par vn doux ſommeil qui l'incite
Vient à s'eſtendre lentement
Elle adonc couche doucement

Le coral de la leure ſienne
Pour s'endormir deſſus la mienne,
Puis m'embraſſant d'vn bras moins fort
Tout bellement elle s'endort,
Reſſemblant preſque à demy morte,
Et lors ie m'endors en la ſorte
Iuſqu'a tant que l'vn d'entre nous,
Sortant de ce ſommeil ſi doux,
Follaſtre, le premier reſueille
L'autre qui doucement ſommeille:
Puis bien heureuſement contens,
Nous renforceons noz paſſetemps,
Iusqu'à tant que le iour nous preſſe
De finir ſi douce allegreſſe,
Et ſortant de ce mol ſeiour
Aller aux affaires du iour.

A S'AMYE.

ODE.

Cestvy la qui deſire amonceler de l'or,
Et veult plus loing borner ſes compaignes encor,
Fende toutes les mers, auare en ſon voyage,
Et des guerriers combatz s'enflamme le courage.

Que le ſomme coulant doucement en ſes yeux
Luy ſoit interrompu du tonnerre des cieux,
Et ſon lict ſoit touſiours ſur les vndes marines,
Ou dans vn camp armé, tout parſemé d'eſpines.

Quant à moy plus contant de mon eſtre ſi bas,
Ie demeure en tout temps oiſif entre les bras
De la dame que i'ayme, & des ſons de ma lyre
Apaiſant ſon ennuy i'apaiſe mon martire.

Eſtimant auſſi cher noſtre commun repos,
Et l'aiſe que tous deux prenons en noz propos,
Qu'vn Roy tient cherement les deſpouilles conquiſes,
Et qu'vn riche marchand priſe ſes marchandiſes.

O bien heureux ceux la qui en l'age premier
Voyoient ſourdre le laict d'vn ſourgeon couſtumier,
Et des cheſnes le miel diſtiller aux montaignes,
Pour arrozer les fleurs des prochaines campaignes.

Les couſtumes eſtoient pareilles, & les loix
Ne ſortoient poinct encor de la bouche des Roys
Ny le bon homme aux champs, de ſa courbe faucille
Ne couppoit les moiſſons pour nourrir ſa famille.

Touſiours ſous vn printems le Soleil eſclairoit,
Et d'vn meſme rayon au matin redoroit
Les ſommetz des couſtaux, & d'ordre la nuict ſombre
Venoit apres le iour & le iour apres l'ombre.

Laigneau parmy les loups demeuroit en ſeurté,
Tous animaux eſtoient alors en liberté,
Et des eſclairs encor', le fouldre & le tonnerre,
Iupiter ne dardoit ſur les flancz de la terre.

Les ventz eſtoient encor en leur cauerne enclos,
La mer ne tempeſtoit les riues de ſes flotz,
Et le nocher encor n'alloit en contréchange
Achepter du brezil en quelque terre eſtrange.

L'eſprit de l'homme adonc le ſoucy ne mordoit,
L'vn auec l'autre alors doucement s'acordoit,
Et le Dieu des guerriers laiſſant rouiller ſes armes,
Ne ſe mectoit encor au danger des alarmes.

Deſſus l'armet encor le tymbre menaſſant
Ne faiſoit reculer l'ennemy palliſſant,
Et le genet d'Eſpaigne & ſans ſelle & ſans guide
N'auoit encor apris à remaſcher ſa bride.

Sans plus ſa propre terre alors on cognoiſſoit,
Sans tant de diuers mectz à l'heure on ſe paiſſoit.
Le pommier de ſon gré portoit touſiours ſes pommes,
Et le cep verdiſſant les vendenges aux hommes.

Le fouleur en ce temps les raiſins ne fouloit,
Car le vin de ſon gré par les treilles couloit,
Et le preſſoir encor' n'eſtant mis en vſage
Ne donnoit comme il faict la boiſſon du meſnage.

Le pescheur d'vne ligne & d'vn croche hameſſon
Ne deceuoit adonc dans les eaux le poiſſon,
Et le veneur encor dans les foreſtz eſpeſſes
Ne tendoit poinct aux cerfz des filetz & des leſſes.

Ceſte rage d'amour dont forcene mon cueur
Le cueur des amoureux ne tenoit en langueur,
Et l'enfant de Venus d'vne caulte ſurpriſe
Ne captiuoit encor des hommes la franchiſe.

Mais qu'ai-ie dict Amour ! ton ardeur en ce temps
N'eſtoit rien que bon heur, douceur & paſſetemps,
Et cette paſſion qui doucement enflamme
De ſoy meſmes adonc s'engendroit en noſtre ame.

Chacun auoit le ſein de l'amour enflammé,
Par vn brandon égal doucement alumé,
Et la peur, le dedain, l'ire & la ialouſie
N'ocupoient des amantz encor la fantaſie.

Les pleurs & les ſouſpirs, les plainctes, & le dueil,
Ne ſortoient poinct du ſein, de la bouche & de l'œil
De l'amant affligé, ains ſans nulle ſouffrance
Il auoit de ſa dame adonc la iouyſſance.

Ore en vn bois, & ore en vn val eſcarté
Tenant, baiſant, taſtant l'amye en liberté,
Et de mille plaiſirs ſans peur & ſans enuye
Bien heurant en ce poinct leur amoureuſe vie.

Viuons donques, maiſtreſſe, & faiſons entre nous
Reuenir le bon heur de ce ſiecle ſi doux,
Et ne craignons la mort: car quoy qu'elle deuore
Si Tibulle ne ment, nous aymerons encore.

A MONSIEVR DVTHIER,

Conſeiller du Roy, Secretaire d'eſtat & de ſes finances.

ODE.

C'EST vne fort louable choſe
A celluy qui des vers compoſe,
Que de chanter les gens debien,
Qui portent blanche la poitrine,
Et qui plains de bonne doctrine
S'eſſayent de n'ignorer rien.

I'ay mis ſur le front de mon liure
Vn beau nom pour le faire viure
D'age en age eternellement,
Et ores qu'à la fin i'arriue
Il fault qu'vn beau nom i'y ſoubzcriue
Digne d'vn tel commancement.

Et c'eſt pourquoy ayant cogneüe
De long temps ta vertu chenue,
Digne d'vn eternel renom,
Pour faire qu'au front de mon œuure
La fin pareille ſe deſcœuure,
La fin i'honnore de ton nom.

Ton nom & ta vertu ſi rare,
Que le ciel aux autres auare
Verſe en toy liberallement,
Auec ta prudence & ta grace,
Meritent certes qu'on te face
Viure au monde immortellement.

Ton eſprit & ta vigilence,
Ton ſçauoir & ta ſuffiſance,
Si bien cogneuz de noſtre Roy,
Et cogneuz de la France encore,
Meritent certes qu'on t'honnore
Et qu'on parle à iamais de toy.

Pour les ſecretz d'vn Roy entendre,
Et pour ſes affaires comprendre,
Et les traicter d'vn ſain eſprit,
Nul n'en eſt plus que toy capable,
Et nul n'eſt à toy comparable
A les mectre bien par eſcript.

S'on peignoit la langue dorée

Pour ſon eloquence honnorée
A Demoſthene, à meilleur droiɐ
Il fault que ta plume lon dore,
Qui meriteroit bien encore
De luyre au ciel en quelque endroiɐ.

Par tout ou ton chemin s'adreſſe,
L'ingratitude & la pareſſe
Et le vice touſiours te fuit:
Et tout par tout la courtoiſie,
La muſique & la Poëſie,
Et la vertu touſiours te ſuyt.

Iamais perſonne tu n'abuſes,
Vſant des courtizanes ruzes
D'vn qui rien que pour ſoy ne faiɐ,
Ains franc, liberal & adextre,
Quoy qu'il tarde, apres le promeɐre
Tu nous fais apparoir l'effeɐ.

Tu faiz apparoir veritable
Cette ſentence ſi notable,
» Qu'on ne naiſt pour ſoy ſeullement,
» Mais bien que lon naiſt en partie
» Pour les parens, pour la patrie,
» Et les amys ſemblablement.

Car non content que ta main face
Mille biens à ceulx de ta race,

En les aduançant tous les iours,
Mille moyens encor tu donnes
Pour auancer mille perſonnes,
Qui vers toy s'en vont à recours.

Pour faire donner vn office,
Ou faire auoir vn benefice
A quelque pauure homme ſçauant,
A qui la fortune eſt contraire,
Nul mieulx que toy ne le peult faire,
Ny mieulx le pouſſer en auant.

On a beau puyſer & beau boire
A grandz traictz en l'eau de ton Loire,
Ton Loire va pourtant touſiours,
Et touſiours quelque temps qu'il face
S'il n'eſt arreſté de la glace,
Il pourſuit brauement ſon cours:

Auſſi pour les largeſſes tiennes,
Et les biens que tu nous moyennes
Si voluntiers enuers le Roy,
Ta liberalité ne ceſſe,
Ains quelque plus grande largeſſe
Touſiours vient & s'attend de toy.

Quant à moy i'en ſçay bien que dire,
Qui de toy tous les iours retire
Mille faueurs & mille biens,

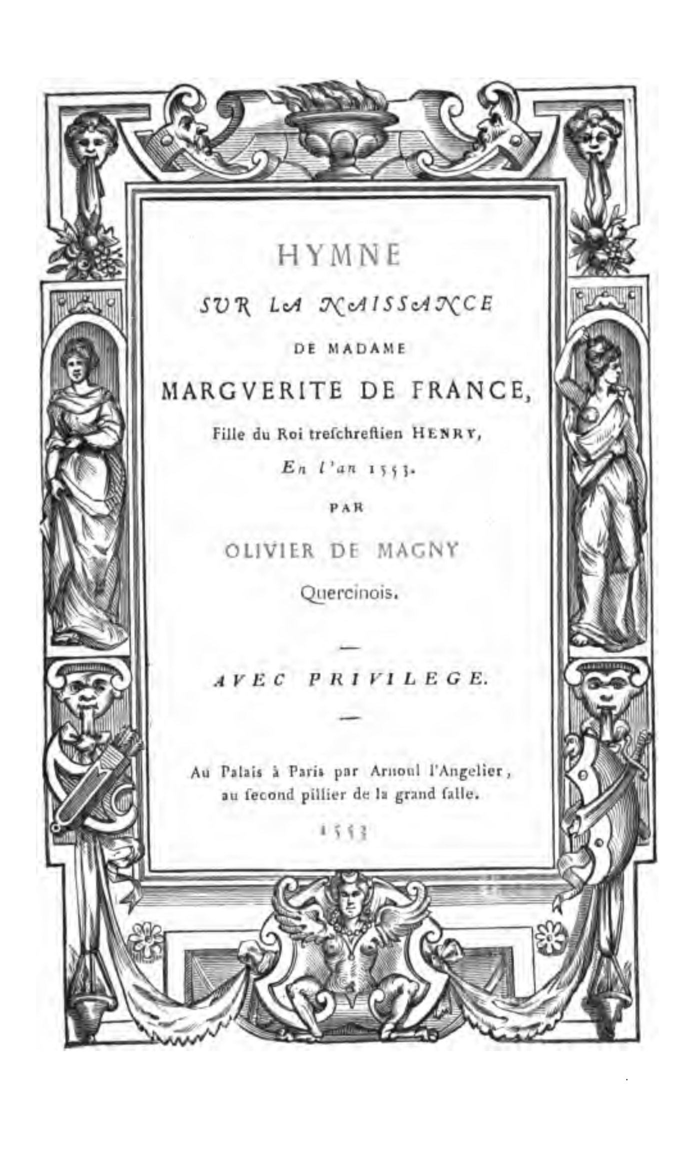
Pource que plus tu m'en pourchaſſes,
Et moins ie veoy que tu t'en laſſes,
Sans que ie le merite en riens.

O Dieux vengeurs de noz offences,
Si iamais voz iuſtes vengences
Punirent vn ingrat çabas,
Dardez ie vous pry ſur ma teſte
Voſtre plus ardente tempeſte,
Dardez, & ne m'eſpargnez pas.

Ne m'eſpargnez en nulle ſorte,
Si iamais dans mon cueur ie porte
Ny le blaſme, ny le ſoupçon,
D'eſtre ingrat des biens que ie tire
De mon DVTHIER que tant i'admire,
Et mon Mecenas AVANSON.

Et vous ſeurs filles de Memoire,
Si de vous ie tiens quelque gloire
Entre ceux la de mon meſtier,
Rendez ceſte gloire ſi grande
Qu'immortelz encor' elle rende
Mon AVANSON & mon DVTHIER.

Fin des Odes d'Oliuier de Magny.



HYMNE

SVR LA NAISSANCE

DE MADAME

MARGVERITE DE FRANCE,

Fille du Roi trefchreftien HENRY,

En l'an 1553.

PAR

OLIVIER DE MAGNY

Quercinois.

AVEC PRIVILEGE.

Au Palais à Paris par Arnoul l'Angelier, au fecond pillier de la grand falle.

1553

HYMNE

SVR LA

NAISSANCE DE LA FILLE DV ROI.

En l'an 1553.

PAR

OLIVIER DE MAGNI QVERCINOIS.

SI quelque fois le troupeau des neuf seurs.
M'a fait gouter ses diuines douceurs,
Hâtant le train de ma tardiue course
Pour aborder d'Hippocrene la source,
Et si les vers que i'ai deia trassés
Sont d'vn bon œil receus & caressés
Même de ceus, de qui la gloire arriue
Bruiant leurs noms de l'une à l'autre riue:
C'est à ce coup qu'autrement agité

Faut galopper à l'immortalité,
Puis qu'à ce coup l'Enthuſiaſme renflame
Plus viuement le plus chaut de mon ame,
Et qu'à ce coup la grandeur de mon Roi
Doit receuoir conoiſſance de moi.

Sonner ie veus d'vne nouuelle trompe
L'honneur, le bien, l'allegreſſe, & la pompe
Que largement la France a reſpandu
En ce beau iour, ce beau iour attendu,
Ie dy ce iour, auquel le ciel non chiche
De ſes treſors, nous donne le plus riche,
Ie dy ce iour, auquel les plus grans Dieus
Nous ont verſé le parfaict de leur mieus,
Enrichiſſans d'vne Perlette blonde
L'eſpace entier de ceſte maſſe ronde.

O ſaint harpeur, Apollon Grynien,
Le guide & chef du cœur Aönien,
Qui fais trembler des autres Dieus le reſte
Lors que tu vas par le palais celeſte
De Iupiter, ſauoriſe a mes vœus,
Si qu'à iamais noz enfans & neueus
Chantent mon nom, & conoiſſent ornée
Par mes eſcris cette Princeſſe née.

Le grãd flambeau qui depart noſtre iour,
Luyſoit deia dans le doré ſeiour
De l'Animal, qui ſur ſa toiſon belle

Porta iadis les enfans de Nephele:
Dont les couſtaus, & les bois languiſſans
Se reſſentoient gaiement floriſſans.
Et ia les flancs de la terre ſolide
Sentoient l'ardeur qu'il dardoit par le vuyde,
Dont le paſteur contrainct ſe retiroit,
Où plus à gré Zephire ſoupiroit,
Trompant ſes raiz, qui ne le peuuent teindre:

Quãd ce grãt dieu, ce dieu qui peult ateïdre
Du puiſſant trait de ſon foudre aiguiſé
Tous les endrois du globe diuiſé,
Tenant en main ſon grant ſeptre d'iuoire
Fit aſſembler en ſon troſne de gloire
Le train ſacré de tous les autres Dieus,
Puis ſerenant & ſon front & ſes yeus
Tourné vers eulx leur dit en cette ſorte:

Ia n'eſt beſoin ô diuine cohorte
Perdre vn long tans à vous ramenteuoir
Ce que iadis le tans vous a fait voir,
Nul d'entre vous l'excellance n'ignore
De ce grant Roi qui noz temples decore,
De ce grant Roi qui la baſſe rondeur
Voire noz cieus remplit de ſa grandeur,
Ce grãt FRANCOIS *qui redora la Frãce,*
La netoiant de l'ingrate ignorance,
Et dont le bruit & le nom durera
Tant que ce tout par moi ſe regira,

Et tant encor' que ie pourrai ſans peine
Vous, & ce tout, ſuſpendre de ma Cheine.

Chacun de vous ſe ramentoit aſſés
Quand il luy plait des ſiecles ia paſſés,
Mais du futur rare eſt la conoiſſance,
Et c'eſt pourquoi preuoiant la naiſſance
Qui doit en bref les François bien-heurer,
Dieus immortels, ie vous veus declairer
Le iugement qu'en cét endroit ie donne
Suyuant celluy que le deſtin ordonne.

Au temps émeu que l'Aigle rauiſſant,
Fondre voudra ſur le Liz floriſſant,
Pour ſe vanger de celle extreme perte
Qu'il a deux fois honteuſement ſoufferte,
Couuert de crainte, & dépoillé d'honneur,
Par le fier bras, la vaillance & bon heur
D'un Roi HENRI, *qui les autres ſurpaſſe*
D'autant que l'or tous les metaus efface,
Et que des feuz qui treluyſent ça-hault
Le blond ſoleil eſt le plus cler & chault.

En ce tans dy-ie, vne fille doit naiſtre,
Fille à ce Roi, des autres Rois le maiſtre,
Pour qui orner ne ſera ſuffiſant
Le rare don de maint Aſtre luyſant,
Car il conuient ſuyuant ſa deſtinée
Quel' ſoit encor' par nous autres ornée,

Il nous conuient à chacun auiſer
Quelque preſant pour la fauoriſer.

Quant à ma part ie reſous qu'en ſa face
Flamboiera cette immortelle grace
Qui ſon Aieul ſaintement decora,
Et qu'en ſon front la ſplendeur reluyra
Qui fait flamber par le bas Hemiſphere
L'heur, & le nom de ſa diuine mere,
L'autre Iunon qui commande aux François.
Ie veus encor que des ſons de ſa vois,
Propre à domter l'animal plus farouche
Coule le miel par l'aymant de ſa bouche,
Ou du nectar reſſemblant à celui
Qui ſort des chants de ſa Tante auiourdhui,
La ſœur du Roi, celle grãd MARGVERITE
Au front du ciel par ſes vertus écrite,
De qui l'hõneur & la virginité
Tient le plus ſaint de la diuinité.
Ie veus encor' qu'à ſon Frere elle ſemble
D'eſprit, de mœurs, & de graces enſemble,
Mais par ſus tout, de clemence & douceur.
Ie veus auſſi qu'elle ſemble à ſa Seur
Bien qu'elle ſoit en ſes beautez vnique,
Soit du portrait, de ſa forme angelique,
Ou du pouuoir qu'elle cache en ſes yeus,
Ainçois plus-tot deux eſtoilles des cieus.
Qu'el ſemble encor' au grãt HENRI *ſon pere*
De vigilance & fortune proſpere.

Car luy armé d'indomtable fureur
Vaincra bien-tot ce pariure Empereur
Qui cuide en vain par l'effort d'vne guerre
Faire butin des tresors de sa terre.
Mais ia deia ie le voi surmonté,
Ie voi rempli le Croissant argenté,
Ie voi HENRI ce magnanime prince
Se reiouyr vainqueur en sa prouince.
Ie voi deia les despoilles qu'il pand,
Ie voi son nom, & son bruit qui s'epand
Du Scythe blanc, iusqu'au riuage more,
Et de Thetys, iusqu'au sein de l'Aurore,
Sans que son cours on lui puisse borner.

Voila les dons, dont il me plait orner,
Troupe de Dieus, ceste ieune Princesse
Qui maintes fois dedaignant la paresse,
Prendra le luth, & dessus chantera
Maint docte vers qu'elle composera,
Fauorisant par ces graces infuses
Les nourrissons de mes filles les Muses.
Aussi le chef de ce sacré troupeau
La rauira sur le double coupeau,
Pour alumer en sa chaste poitrine
La saincte ardeur de la fureur diuine.

A-tant se teut le Pere tout puissant
D'un roide bras son septre brandissant,
Et, chatoillé d'une allegresse viue,

Croulant son chef d'une suyte tardiue,
Pour confermer ce qu'il auoit predit.

Phebus apres le premier respondit
Ensemançant, d'une main liberale,
Mille autres dons sur la Nymfe roiale.
D'ordre suyuant choisirent tous les Dieus
Les rarités qui resident aus cieus
Pour l'embellir, & prodiguer en elle
Les plus beaus dons de la grace eternelle.

Tandis ça bas notre Roine sentoit
Que l'enfançon qu'en son ventre portoit
Vouloit sortir pour voir nôtre lumiere,
Et ia les traicts de l'angoisse premiere
L'auoient ateincte au plus vif de son sein,
Deia ses criz, & son œil & sa main
Tendoient au ciel sentant l'heure voisine
Pour implorer le secours de Lucine:
Et ia voici son torment absanté,
L'aise reprins, & l'enfant enfanté.

En cét endroit, belles Nymfes de Seine,
Qui frizottés sur son paué d'areine,
Ou sur l'esmail de ses bors verdissans,
Les ornemens de voz chefs blondissans,
S'il est ainsi que voz beautés ie prise
Aplaudissés l'heur de mon entreprise,

Et m'enſeignez de cét enfantement
L'heureuſe fin, & le commancement.

Iö, iö, ie voi ces Nymfes gentes
Venir vers moi gaiement diligentes
De leur palais fait de criſtal ondé,
Pour m'accorder ce que i'ai demandé,
Et rechaufer les deſſeins de mon ame
Des aiguillons d'une nouuelle flame.
Iö, ie voi, ie voi le nouueau né
Dans vn berceau de lis enuironné.
Dieu te gard Prince (ô bons Dieus ie confeſſe
D'auoir erré) Dieu te gard donc Princeſſe
Par qui reuient l'antique ſiecle d'or,
Dieu te gard donc ie te diz encor'.
Ainſi le ciel ſe monſtre à ta naiſſance
Cler & benin, comme par ta preſence
Tu reiouys ce peuple bien heureus,
Depuis neuf mois de te voir deſireus.
Ainſi ſoit grand l'heur de ton horoſcope,
Ainſi bien-tôt voies-tu de l'Europe
Dominateur mon grand prince ton Roi,
Comme humblement ie te iure la foi
Que tout ſuget doit iurer & promettre
Inuiolable à ſon ſeigneur & maiſtre.

Quels grans Seigneurs de mageſté couuers
Voi-ie deia tout au tour de ton bers,
S'esbanoians de voir en ton viſage

De la vertu l'ineffaçable image,
Et tous rauis de voir ſi toſt noté
Ton front poly de douce grauité?
Qu'elle muſique, ainçois qu'elle fanfare
Oi-ie deia, qui deia ſe prepare
Pour ta venue à chacun annoncer?
Qu'els ornemens fait ta Mere agenſer?
Qu'els apareils de pompeuſe dorure
Pour affubler ta doillette charnure?
Qu'elle ſplendeur ſur ta teſte reluyt?
L'aſtre cornu qui preſide en la nuict,
Renouuellant ſa carriere premiere
Ne darde en bas vne telle lumiere.
Quels tapis d'or brauement étendus?
Qu'els grans treſors largement repandus
Voi-ie par tout? ie me trouble & m'égare
Au ſeul regard d'vne beauté ſi rare.

Là donque, Vierge, embraſſe ces hõneurs,
Et d'vn trait d'œil bienueigne ces ſeigneurs,
Puis doucement de ta leure iumelle
Pren le tetin de ta Nourriſſe belle,
T'affriandant de ſes chaſtes apaſts.
Regarde apres tant de ieus, & d'esbats
Qu'en tant d'endrois gaiement on apreſte
Pour celebrer cette natale feſte.

Le palle ennuy, l'oiſiueté, le ſoin,
Et la langueur, ſont repouſſés bien loin

De noz citez, tout le peuple s'aſſemble
Pour s'eſiouyr gaillardement enſemble :
Meſme le ciel ſon front a raboté
Nous faiſant voir d'vn & d'autre coſté
Le plus ſerain de ſa face azurée.

Que faictes vous ſainte tourbe admirée,
Diuin troupeau qui vous deſalterez
Au double mont des flos tant reuerez ?
Docte Salel, & toi Carles encore
Que noſtre Roi, & notre France honnore,
Metés à part Homere pour un peu,
Vous enflammant d'un autre noueau feu,
Puis de la voix de voz graues bucines
Chantés les loix de ces faueurs diuines.
Et toi, Ronſard, le compaignon des Dieus
Qui fais tonner d'un vers audacieus
Ton nom bruyant de l'un à l'autre pole,
Laiſſe l'obget qui tes eſprits affolle,
Et toi Bellai d'Oliue la beauté,
Pour dire l'heur de cette noueauté.
Laiſſe, Baïf, ta mignarde Meline.
Laiſſe, Gruget, ta guerriere Lucine,
Et toy Maumont, delaiſſe cettuy-là
Qui de trop d'aiſe au tumbeau deuala.
Laiſſe, Muret, l'entrepriſe auancée.
Laiſſe, Paſchal, ton œuure commancée,
Et toi Iodelle, honneur de noſtre tans
Tes vers tragics triſtement lamentans.

Laiſſe Colet ta ſuperbe cronique,
Et toi les poincts de la Matematique
Sauant de Meſme, Et vous le Coq, Capel,
Dorat, Belleau, Deniſot, & Morel
Faites languir toute œuure deſſeinée,
Si ia deia de cette Infante née
Vous n'animez l'heureus aduenement.
Laiſſe, Hamelin, tout autre empechement:
Et vous encor des Autelz, & Peruze
L'eau du cheual fils du ſang de Meduze,
Ou vous chantés l'amoureuſe poiſon
L'vn pour ſoi-méme, & l'autre pour Iaſon.
Laiſſe Nantiac, la broillarde menye,
Et toi auſſi l'autre, vrai Lomenye
Perce l'oſcur de cét antre inconu
Qui ſi parfait t'a long tans retenu.
Laiſſe Nauiere, & toi gentil Caſtaigne
Le chef beſſon de la ſainte montaigne.
Laiſſe, Thyard, le venin dous-nuyſant:
Toi Vernaſſal, le tumulte cuyſant.

Aſſemblés vous noueaus Cynes de France,
Et de voz vers foudroians l'ignorance
Perpetuez cette natiuité.
Chantez des Dieus la liberalité,
Faittes encor' aus plus lointains entendre
Les ſaĩts treſors qu'ils nous daignẽt repãdre.
Ainſi cellui que Latone enfanta,
Et le Courrier qui ſes beufs écarta,

Pleuuans ſur vous leurs biens plus deſirables,
Vous ſoient par tout, & touſiours fauorables.

Et toi Princeſſe, œillade mes eſcris,
Qui le premier ai de dire entrepris
Le ſaint honneur que tu faiz à noz Gaules
Sus le ſommet de leurs fortes épaules,
Et qui premier le mande aux eſtrangers
Par ce mien chant, qui des ans voiagers
Ne craint la faux, ny de la mort rebelle
Les durs aſſaus; ny la darde cruelle.
Te prometant deſormais ne chanter
Que pour ton nom & ta gloire vanter,
Et conſacrer à la future race
Le ſingulier de ta diuine grace.

FIN.

TABLE DES ODES

LE TROISIESME LIVRE.

LE QUATRIESME LIVRE.

LE CINQUIESME LIVRE.

Fin de la Table.

